UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

M.-C. DE BUTTET.

TOME PREMIER

CABINET DU BIBLIOPHILE

N° XXVII

TIRAGE.

320	exemplaires	sur papier vergé (nos 31 à 350).
15	»	sur papier de Chine (nos 1 à 15).
15	»	sur papier Whatman (nos 16 à 30).

350 exemplaires, numérotés.

N° 227

B 4884 L

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

M.-C. DE BUTTET

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE SUR L'AUTEUR
ET ACCOMPAGNÉES DE NOTES

PAR

LE BIBLIOPHILE JACOB

TOME PREMIER

L'AMALTHÉE

487160
5. 3. 49

PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXX

PQ
1605
E4
1880

AVERTISSEMENT

MARC-CLAUDE de Buttet est un des poètes les plus intéressants et les moins connus du XVIe siècle, et le recueil de ses poésies est un des livres les plus rares de cette époque. Aussi avons-nous pensé qu'il y avait lieu de réimprimer ce recueil et d'en faire mieux connaître l'auteur.

Le savant bibliographe Jacques-Charles Brunet a signalé, dans le *Manuel du libraire*, deux éditions des Poésies de Marc-Claude de Buttet, celle de 1561 et celle de 1588. L'une a pour titre : *Le premier liure des vers de Marc Claude de Buttet, Savoisien. Dedié à tres-illustre princesse Marguerite de France, duchesse de Savoie et de Berri. Auquel a esté aiousté le second, ensemble l'Amalthée. Paris, de l'imprimerie de Michel Fezandat, au mont S. Hilaire, à l'hostel d'Albret.* L'autre édition est intitulée : *Les Œuvres poetiques de Marc Claude de Buttet, Savoisien. A Paris, chez Hierosme de Marnef, et la vefue Guillaume Cauellat, au Mont S. Hilaire, au Pelican.*

Ces deux éditions n'en font qu'une sous deux dates et deux titres différents. Hierosme de Marnef et la veuve Guillaume Cavellat ont simplement réimprimé un nouveau titre pour les exemplaires qui restaient dans leur librairie, en supprimant l'extrait du privilège accordé pour six ans au premier éditeur.

Pour donner une nouvelle édition des poésies de Marc-Claude de Buttet et pour la faire entrer dans notre *Cabinet du Bibliophile*, nous n'avons pas hésité à la diviser en deux volumes, dont l'un contient le fameux poème de l'*Amalthée*. Ce poème, quand il parut pour la première fois, en 1560, imprimé par Robert Estienne, eut un succès considérable et fit la fortune poétique de l'auteur à la cour de François II. Cette première édition de l'*Amalthée*, citée par les bibliographes, est d'une telle rareté, que nous n'avons pu en découvrir un exemplaire. La seconde édition a paru en 1561, à la suite du premier et du second livre des vers de Marc-Claude de Buttet. Une troisième édition a été publiée, à Lyon, par Jean Rigault, en 1575, in-8°, sous ce titre : *L'Amalthée de Marc-Claude de Buttet, gentilhomme savoisien : nouvellement par lui reveue, mise en ordre et de la meilleure part augmentée.* Dans cette troisième édition, qui est due à un ami de l'auteur, comme M. Paul Lacroix le dit dans sa Notice historique, le poème est entièrement remanié et augmenté de 93 sonnets, avec préface de Louis de Richevaux et différentes pièces de vers français et latins, qui ne se trouvent pas dans l'édition collective des Œuvres poétiques de Marc-Claude de Buttet.

Nous avons pensé, avec M. Paul Lacroix, que cette troisième édition de l'*Amalthée* ne pouvait en aucune

façon être comprise dans notre réimpression des Œuvres poétiques, sous peine d'en désorganiser tout à fait l'ensemble et d'en dénaturer le caractère. Il est possible que nous fassions plus tard une réimpression séparée et complète de ce beau poème en sonnets. On ne s'étonnera pas que M. Paul Lacroix, qui avait emprunté pour sa Notice beaucoup de citations qu'on ne trouve que dans la troisième édition de l'*Amalthée*, ait toujours cité cette édition, ainsi que l'édition originale des Œuvres poétiques de Marc-Claude de Buttet, de préférence à notre réimpression, dans laquelle il a fallu coordonner autrement les vers du poète.

On sait, par le témoignage d'Étienne Pasquier, que Marc-Claude de Buttet est le premier qui ait fait des vers français sapphiques, c'est-à-dire mesurés par longues et par brèves à l'imitation des vers latins, mais on ne rencontre, néanmoins, dans ses Œuvres poétiques, qu'une seule pièce de vers de ce genre, adressée à Jean d'Aurat.

On sait aussi que Marc-Claude de Buttet, ami du grammairien Jacques Peletier, du poète Guillaume des Autels, et d'autres qui voulaient réformer l'orthographe, avait adopté radicalement le système orthographique de ses amis ; nous avons donc conservé, à titre de curiosité grammaticale et littéraire, cette orthographe étrange et parfois monstrueuse, en y ajoutant toutefois, comme dans toutes nos réimpressions des textes du XVIe siècle, quelques accents indispensables à l'intelligence de ces textes, et en ne laissant pas les *v* et les *j* se confondre avec les *i* et les *u*, légère concession qui nous semble exigée par l'usage de notre temps.

Nous croyons que Marc-Claude de Buttet ne serait

pas tombé dans l'oubli, avec Guillaume des Autels et Jacques Peletier, s'il avait donné à ses poésies une orthographe moins anormale, et s'il ne s'était pas, à cet égard, retranché lui-même du groupe de la Pléiade, dans laquelle son esprit et son talent lui donnaient droit d'entrer sous les auspices de Guillaume du Bellay et de Pierre de Ronsard.

D. JOUAUST.

NOTICE

SUR MARC-CLAUDE DE BUTTET

C'est dans le recueil même des poésies de Marc-Claude de Buttet qu'il faut aller chercher quelques renseignements assez vagues et fort incomplets sur sa vie et sur ses ouvrages : car il a été presque oublié, sinon dédaigné, par les écrivains français contemporains, qui, tout en lui décernant des éloges peut-être exagérés à l'époque où il se fit connaître comme poète à la cour de France, ne se sont plus occupés de lui quand il fut retourné en Savoie, où il avait pourtant conservé une grande réputation littéraire.

La Croix du Maine, dans sa *Bibliothèque françoise*, a toutefois consacré un article à ce gentilhomme savoisien, « très-excellent poëte et bien aimé de Son Altesse, soit pour les mathématiques ou autres disciplines, esquelles il est fort versé ». Mais, après avoir cité quelques-uns de ses écrits imprimés ou inédits, il s'excuse de n'avoir pas connaissance de ses autres ouvrages latins ou français, « pour n'avoir jamais eu ce bien de le voir et de le connoître » Du Verdier, dans sa *Bibliothèque françoise*, cite

également le recueil des poésies de Marc-Claude de Buttet et en donne plusieurs extraits assez bien choisis, sans y ajouter aucun détail sur l'auteur, qui vivait encore retiré à Chambéry, sa ville natale.

Marc-Claude de Buttet était né vers 1524 [1], d'une famille noble qui possédait des terres aux environs de Chambéry et qui avait contracté des alliances avec les principales maisons de la Savoie. Il nous fait connaître dans ses vers son cousin Louis de Buttet, qui devait être plus âgé que lui et qui paraît l'avoir précédé à la cour de France; il adresse aussi une de ses odes et un de ses sonnets à son cousin Jean de Piochet, qu'il appelle *mon autre moi* et qui avait comme lui la passion des lettres [2]. Sa vocation naturelle et ses études le portaient donc vers les choses littéraires, et nous devons croire qu'il s'était de bonne heure appliqué aux travaux de l'esprit. Cependant, comme il était le troisième enfant de son père [3] et qu'il ne devait pas compter sur l'héritage de ses parents, il se tourna d'abord vers la carrière des armes.

Il est permis de supposer que son éducation clas-

---

1. On peut fixer cette date approximative, d'après deux passages de l'*Amalthée*, où il dit qu'il commença d'aimer à l'âge de dix-neuf ans et que son amour poétique dura sept années. Or, l'*Amalthée* parut pour la première fois en 1560. (Voyez l'édition de Lyon, 1575, p. 50 et 29.)

2 Nous avons trouvé une pièce de vers de Jean de Piochet en tête d'un volume rare intitulé : *les Triomphes du baptême de Charles-Emmanuel, prince de Piémont*, avec annotations par P. de May. (Paris, Richard, 1567, in-8°.)

3. L'*Amalthée*, édition de 1575, p. 50 :

Quand en pleurant au monde je fus né,
Trois fois Junon avoit ouy ma mere.

sique s'était faite à l'université de Turin, et qu'il avait eu pour condisciples plusieurs de ses compatriotes qui restèrent ses amis. Tels furent Claude de Lambert et Gaspard de Lambert, originaires de Chambéry et neveux de Jean-François de Lambert, évêque de Nice. Il se lia particulièrement avec Claude de Lambert, qui partageait ses goûts poétiques et qu'il appelait, ainsi que Jean de Piochet, *mon autre moi*. Dans un sonnet qu'il lui adresse, un vers touchant exprime son amitié fraternelle pour ce camarade d'enfance, qu'il eut le chagrin de voir mourir avant lui [1] :

O toi, de moi la fidele moitié.

Ils étaient poètes ensemble, ensemble ils avaient été amoureux. Claude de Lambert fut l'heureux amant de Marguerite [2], tandis que Marc-Claude de Buttet soupirait en vain pour Amalthée. Nous ne savons ce qu'il faut croire de cet horoscope, que le père de ce dernier aurait fait dresser par un *astrophile* le jour de la naissance de son fils [3] :

Le Soleil bon lui donna l'accointance
Des grans seigneurs, Mercure la science,
Et mesme en biens j'y vois un heureux cours;
Mais je crains fort, ains que l'age il entame,
Qu'une beauté (en lui captivant l'ame),
Avant son temps, n'abrege ses beaux jours.

Malgré l'horoscope, Marc-Claude de Buttet aima pendant sept ans une belle dame qu'il a célébrée sous le nom d'*Amalthée*, et n'en mourut pas. Il

1. *Œuvres poétiques*, fol. 82.
2. L'*Amalthée*, édition de 1575, p. 30.
3. *Ibid.*, p. 50.

avait dix-neuf ans quand il devint épris de cette beauté farouche :

Dix et neuf ans j'avois heureusement,
Gardant tousjours mon innocence entiere,
Et le poil d'or de ma barbe premiere
Sur mon menton se montroit seulement,
Alors qu'Amour trop cauteleusement,
En me flattant d'une douce maniere,
Me fit son serf, mesme avec la priere
Me promettoit un brave traitement.

Notre poète, qui eut beaucoup à se plaindre de la rigueur de son Amalthée, et qui s'en plaignit dans de nombreux sonnets, a poussé la discrétion jusqu'à nous laisser ignorer le véritable nom de cette dame : car nous avons lieu de supposer que ce n'était pas une maîtresse en l'air, comme celles que les poètes se créent souvent pour avoir un éternel sujet d'élégie au service de leur imaginative amoureuse. Cette dame existait réellement, puisqu'elle avait sur les bords du Rhône un petit château, que Marc-Claude de Buttet préférait au château royal de Blois, quand elle y faisait sa demeure [1] :

.. Un renommé chasteau,
Petit, mais fort, et tout embrassé d'eau,
Dans mon esprit a si bien pris sa place,
Pour le bel œil qui aime s'y tenir,
Qu'il ne sçauroit (quoique je fasse et fasse)
A tout jamais laisser mon souvenir.

O Rhone heureux, maintenant je te voi...
Là où tu sçais, je te pri', porte-moi
Ces longs soupirs, celle plainte angoisseuse,
Et en passant par celle heureuse terre
Où la Dame est, qui tant m'a fait la guerre...

---

1. L'*Amalthée*, édition de 1575, p. 89 et 136.

Cette dame était certainement une grande dame; elle allait à la cour, elle y passait des mois et des années : c'est ainsi qu'elle fut absente deux ans [1], pendant lesquels son poëte ne fit que l'aimer davantage.

Deux ans passoient que languissoit ma vie,
Privé de toi, quand par flamme sortie
Mon front t'ouvrit le brazier de mon cueur;
Tu sceus alors, par rougeur si estrange,
Qu'avec le temps mon amour ne se change,
Dont t'accusas peut-estre de rigueur.

Nous conjecturons (car des inductions appuyées sur des vers plus ou moins vagues ne sont que des conjectures) que Marc-Claude de Buttet, avant de rejoindre à la cour de France l'objet de son amour, demeura quelque temps dans la maison du seigneur Jean Truchon, premier président de Grenoble, qui l'avait pris en affection et qui l'encourageait à se livrer à la poésie. Dans une ode adressée à ce docte et respectable magistrat, le poète s'écrie avec un noble sentiment de reconnaissance :

Tais-toi doncq, Amour, et vous aussi, Armes :
Je sonne Truchon, patron de mes carmes,
Et qui aux Muses sur tous m'accourage
En ce jeune age [2].

Il alla certainement à Lyon, et il y était en 1554, puisqu'il y fit imprimer, cette année-là, un factum intitulé : *Apologia pro Sabaudia contra Bartholomæum Anneau* (*Lugduni, apud Angelinum Benoist*, 1554, in-4), qui est indiqué par les bibliographes, mais que nous ne sommes pas parvenu à découvrir.

---

1. L'*Amalthée*, édition de 1575, p. 102.
2. *Œuvres poétiques*, fol. 62 v°.

Nous présumons que ce factum était une réponse à la *Lettre du Roy Tres Chrestien aux souverains Estats du Saint-Empire,* traduite du latin par Barthélemy Anneau. (Lyon, Philibert Rollet, 1553, in-8.) Dès cette époque, c'est-à-dire à peine âgé de vingt ans, Buttet s'adonnait avec amour aux lettres et aux sciences. Cependant, faute d'appui et d'encouragement, il hésitait encore sur la route qu'il devait suivre : « Voyant, dit-il dans la postface de ses *Œuvres poétiques,* le vent mal favorable à mon navire, j'estois tout prest de retourner en arriere et de prendre les armes pour le livre, sacrifiant tous les presens que les Muses m'avoient faits à Vulcan. »

Il devait avoir environ vingt et un ans lorsqu'il vint à Paris et qu'il retrouva son Amalthée au Louvre, à la cour de Henri II. Ce fut peut-être à Chartres, où le roi était allé avec sa cour, que Marc-Claude de Buttet revit pour la première fois, toute resplendissante d'or et de fourrures, la belle insensible pour laquelle il soupirait depuis deux ans [1]. Quoi qu'il en soit, voici le gracieux portrait qu'il a fait lui-même de cette belle qui méritait bien, ce nous semble, d'être peinte par François Clouet, dit Janet, le peintre ordinaire du Roi [2].

De quel rosier et de quelles épines
Cueillit Amour les roses de ton teint?

---

1. Dans un sonnet (Voyez l'*Amalthée,* édition de 1575, p. 95), elle lui rappelle ce souvenir :

Te souvient-il, quand le Roi fut à Chartres,
Que tu me vis si belle en or et martres?
De toi, dis-tu, mon cueur estoit à poinct.

2. L'*Amalthée,* édition de 1575, p. 20.

De quel bel or, qui pur tout autre éteint,
Redora-il ces blondelettes trines ?

De quel blanc lis sont ces deux mains divines,
Qui ont mon cueur à leur souhait étreint,
Et d'adorer m'ont doucement contraint
Ce vif coral et ces perlettes fines ?

Mais de quel lieu prit-il encor ce reste,
Ce doux parler, ce doux chanter celeste,
Par qui son trait des plus fiers est vainqueur ?

Ces grands beautés ne sont point de la terre,
Ni ces beaux yeux, seuls ma paix et ma guerre :
Tels biens du ciel me cheurent dans le cueur.

Marc-Claude de Buttet ne se contenta pas d'esquisser lui-même en vers le portrait de sa maîtresse ; il pria le peintre Janet de consacrer son pinceau à cet adorable modèle, en lui conseillant de ne pas trop le regarder de peur d'en devenir épris :

D'ore en avant tu seras nostre Apelle,
Docte Janet, qui d'un pinceau savant
En tes tableaux as ja mis en avant
Les hauts portraits que la Grece nous cele.

Or, si tu veux que ta gloire immortelle
Avec les ans ne s'en aille coulant,
Peins, je te pri', le visage excellent
De la beauté sus toutes beautés belle.

Peins-la, sans plus à mon dam retarder ;
Mais garde-toi de trop la regarder...
Ah ! trop ingrat te seroit ton ouvrage !

Car, en voyant un doux regard si beau,
Tu serois fait Pygmalion nouveau,
Mourant en vain d'une si belle image [1].

---

1. *Œuvres poétiques,* fol. 83.

Cette mystérieuse Amalthée devait être digne d'un tel peintre, car le poète revient sur cette beauté merveilleuse que nous voudrions pouvoir reconnaître parmi les tableaux de Janet qui nous restent.

Tu as ce crin à Phebus derobbé,
Et ce beau teint aux joues de l'Aurore,
Et à Venus sa belle bouche encore,
Et à son fils cet archelet courbé.
Ton œil divin des astres est tombé
Là où Diane et se mire et s'honore... [1].

Il est certain que Janet exécuta ce portrait, que lui demandait avec tant d'instance l'amoureux poète, qui le remercia ensuite avec transport:

O dieu Janet, que tu m'es admirable,
Et grand témoin du haut povoir de Dieu,
D'avoir compris, en un si peu de lieu,
Ce dont le monde encores n'est capable!

Puisqu'à mes maux seul tu es secourable,
Pour toi je sacre à la memoire un vœu
Qui ne craindra ni le fer ni le feu,
Ni du temps prompt la course perdurable.

Mais qui t'a fait en ton art si estrange?
Ni Raphaël ni le grand Miquel Lange
Sauroit tracer si beau divin visage.

Car tu fais voir, en ce peu de peinture,
Tout le povoir du Ciel et de Nature,
Et de mes ans la perte et le dommage [2].

Marc-Claude de Buttet se plaignit amèrement de la cruauté de sa dame, qui n'étoit pourtant pas in-

---

1. *Œuvres poétiques*, fol. 81 v°.
2. *Ibid.*, fol. 84 v°.

sensible à ses vers [1] et qui lui laissait prendre parfois quelques privautés assez significatives, sans arriver pourtant à la dernière preuve d'amour. Le poète nous raconte naïvement un tête-à-tête où il eut à subir le supplice de Tantale [2] :

Souvent lassé de deuil et de plaisir,
Sur son giron couché d'un doux malaise,
Je lui requier, las! qu'un peu elle apaise
Le mal qui vient par elle me saisir.

De la serrer me prend un prompt desir :
Peu, peu s'en faut qu'étroit je ne la baise!...
Mais, en craignant que je ne lui déplaise,
Ah! je ne puis un si grand bien choisir!..

Cette dame ne donnait rien pour rien; elle se proposait sans doute d'amener le gentilhomme savoyard à payer en beaux deniers comptants ce qu'il attendait de la générosité de son cœur. Il lui offrit donc des présents, des joyaux [3], qui furent gracieusement reçus, mais qui n'eurent pas de résultat décisif. Le pauvre galant s'aperçut enfin qu'on en voulait à sa bourse, et que sa bourse n'était pas aussi bien garnie qu'on le croyait. Il s'écrie avec désespoir :

Malheureux or, quels maux oses-tu faire?
L'or en amour fait plus que la priere!

Il ne fut pourtant pas guéri de son amour malheureux, et il continua de se lamenter, en accusant l'inconstance, la perfidie et l'avarice des femmes. Celle qu'il aimait toujours, en s'efforçant de la haïr,

1. L'*Amalthée*, édition de 1575, p. 37.
2. *Ibid.*, p. 120.
3. *Ibid.*, p. 99.

ajouta aux épreuves qu'elle lui avait fait subir les souffrances d'une jalousie trop bien fondée. Elle ne se contentait pas d'avoir un petit chien et un perroquet qu'elle mangeait de caresses ; elle avait, de plus, un galant en titre, espèce de cyclope

Sot éborgné de cerveau et de teste,

mais riche et prodigue de ducats. Un tel rival devait l'emporter sur un poète qui, sans être bas percé, ne possédait pas d'autre fortune que sa légitime de cadet de famille. Marc-Claude de Buttet se vengea de ce rival et de sa complice en traçant ce vilain portrait d'après nature :

Or çà, Cyclope, en contemplant ton estre,
Plus je te voi, plus je te treuve beau :
Le Ciel te fit d'un bastiment nouveau,
Mais à grand tort il rompit ta fenestre.

Silene ainsi, sur l'asne maladextre,
S'alloit penchant ; toi, gros comme un tonneau,
Tu vas levant ton enviné museau,
Et vois en l'air les arondelles naistre.

Ton luminaire est dans ton chef couvé ;
Tu as le groin tout de bave lavé ;
Tu as trois nés, et n'as dent qui entame.

Quand tu discours, ta grand jouë s'abbat,
Ta peau herisse un mostache de chat...
O l'Adonis, delices de Madame[2] *!*

Cette fois, Marc-Claude de Buttet était guéri de l'amour par le mépris que lui inspira son indigne

---

1. *L'Amalthée,* édition de 1575, p. 52 et 110.
2. *Ibid.,* p. 61.

maîtresse ; il ne fut plus tenté de partager avec ce magot borgne les faveurs qu'il aurait pu acheter au même prix, et, après avoir prédit à cette belle intéressée une vieillesse d'abandon et de honte, il se tourna résolument vers un autre amour qui ne trompe personne et qui a de quoi satisfaire les plus ardentes aspirations, l'amour de Dieu. Il s'était promis naguère de triompher des rigueurs de la dame de ses pensées; il se consola de ses déceptions en se promettant le paradis [1]. Voici l'adieu qu'il fit à l'amour profane :

Amour, va-t'en ! par mes yeux plus ne saute
Forcer mon cueur ? tu as trop fait essai
De renverser la constance que j'ai,
Sus les vertus reconnue plus haute.

Helas! en vain ma jeunesse peu caute,
Trop mal expert, soudain je te livrai,
Suivant l'erreur et m'éloignant du vrai;
Mais la raison or' me montre ma faute.

O sage temps, de toute chose maître!
Avec tes pas tu donnes à connoître
A l'ignorant où habite le bien.

Heureux qui tout à la vertu s'éprouve:
Car à la fin, tout bien cherché, je treuve
Que ce qui plait en ce monde n'est rien [2].

Cet amour, calqué sur les amours de Tibulle, de Catulle et de Properce, devait, malgré son dénoûment, emprunté à quelque sermon de l'Église réformée de Genève, recommander le poëte de Chambéry aux poètes de la *Pléiade françoise,* qui avaient

1. L'*Amalthée,* édition de 1575, p. 152, 157 et 169.
2. *Œuvres poétiques,* fol. 109.

eu chacun au service de sa muse une maîtresse plus ou moins idéale. On admira beaucoup les vers de Buttet, inspirés évidemment par ceux de Ronsard, et on le *sacra* poète français, tout Savoisien ou Savoyard qu'il était. Ce fut alors que Ronsard, dont Buttet se déclarait le disciple enthousiaste, lui adressa ce madrigal [1] :

Amy Buttet, qui as monstré la voye
Aux tiens de suivre Apollon et son chœur,
Qui le premier, t'esjoinçonnant le cœur,
Te fit chanter sur les monts de Savoie;

Puisque l'amour à la mort me convoye,
Dessus ma tombe 'après que ma douleur
M'aura tué, engrave mon malheur,
De ces sept vers que pleurant je t'envoye :

« *Celuy qui gist sous ceste tombe icy*
Aima première une belle Cassandre,
Aima seconde une Marie aussi,
Tant en amour il fut facile à prendre!
De la première il eut le cœur transi,
De la seconde il eut le cœur en cendre,
Rochers pour luy, non cueurs pleins de mercy! »

Marc-Claude de Buttet ne pouvait se dispenser de suivre jusqu'au bout l'exemple de Ronsard, sous peine de manquer à son rôle d'imitateur fidèle : il chercha donc une seconde maîtresse, moins cruelle, moins perfide, moins parjure que la première, et il n'eut pas de peine à la trouver, en ce bon temps des amours poétiques. Cette seconde maîtresse se nommait Anne. Il nous apprend seulement qu'elle était *docte à faire parler le luth* [2], et n'était pas moins

1. Voyez le second livre des *Amours* de Ronsard.
2. *Œuvres poétiques,* fol. 69.

habile dans l'art d'aimer. Il l'aima donc autrement qu'il n'avait aimé Amalthée, et il s'exalta jusqu'au lyrisme érotique dans les odes où il représentait le caractère voluptueux de sa nouvelle passion :

Sus doucques, Anne, je veux qu'on me baise!
Ma petite Anne, mon bien et mon aise,
Assez n'est forte ta main jeune et tendre
Pour te défendre.

Bouche doucette, bouche coralline,
Trop longue attente ja le cueur me mine :
Baise-moi, baise, baise-moi doucq'ores,
Encor', encores!

O bouche tant douce! hola! ah! mechente,
Tu me mords!... Ce tour point ne me contente.
Fais, fais, mignarde, qu'en plaisir je meure
Tout à cette heure[1].

Le poète avait aimé Amalthée en sonnets; il aima en odes sa petite Anne, mais il ne renonça pas sans peine à la première, et, quand plus tard il la rencontra, il se souvint de la célèbre ode d'Horace : *Donec gratus eram*, pour un retour, probablement éphémère, vers cette belle capricieuse, qui, peut-être dans l'intention de le rattacher à son char, avait accepté les hommages du meilleur ami de son ancien amant. De là cette admirable traduction de l'ode latine, où Buttet se met en scène avec Amalthée, qui jure de vivre et mourir avec lui s'il consent à *faire visage de bois* à Anne, tandis qu'elle fermera sa porte à Lambert[2].

---

1. *Œuvres poétiques*, fol. 66 v°.
2. *Ibid.*, fol. 69.

Il y avait à la cour de Henri II un public sympathique pour les poètes et pour les musiciens : les sonnets de Marc-Claude de Buttet furent mis en musique, et les *damoiselles* d'honneur de Catherine de Médicis les chantèrent au son de la harpe et du luth [1], comme on chantait alors les vers de Ronsard et de Du Bellay. L'*Amalthée* fut imprimée à Paris par Robert Estienne, en 1560, et cette édition in-8°, dont les exemplaires sont d'une excessive rareté [2], naturalisa en France la réputation de Marc-Claude de Buttet, qui était déjà bien connu et très estimé comme poète dans son pays natal. Il avait publié, l'année précédente, deux pièces de vers relatives à deux grands événements politiques, sur lesquels la mort tragique de Henri II vint jeter un crêpe funèbre : c'étaient la glorieuse paix de Cateau-Cambrésis, et le mariage de la sœur du roi, Marguerite de France, avec Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. La première de ces deux pièces est intitulée : *Ode à la Paix*, par M. C. de B. (Paris, Gabriel Buon, 1559, in-4° de 19 pages) [3], et la seconde : *Epitalame aux Nosses du tres-illustre et magnanime prince Emmanuel, duc de Savoye, et de tres-vertueuse princesse Marguerite de France, duchesse de Berry, sœur unique du Roy*, par Marc-Claude de Buttet, Savoisien (Paris, Robert Estienne, 1559, in-4°) [4].

---

1. Préface de l'*Amalthée*, édition de 1575.

2. Non seulement nous n'en avons pas vu un seul, mais nous ne croyons pas que cette édition ait été citée par les bibliographes, sinon par le rédacteur de l'article Buttet dans la *Biographie universelle* de Michaud.

3. Le privilège du Roi, pour six mois, est daté de 1558.

4. Il y en avait un exemplaire sur vélin dans la bibliothèque du duc de La Vallière; cet exemplaire a passé depuis dans celle de Mac-Carthy.

Elles sont réimprimées l'une et l'autre dans le recueil des poésies de l'auteur.

Marguerite de France, duchesse de Berri, cette princesse savante et lettrée qui semblait avoir pris pour modèle sa tante, l'illustre Marguerite de Valois, reine de Navarre, était devenue la protectrice de Marc-Claude de Buttet. Elle attirait auprès d'elle, depuis son extrême jeunesse, les poètes et les orateurs les plus éminents, non seulement par ses libéralités, mais encore par l'estime particulière qu'elle leur accordait. Ronsard, Du Bellay, Jodelle, Dorat, Remy Belleau, Olivier de Magny, etc., célébraient à l'envi, dans leurs vers français, grecs et latins, les vertus, les grâces et le mérite de la *déesse Pallas*, ainsi qu'ils l'avaient surnommée. Le poète savoisien, qui n'était pourtant pas admis dans la Pléiade française, présenta aussi des poésies à Marguerite, et fut accueilli avec plus de faveur encore que ses illustres émules, avec lesquels il contracta, en quelque sorte, une fraternité d'armes littéraire, sous les auspices de la docte princesse, qui l'avait attaché spécialement à sa personne en qualité de mathématicien et de secrétaire. Voici le charmant portrait que Marc-Claude de Buttet a tracé de sa *bonne maîtresse :*

Les neuf Muses, ses sœurs, toutes à sa naissance,
Laissant leur mont Olympe, accoururent en France
L'allaiter au berceau, dansant à l'environ;
Et, se faisant plus grande, en son vierge giron,
Pallas ouvrit le livre, et par experience
Lui fit en peu de temps cognoistre la science;
Puis, lui meit en la main, d'un doux soing diligent,
L'apre dé ivoirin et l'éguille d'argent,
Le fil d'or et la gaze et soie cramoisie,
Dont elle feroit honte aux nymphes de l'Asie[1].

1. *Œuvres poëtiques,* fol. 111 v°.

Ce fut le cardinal Odet de Châtillon qui recommanda le poète et ses vers à la duchesse de Berri. Ce noble prélat avait toujours eu pour les savants et les écrivains une bienveillance toute sympathique; il s'était déclaré leur appui et leur Mécène à la cour de France, et il encourageait de préférence ceux qui se montraient portés à embrasser plus ou moins ouvertement la cause de la Réforme. Il avait été le sauveur de Clément Marot et de Rabelais, qui disait, en lui dédiant le troisième livre du *Pantagruel:* « Je metz la plume au vent, esperant que, par vostre benigne faveur, me serez contre les calomniateurs comme un second Hercule Gaulois en sçavoir, prudence et eloquence. » Marc-Claude de Buttet raconte lui-même comment il fut présenté à la sœur du Roi, par le cardinal de Châtillon :

Quand, devant là sœur du Roi,
La divine Marguerite,
Je montrai auprés de toi
Quelques traits de son merite,
Et que mon vers se combloit
D'une lyrique merveille,
Qui de douceur lui embloit
L'esprit ravi par l'oreille;

Le soin qui te tient le plus,
Et la faveur dont tu uses
Aux chers enfans de Phœbus
Et aux saints prestres des Muses,
Te fit d'un si bon aveu
Louer les tons de ma rime
Que ma Princesse m'a eu
Dés ce temps en quelque estime[1].

---

1. Ode au révérendissime cardinal de Chastillon, dans les *Œuvres poétiques,* fol. 11 v°.

L'intérêt particulier que le cardinal témoignait à Marc-Claude de Buttet indique assez que ce jeune homme ne s'était pas seulement adonné à la culture des lettres, mais encore qu'il avait promis de se distinguer dans cette philosophie mystique qui fut la seule doctrine des premiers prôneurs de la Réforme en France. Son *Amalthée* offre, en effet, et nous l'avons déjà remarqué, des traces certaines de ces tendances philosophiques qui passaient alors pour évangéliques. Ainsi le protestant apparaît avec toute sa ferveur dans ce beau sonnet où les novateurs pouvaient voir une profession de foi :

Esprit, debout! Va et plus ne te mouille
Aux flots d'erreur ; prens un cueur non petit,
Et, en t'armant contre l'ord appetit,
Fais que, captif à toi, il s'agenouille.

Happe, en forçant la prison qui te souille,
Le fer tranchant, dont Hercule abbatit
L'hydre à cent chefs, hydre qui se sentit
A la parfin sa superbe depouille.

Courage doncq! ta victoire est ja preste :
Cours massacrer sa detestable teste,
Lui faisant voir de qui tu es enfant.

Ainsi au Ciel, aprés ceste aspre guerre,
Dessous tes pieds laissant bien bas la terre,
Seras tiré en un char triomphant [1].

Marc-Claude de Buttet, honoré de la faveur de Marguerite, et sans doute remplissant une charge de confiance auprès de cette princesse, se lia davan-

1. L'*Amalthée*, édition de 1575, p. 169. Voyez aussi, p. 75, deux sonnets qui ont une couleur tout à fait protestante.

tage avec les poètes de la Pléiade, surtout avec Ronsard et Dorat, qui furent ses véritables amis. Il leur adressa successivement des vers gonflés d'éloges, et il les fit comparaître l'un après l'autre dans ses poésies, où il les entoure d'une auréole. Il dit à Remy Belleau, en le priant d'intercéder pour lui auprès de sa *nymphe* farouche :

Il n'est rien qui ravi entour de toi ne vienne :
Tout te preste l'oreille, et mesme le trouppeau
Des neuf Sœurs, descendant de leur double coupeau,
Va quittant ses chansons pour écouter la tienne[1].

Il dit à Jodelle, en l'invitant à composer un chant funèbre sur la mort de Henri II :

Ne cherche point, sophoclien Jodelle,
Un haut sujet chez les antiques Grecs,
Pour faire entendre à ton Paris, aprés
Les cris tragics de ta muse immortelle :
La France (helas! non plus roine si belle),
Mort son Henri, outrée de regrets
Et par les siens meurtrie tout exprès,
Soit ton theatre en veue universelle[2] ?

Ici, c'est Baïf dont il envie la paisible et fortunée existence :

Gentil Baïf, d'Apollon honnoré,
De sur le mont de l'onde Pegasine
Vivant heureux, sans qu'un soin te chagrine[3].

Là, c'est son ami Guillaume des Autels qu'il entretient de ses chagrins amoureux :

---

1. L'*Amalthée*, p. 64.
2. *Ibid.*, p. 74.
3. *Ibid.*, p. 130.

Mon Des Autels, pour qui doux me seroit l'exil
Aux Scythes, aux Indois, aux sept gorges du Nil[1] *!*

Tantôt il gémit sur la mort prématurée de Du Bellay, et il inscrit cette épitaphe sur la tombe de ce grand poète :

Ne cherchez Du Bellay en cette sepulture :
Les neuf Muses vivant l'emporterent aux cieux[2].

Tantôt il proclame le triomphe des amours poétiques de Charles d'Espiney, qui ne se disposait pas encore à devenir évêque :

Lors Amour de son aile une plume arracha,
Et, pour t'en faire don, lui-mesme la trancha :
« D'Espinai, tiens, dit-il, ceci soit ta conqueste! »
Tu la pris, écrivant tes ennuis, de tes pleurs :
Si bien qu'enfin la Dame œillada tes langueurs,
Et Venus du beau myrte environna ta teste[2].

Ces pièces de vers, que Marc-Claude de Buttet distribuait si généreusement comme des brevets d'immortalité aux meilleurs poètes du temps, avaient certainement pour objet de lui gagner les suffrages et les sympathies de ceux qu'il admirait comme ses maîtres ou ses rivaux; mais il se fit oublier d'eux en quittant la France avant d'avoir pris rang, d'une manière définitive, dans la Pléiade, entre Ronsard et Dorat qui s'étaient engagés à lui servir de patrons. Voilà pourquoi Dorat et Ronsard sont à peu près les seuls qui lui aient conservé un sou-

---

1. L'*Amalthée*, p. 98.
2. *Ibid.*, p. 53.
3. *Ibid*, p. 82.

venir dans leurs œuvres. Nous citerons aussi Jean de La Jessée et Jacques Pelletier, du Mans. Le premier, que Buttet n'a pourtant pas nommé dans ses vers, a composé ce distique en l'honneur du chantre d'Amalthée :

Pallas, Apollo, Venus, sophia, modulamine, flammis,
Ingenium, os, pectus, roborat, implet, adit.

Le second, auquel Buttet décerna plus tard l'épithète de *divin* [1], lui rendit en échange l'épithète de *bien disant*, dans le poème de *la Savoye*, publié en 1572. Mais, à part ces exceptions, tous les poètes français qui connaissaient Buttet, et qui avaient applaudi à ses brillants débuts, semblent avoir voulu l'étouffer dans la conspiration du silence.

Nous attribuons cette espèce de coalition contre Marc-Claude de Buttet à la tentative malheureuse qu'il avait faite, avec infiniment de talent néanmoins, pour appliquer à la poésie française le rythme et la mesure des vers grecs et latins. Cette tentative, si contraire au génie de la langue française, obtint d'abord du succès à cause de la difficulté vaincue, et le poëte savoisien fut salué comme le rénovateur de la poésie classique; mais la réaction eut lieu presque aussitôt, malgré les efforts de quelques faibles imitateurs qui s'étaient groupés autour de Buttet. Ce n'était pourtant pas le premier essai en ce genre : Jodelle, Nicolas Denisot et Estienne Pasquier avaient composé avant lui quelques-uns de ces vers, qu'ils nommaient *rapportés* ou *mesurés*, hendécasyllabes ou saphiques [2].

---

1. L'*Amalthée*, p. 144.
2. *Dictionnaire historique*, par Prosper Marchand. T. II, p 80 et suiv.

« Ces vers, dit Pasquier, dans ses *Recherches de la France* (liv. VII, chap. XII), representent en nostre langue les vers grecs et latins, esquels on considere la proportion des pieds longs et briefs seulement. Toutefois, je ne sais comment la douceur de la rime s'est tellement insinuée dans nos esprits que quelques-uns estimerent que, pour rendre telle maniere de vers agréable, il y falloit encores adjouster par supplement la rime au bout des vers. Le premier qui nous en monstra le chemin fut Claude Buttet, dedans ses *Œuvres poëtiques*, mais avec un assez malheureux succés.

Prince des Muses, joviale race,
Vien de ton beau mont subit, et, de grace,
Monstre-moy les jeux, la lyre ancienne,
Dans Mitylene.

« Le demeurant de cette ode contient sept couplets, que je ne vous veux icy representer, parce que je ne la trouve pas bonne; et, de fait, en ce premier couplet vous y trouvez deux fautes notables : l'une qui fait l'*e* feminin long par la rencontre de deux consonnantes qui le suivent, en quoy il s'abusoit, parce que cest *e* n'est qu'un demy son, que, l'on ne peut aucunement rendre long; l'autre, que, quand cest *e* tombe en la fin du vers, il n'est point compté pour une syllabe, comme il a voulu faire. Il me suffit seulement de vous dire qu'il fut le premier autheur de nos vers mesurez rimez; bien vous diray-je qu'il choisit sagement les vers saphiques : car, si nous avions à transplanter en nostre vulgaire quelques vers latins, il faudroit que ce fussent principalement ceux qui sont d'onze syllabes, que nous appelons tantost *phaleuces*, tantost *saphiques*.

Il n'y a rien de si mignard que tels vers : chose que l'Italien reconnoissant, a formé toute sa poësie sur eux. Vray que ç'a esté sans consideration des syllabes briefves ou longues, car cela luy eust trop cousté : se contentoit seulement de la rime au bout des onze syllabes. Ce que Ronsard a voulu representer en une ode qui se commence :

« *Belle dont les yeux doucement m'ont tué...*

« Et en une autre, dont le premier couplet est :

« *Ny l'aage ny sang ne sont plus en vigueur.*

« En ces deux pieces, que l'on pourra lire tout au long dans le cinquiéme livre de ses Odes, la rime est tres-riche, sans pieds, et neanmoins vous voyez qu'ils ne sont pas sans quelque grace. En l'ode de Buttet, la faute risible qui s'y trouve est que tous ses vers clochent du pied. »

Cependant Marc-Claude de Buttet s'était fait chef d'école dans cette nouvelle poétique française, plus ingénieuse et plus ardue que favorable aux progrès de la versification et de la poésie. Il fut encouragé dans sa malencontreuse entreprise par les louanges de Marguerite de France, qui possédait assez bien les langues anciennes pour trouver du charme à cette étrange imitation de la prosodie et du rythme de ces langues classiques. Il fut surtout aveuglé sur la valeur réelle de son invention par les bruyants applaudissements de quelques savants qui se réjouirent de voir ainsi le grec et le latin se naturaliser dans le français. Dorat et Baïf eurent plus de part que tous à cette monstrueuse création des vers mesurés, Dorat en les exaltant comme la plus haute expression de l'art, Baïf en s'appliquant à les

popularisèr par ses propres essais. Marc-Claude de Buttet, reconnaissant des éloges exagérés que lui adressait son ami Dorat, le remercia dans cette pièce de vers, où il a voulu se surpasser lui-même, en perfectionnant autant que possible son système prosodique *à la romaine,* sans y admettre la rime, que Pasquier et d'autres critiquaient dans cette espèce de vers :

Tu me seras tousjours, mon divin d'Aurat, Apollon :
Car tu m'es auteur en ce poëme nouveau.
Lorsque je viens à soner d'un luth doux-chantre ma Sappho,
Et que je pleure l'amour, ô que ce nombre me plaît!
Rimes, adieu! Bientost viendront ces carmes ageancer
Les Charites, Pallas, Callioppée, l'Amour.
Qui nie avoir les vieux, non sans grand'peine, recherché
Ces nombres, ces pieds, cette maniere de vers?
Enne, le pere latin, premier des Pegasides seurs
Obtint du laurier celle couronne de pris.
Puis vers mieux resonans vont feuiller, jaunir et armer
Les bois, champs, guerriers, par le poëte Maron.
Rien de sa main sortant jamais Nature n'a parfet
Sans que le temps y soit, comme le maître de tout.

Marc-Claude de Buttet croyait être parvenu à l'apogée de sa renommée : il avait, par l'influence de sa bienfaitrice Marguerite, gagné du crédit à la cour de France, et les vers qu'il présenta successivement à la reine mère Catherine de Médicis, à François de Lorraine, duc de Guise, à la duchesse de Nevers, à Philibert Duval, évêque de Séez, à Jacques Rapin, aumônier de la reine, et à d'autres personnages éminents, lui firent de puissants et utiles appuis. D'après le conseil de ses amis, il pensa que le moment était venu de réunir ses poésies éparses et de faire imprimer ce recueil, avant de retourner dans sa patrie avec la nouvelle duchesse de Savoie, qu'il avait juré de ne jamais quitter. Il ne se

décida pas, toutefois, sans hésitation et sans répugnance, à mettre en lumière, à livrer à la critique de *quelque repreneur des œuvres d'autrui* des ouvrages de circonstance qui n'avaient été faits souvent que pour être agréables aux protecteurs de sa muse : car il se bornait à faire copier soigneusement sur vélin, avec des ornements en or et en couleurs, chacune des odes ou chacun des sonnets qu'il adressait en hommage aux princes, aux grands et aux poëtes [1]. « La priere plusieurs fois à moi fette par mes plus chers et plus familiers amis, dit-il dans l'Avis au lecteur qui termine son recueil, à la fin m'a tant commandé qu'outre ma deliberation, elle m'a quasi comme par force arraché des mains ces miens petits ouvrages que j'ai achevés non à autre fin que pour les sacrer à la nuit et au perpetuel oubli : recherchant plus en ceci le plaisir que je m'y donne (pour ne chanter qu'à moi, aux muses et à ceux à qui je les adresse) que l'applaudissement populaire ni la faveur des grands. »

Ce recueil, qui devait être suivi presque immédiatement d'un autre dès que l'auteur serait parvenu à rassembler le reste de ses vers [2], fut imprimé sans ordre et à la hâte, chez Michel Fezandat, imprimeur et libraire en l'université de Paris, *Au mont Saint-Hilaire, à l'hostel d'Albret.* Voici le titre sous lequel il parut en 1561 : *Le premier livre des*

---

1. Un de ces manuscrits se trouvait dans la bibliothèque du duc de La Vallière. Voyez le n° 3175 du Catalogue de cette bibliothèque, rédigé par Guillaume de Bure.

2. « Esperant faire encores un volume, aïant recouvré le reste. » (*L'Auteur au Lecteur,* à la fin des *Œuvres poétiques.*)

vers de Marc-Claude de Buttet, Savoisien. Dédié à tres-illustre princesse Marguerite de France, duchesse de Savoie et de Berri. Auquel a esté ajouté le second; ensemble l'Amalthée.

C'est un volume in-octavo, en caractères italiques, comprenant 124 feuillets, dont les quatre derniers ne sont pas chiffrés et se terminent par un extrait sans date du privilège accordé au libraire-imprimeur pour six ans. Nous sommes fondé à croire que ce premier volume des œuvres de l'auteur n'eut aucun succès, et passa presque inaperçu au milieu des innombrables publications de poésies qui voyaient le jour à cette époque et qui se réimprimaient sur tous les points de la France, malgré les troubles de la guerre civile et les misères du temps. Non seulement il ne fut pas réimprimé, comme l'étaient alors tant de pitoyables ouvrages, mais encore il ne se vendit pas, et l'on pourrait supposer que l'édition entière resta chez le libraire. Vingt-huit ans plus tard, en effet, le fonds de cette édition ayant été acquis par un autre libraire, elle reparut comme édition nouvelle, avec ce nouveau titre : *Les Œuvres poëtiques de Marc Claude de Buttet, Savoisien* (Paris, chez Hierosme de Marnef et la vefve Guillaume Cavellat, au mont Saint-Hilaire, au Pelican, 1588). Il est probable que cette édition rajeunie ne trouva pas beaucoup plus d'acheteurs qu'elle n'en avait attiré à la première mise en vente, car les exemplaires datés de 1588 sont aussi rares que ceux qui portent la date de 1561 [1].

---

1. Le recueil de Marc-Claude de Buttet ne figure pas dans les catalogues les plus riches en poètes du XVIe siècle; nous ne l'avons rencontré que dans ceux de La

Nous attribuons cet échec littéraire à l'absence de Marc-Claude de Buttet, qui, au moment même où le recueil de ses *Œuvres poétiques* sortait des presses de Michel Fezandat, avait quitté la France et était allé se fixer en Savoie. Il fut bien vite oublié à la cour de François II, et sa réputation de poète, qui n'avait pas encore pénétré dans le public, resta étouffée sous l'indifférence ou la jalousie de ses confrères en Apollon. La Pléiade ne lui accorda pas même les honneurs d'un souvenir et d'un regret. Ainsi fut réalisé le triste pressentiment qu'il exprime dans son Avis au lecteur : « Je ne doute point, dit-il, que, si les gentils esprits qui de ce tens se sont montré au jour eussent rancontré la faveur digne de leurs merites, que nous n'eussions veu en France des Homeres et Virgiles, et que l'antiquité n'eust plus usurpé tant de gloire sur nous, mesme pour avoir si bien commencé, qu'au genre d'écrire que nos poëtes ont touché jusque ici ils ne sont en rien redevables aux anciens Grecs ni Latins. Mais, puisqu'il faut que la vertu, au lieu d'estre reconnue, mandie la faveur de ceux qui la devroient supporter, je me crein fort que ne soyons contreins de dire le dernier adieu aux Muses qui si heureusement étoient venues habiter la France. » Marc-Claude de Buttet espérait un meilleur sort pour la nouvelle poésie qu'il avait essayé de créer, *bien différente de l'accoutumée,* et il se flattait d'a-

---

Vallière, de Bignon et de Dufai. C'est sans doute par erreur que, dans ce dernier, l'édition de Michel Fezandat est indiquée avec la date de 1561. Cette même date se trouve cependant aussi dans le catalogue de la *Bibliothèque françoise* de l'abbé Goujet, comme dans la *Bibliothèque françoise* de La Croix du Maine.

voir accru par là les richesses de la langue française : « Je te donne pour arrhes, disait-il avec orgueil à son Lecteur, le vers sapphique, par autre avant moi non mis en avant, rymé à la mode accoutumée (chose si difficile que nul ne le sçait qui ne l'a fait), lequel j'ai fet expressement tomber par sons femenins, car autrement ils ne povoient avoir grace. » Ce fut peut-être ce fâcheux essai de versification gréco-latine qui discrédita les Œuvres poétiques de Marc-Claude de Buttet et qui les fit repousser comme antipathiques au caractère de notre langue, sans qu'on lui tînt compte des véritables beautés de sa poésie. On doit s'étonner que Baïf ait persévéré, après lui, dans le système des vers mesurés, qu'il avait fait vœu de faire réussir : « Toutesfois, dit Estienne Pasquier [1], en ce subjet fut si mauvais parain que non seulement il ne fut suivy d'aucun, mais au contraire descouragea un chascun de s'y emploïer : d'autant que tout ce qu'il en fit estoit tant despourveu de cette naïfveté qui doit accompagner nos œuvres qu'aussitost que cette sienne poësie veit la lumiere, elle mourut comme un avorton. »

Marc-Claude de Buttet ne renonça pourtant pas à la poésie, en renonçant aux vers mesurés, qui ne lui avaient pas porté bonheur : il continua d'écrire en vers et en prose ; il commença, il acheva plusieurs grands ouvrages, mais il n'en publia aucun, quoiqu'il ait survécu environ quarante ans à la publication de son premier recueil. A la fin de ce recueil, il avait promis un troisième livre de ses vers, en di-

---

1. *Recherches de la France,* liv. VII, chap. XII.

sant : « Je dedierai le troisiesme de mes vers à la hautesse de Monseigneur, là où j'espere loüer la vertu des plus illustres personnes de mon pays. » C'était sans doute le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, qu'il désignait sous le nom de *Monseigneur*. Quinze ans après, ce livre de vers en l'honneur des plus illustres personnages de la Savoie est encore annoncé comme inédit dans la nomenclature des ouvrages que l'auteur avait en portefeuille : « Il a beaucoup écrit, disait son ami Louis de Richevaux en 1574 [1], entre autres choses certains poëmes heroïques qu'il nomme Idyllies, à l'imitation de Theocrite ; cinq volumes de lyriques ; un livre des plus illustres et apparens personnages de son pays ; la nouvelle poësie en vers mesurés, comme les Grecs et Latins ; trois traités qui ne seront veuz que de la posterité, à qui il les dedie, nommés des choses là decrittes, à sçavoir : *les Hystoriens*, *le Monde bigarré* et *Pandore ;* mais, à mon gré, il s'est monstré excellent en la traduction de Job, faite en diversité de vers, pour les chanter, qui sera bientôt mise en lumiere, et estoit promise et reservée à feu tres-illustre, tres-vertueuse et non jamais assez louée princesse Madame la duchesse de Savoie. Du reste de ses œuvres, il m'a assuré qu'il te feroit part. »

On doit s'étonner que Marc-Claude de Buttet, depuis son retour en Savoie, ait refusé de livrer de nouveaux ouvrages à la grande épreuve de l'impression : il faut conclure de son aversion pour la publicité qu'il faisait peu de cas de la gloire et des applaudissements. Il pensait que les lettres et les sciences n'étaient que les distractions des classes

---

1. Préface de l'*Amalthée*, édition de 1575.

élevées et n'avaient rien à faire avec le vulgaire : « Les sciences sont si difficiles et obscures, pour estre infinies, disait-il en 1560 [1], qu'elles ne viennent jamais à se manifester, si elles ne sont premierement appelées par la faveur des grands, sans l'aide desquels ceux qui s'y amusent n'en rapportent pour tout le plus souvent que la repentance. » Il ne faisait donc plus imprimer ses poésies que pour les personnes auxquelles il les adressait. Le témoignage d'un bibliographe piémontais [2] nous autorise à croire que Marc-Claude de Buttet fit imprimer de la sorte à Chambéry et à Turin un certain nombre de pièces volantes qui n'ont pas été conservées, même en Savoie. La *Biographie universelle* de Michaud en cite trois, que nous n'avons jamais vues et qui ne sont mentionnées nulle part : *Chant sur la convalescence d'Emmanuel-Philibert et sur la venue de la duchesse de Nemours* (Chambéry, 1563, in-4), le *Tombeau de Marguerite de Savoye* (sans nom de lieu, 1575), et l'*Éloge d'Emmanuel-Philibert Pingon* (Turin, 1582, sans indication de format).

En dépit de son indifférence pour le livre imprimé, le poète semble avoir donné ses soins à une seconde édition de l'*Amalthée*, qui fut imprimée à Lyon, par Benoît Rigault, en 1575, avec des corrections et des augmentations considérables qu'il avait confiées à l'éditeur Louis de Richevaux. Le titre de cette édition porte, avec sa devise ordinaire : Κέρας Ἀμαλθείας, ce cachet de l'auteur :

---

1. *L'Auteur au Lecteur*, à la fin des *Œuvres poétiques*.
2. And. Rossotti *Syllabus scriptorum Pedemontii*, p. 432 : « Scripsit multa carmina gallice et latine sparsim impressa. »

nouvellement par lui reveue, mise en son ordre et de la meilleure part augmentée. Louis de Richevaux raconte, dans sa préface, datée du 10 septembre 1574, que, se trouvant à Lyon et prenant le frais sous les treilles avec une troupe de belles et honorables demoiselles, il les entendit chanter des vers d'amour en s'accompagnant de divers instruments. Ces vers étaient si beaux et si touchants qu'il demanda tout ému s'ils étaient de Ronsard ou de Du Bellay : « Vous estes, lui dit une des chanteuses, comme ceux qui mangent les fruits estrangers et ne reconnoissent ceux qui leur sont plus familiers, encores qu'ils soient bons : ce sont des vers de l'*Amalthée.* » Là-dessus, on apporta le livre [1], que Louis de Richevaux voulut lire tout entier. Cette lecture l'enchanta d'autant plus qu'il connaissait l'auteur sans connaître son chef-d'œuvre. « A mon retour, dit il, comme j'estois contreint de sejourner à la plus vehemente chaleur du jour, pour rendre mon voiage plus agreable, estant retiré au logis, je ne prenois autre plaisir qu'à le lire, et ne me puis assez émerveiller de son autheur, qui en tenoit si peu compte (encores qu'il eust trouvé faveur) qu'il ne le vouloit voir que par contreinte, tant pour estre des premiers traits de son adolescence que pour se repentir, ce croi-je, d'avoir écrit d'amour. » Louis de Richevaux eut beaucoup à faire pour vaincre la répugnance du poète et pour le déci-

1. Il est probable que c'était l'édition de *Paris,* 1560, que nous n'avons pas vue, mais dont l'existence nous semble incontestable. Quant à l'édition de *Lyon,* 1572, citée par la *Biographie universelle* de Michaud, nous doutons fort qu'elle ait existé.

der à laisser réimprimer son livre : « Tu me dois donc savoir bon gré, ami lecteur, dit cet éditeur enthousiaste, si par mon envie tu as la jouissance de cette œuvre mise en meilleur estat qu'auparavant, qui ai tant fait envers son autheur qu'enfin, veincu de mes remonstrances, il ne l'a seulement reveuë, mais bien augmentée de la meilleure part, tellement que, si auparavant l'*Amalthée* a esté veue belle et de bonne grace, maintenant tu la trouveras vestue de riches et pompeux accoutremens. Et, à la verité, quiconque la regardera de bien prés, s'il a aucun jugement en la poësie, il trouvera que c'est une des plus excellentes œuvres (en cet argument) qui soit en toute la langue françoise. » Louis de Richevaux était si passionné pour l'*Amalthée* qu'il promettait de l'illustrer bientôt d'un commentaire qui n'a jamais été publié. Cette édition de Lyon (in-8 de 176 pages et 8 feuillets non chiffrés, lettres italiques) diffère complètement de celle que l'auteur avait fait entrer dans ses *Œuvres poétiques*, en 1560 : celle-ci n'a que 128 sonnets; l'autre, qui en contient 221, se termine par l'Hymne de Vénus, imité du latin de Marullus et adressé à Pierre Ronsard [1].

Cette édition se termine par trois pièces de vers à la louange de l'auteur. Dans la première, Louis de Richevaux le félicite d'avoir eu un amour malheureux :

Ainsi Amour, Buttet, te vint saisir,
Faisant ton deuil un immortel plaisir,

---

1. Cette édition est fort rare; nous ne l'avons trouvée que dans les Catalogues de Pajot d'Ons-en-Bray, de La Vallière et de Cailhava. L'exemplaire de cette dernière bibliothèque s'est vendu 117 fr.

Et t'esclavant te donne la victoire :
Car, si par force il ne t'avoit blecé,
Ta muse n'eût si belle œuvre tracé,
Et de tes maux tu n'aurois tant de gloire.

A. de Vigners, un Savoisien sans doute, qui prend pour devise : *Post fata quietus*, élève Buttet au-dessus de tous les poètes français, qu'il qualifie de *corbeaux* et de *corneilles* :

Mais, en chantant l'amour, tu ne fais voir,
Docte Buttet, autre qu'une excellence.

Enfin, Jean de Piochet, seigneur de Sallin, parent de Buttet, qui lui avait adressé une ode et plusieurs sonnets, célèbre ainsi le premier poète de la Savoie, qu'il compare à Ronsard et à Du Bellay, en opposant l'*Amalthée* à leurs poèmes d'*Olive* et de *Cassandre* :

Tant que le Loir, Loire, Lesse, auront voie,
Enflant leur cours à jamais non tari,
Au Vandomois, en Anjou, en Savoie,
Vivra Vendosme, Angers et Chamberi.

Par son Ronsard le grand Loir est cheri,
Par son Bellâi Loire fiere se dresse,
Par son Buttet Lesse est faite déesse.

Qui a tant haut vostre gloire exaltée ?
Respondez-moi, ô Loir, ô Loire, ô Lesse :
Cassandre, Olive et la belle Amalthée.

La ville de Chambéry était fière, en effet, d'avoir donné naissance à l'auteur de l'*Amalthée*, que la Savoie plaçait sur le même rang que Du Bellay et Ronsard. Jacques Peletier, du Mans, dans son poème *la Savoye* (Anecy, Jacques Bertrand, 1572, in-8), n'avait eu garde de passer sous silence ce

poète savoisien, avec lequel il s'était naguère rencontré à Paris dans l'intimité de Guillaume des Autels et de Charles d'Espiney. Voici quatre mauvais vers qu'il écrivit sous les yeux des trois meilleurs poëtes de Chambéry, Lambert, Piochet et Batandier :

De Chambery, le chef de la province,
Ce ne seroit raison que je previnse
Le bien disant Buttet, qui en naquit,
A qui en touche et l'honneur et l'acquit.

Ces quatre poètes *chambériens* formaient alors une espèce de Pléiade savoisienne, dans laquelle figuraient quelques autres dont la célébrité littéraire ne dépassa jamais les frontières de la Savoie. C'étaient Mordentière, Philibert de Pingon, Ramasse et le musicien Guillaume Monchatre [1]. Ce dernier et Philibert de Pingon furent cependant mentionnés avec distinction dans la *Bibliothèque françoise* de leur contemporain La Croix du Maine, qui nous apprend que Marc-Claude de Buttet vivait encore en 1584. Celui-ci avait dit adieu à Turin depuis la mort de sa bonne maîtresse Marguerite de Savoie, enlevée inopinément par une pleurésie le 14 septembre 1574. Il s'était alors retiré près de Chambéry, dans une terre qu'il possédait au bord du lac, et dont il parle en plusieurs endroits de ses poésies composées à l'époque de ses amours [2]. Ce domaine se nommait *Troisserve*, comme il le dit dans ces vers adressés à un ami :

Ores me tient mon beau champ de Troisserve,
Mais, las! Amour de ses traits dou-tranchans

---

1. *Œuvres poétiques*, fol. 63, 31.
2. *Œuvres poétiques*, fol. 82 v°, 86, 87 v°.

Plus fort m'assaut en ces lieux allechans,
Et de mon cœur fait sa depouille serve.
Viens doncq me voir : ce grand lac te reserve
Cent mille ébats, t'appelant sous mes chants.
Viens! les hauts dieux n'ont dedaigné les champs,
Ni mesme encor la civile Minerve.
Prés émaillés, ô qu'heureux je vous vante!

Marc-Claude de Buttet avait depuis longtemps dit adieu à l'amour et aux vers amoureux; il était marié, il avait au moins un fils, qui lui survécut et qui écrivit quelques ouvrages, notamment *le Cavalier de Savoye, ou Réponse au Soldat françois,* publié sans nom d'auteur, en 1606. Il s'appelait Marc-Antoine de Buttet. Jacques-Auguste de Thou, dans sa grande Histoire, traite le fils aussi dédaigneusement que le père en ces termes : *Scriptor ampullatus Equitis Sabaudi, qui... Butetus Claudii Buteti a nostro Ronsardo ob doctrinam olim laudati filius esse perhibetur* [1]. Lorsque Marc-Antoine de Buttet fit paraître cet ouvrage destiné à établir les droits des ducs de Savoie sur la ville de Genève, il est probable que son père avait cessé de vivre; on ignore absolument la date de la mort de l'un et de l'autre.

Au reste, dans les dernières années de sa vie, Marc-Claude de Buttet avait totalement disparu du monde : la perte de ses amis et surtout celle de son cher Lambert le firent tomber dans un profond dé-

---

1. J.-A. Thuani *Historiarum sui temporis libri,* édition de Samuel Buckley, t. VI, p. 47, année 1600. Samuel Guichenon, dans la préface de son *Histoire générale de la Maison de Savoie,* dit aussi que Marc-Antoine de Buttet est l'auteur du *Célèbre Cavalier.*

goût de toutes choses, et bientôt après dans une mystique contemplation, que laissait déjà pressentir cet adieu funèbre adressé à son ami défunt :

Ici, mon cher Lambert, ton cher Buttet te dresse
Cette tombe, éperdu d'eternelle detresse,
Et, pour un dernier don, te paie en grief ennui
L'honneur qu'il desiroit que tu fisses pour lui.

O Ciel cruel! celui qui n'eut de vivre envie
Que par toi, toi mourant, rester encore en vie!
Comme on gravoit ces vers en reverence deue,
Cette voix de chacun fut au temple entendue :

« *Ne me romps mon repos par un regret si fort;*
« *Retourne en ton pays, et ne me croi plus mort :*
« *D'estre tel que je suis te doit prendre l'envie.*

« *Ne va doncq comme aux morts sur ma tombe écrivant,*
« *Car par vertu en terre encor je suis vivant,*
« *Et au ciel avec Dieu d'une meilleure vie*[1] *!* »

On peut affirmer que Marc-Claude de Buttet avait fini par embrasser la religion réformée : car l'*Amalthée,* dans l'édition de 1575[2], accusait déjà un sympathique entraînement vers la loi évangélique. Il faut donc attribuer à cette espèce de conversion pro-

---

1. L'*Amalthée,* édition de 1575, p. 122.
2. Pages 74 et 75. Voici les malédictions qu'il adressait aux prélats catholiques, en leur reprochant d'entretenir en France la guerre civile :

Vous estes, à vrai dire, ô mitrés elephans,
Cause de tout ceci; et vous, povres enfans,
Tous aveuglés au fer, ah! que voulez-vous faire?
Vous allaiter au fiel de cet Hydre maudit?
Oiez ce que de Christ la chere Épouse dit,
Et ne vous souillez plus au sang de vostre mere.

testante le mépris qu'il semblait faire de ses œuvres profanes.

Le temps était loin où Remy Belleau, dans son commentaire du second livre des *Amours* de Ronsard, en 1567, accordait ce souvenir flatteur à Marc-Claude de Buttet, éloigné de la France pour toujours : « Outre la parfaite connoissance qu'il a de la poësie (de laquelle il a le premier illustré son pays), il est merveilleusement bien versé aux sciences de philosophie. » Le nom de ce savant poète n'avait plus d'écho, du moins hors de la Savoie, et on ne le trouve pas même cité une seule fois dans les ouvrages qui traitent de la littérature du XVIe siècle, avant que l'abbé Goujet lui eût donné place dans sa *Bibliothèque françoise,* où l'auteur d'*Amalthée* n'est pas apprécié comme il le mérite.

Marc-Claude de Buttet est incontestablement un des poètes les plus remarquables de son temps; il se distingue par la pensée, par l'expression et par le rythme, quand il ne se perd pas dans ses déplorables imitations du grec, du latin et de l'italien; il égale souvent Du Bellay et Ronsard; il a du sentiment, de la passion, au milieu des images les plus bizarres, avec les couleurs les plus fausses, malgré l'enflure, le mauvais goût, l'abus des métaphores, des néologismes et des jeux de mots; il comprend, il sait peindre la nature; il parle souvent le langage du cœur; il évoque au besoin toutes les nobles inspirations de la poésie; il atteint parfois le plus haut degré de la forme. Viollet Le Duc, dans sa *Bibliothèque poétique* [1], l'a donc jugé sous l'influence d'une

1. Page 298.

incroyable prévention, en disant : « Le style de Buttet est, en général, dur et néologique, mais la pensée ne manque pas d'une certaine élévation... Dans les sonnets, il pétrarquise son désespoir amoureux en vers rocailleux et souvent inintelligibles, tant ils sont remplis de mots grecs et latins, francisés à sa manière d'une façon barbare. » Quant à son invention des vers saphiques rimés, dont il était si fier, nous ne lui tiendrons pas même compte de la difficulté vaincue, et nous ne lui saurons aucun gré de ses tentatives, assez mal accueillies d'ailleurs, dans la poésie *à la romaine*. Le bon sens et le bon goût ont fait justice de ces malheureuses innovations. Nous n'aurons pas plus d'indulgence pour le système de néologisme qu'il a voulu établir en principe, tantôt en forgeant des mots nouveaux tirés des autres langues classiques, tantôt en s'appropriant sans choix et sans critique d'anciens mots de la langue *gauloise :* le principe était peut-être bon, mais il a été presque toujours mal appliqué. « J'ai bien voulu, dit-il [1], interpreter certains mots, que j'ai enchassez dans mes poëmes, comme precieuses reliques de l'antiquité. » Mais, pour remettre en cours un vieux mot tombé en désuétude, il ne faut pas seulement que ce mot soit indispensable et n'ait pas été remplacé dans le vocabulaire ; il faut encore que ce mot ait sa raison d'être et offre certaines conditions d'existence durable, car Marc-Claude de Buttet se trompe, en disant des mots nouveaux qu'il invente : « que si ilz te semblent durs (comme par ci d'avant aucuns que tu as ja receus),

---

1. *L'Auteur au Lecteur*, à la fin des *Œuvres poétiques*.

il faut estimer que l'usage les pourra amollir. » Un mot mal composé, barbare ou inutile, n'acquiert jamais droit de cité dans la langue française.

Marc-Antoine de Buttet, qui s'intitulait comme son père : *gentilhomme savoisien*, était avocat au sénat de Chambéry, lorsqu'il rédigea, en 1600, son *Cavalier de Savoie,* auquel il ajouta une suite, destinée également à soutenir les prétentions de la maison de Savoie à la possession de Genève. Cette suite, intitulée : *Le Fléau de l'aristocratie genevoise, ou Harangue de M. Piotet, conseiller d'État à Genève* (Chambéry, 1606, in-8), valut à son auteur le titre d'historiographe de Savoie. Le seul ouvrage qu'il fit en cette qualité d'historiographe est un *Discours de l'extraction des princes de Savoie,* qui doit se conserver manuscrit à la bibliothèque royale de Turin [1].

Louis de Buttet, seigneur de Malatret, cousin germain de Marc-Claude de Buttet [2], fut ainsi que lui l'honneur de leur ville natale, et s'y retira dans sa vieillesse, pour se livrer exclusivement à l'étude de l'histoire. Il avait longtemps suivi la carrière des armes ; il avait aussi habité la France ; il était chevalier des ordres de Saint-Maurice et de Saint-Lazare. Il se proposait d'écrire une histoire générale de Savoie, sous le titre de *Décades savoisiennes :* il n'en acheva que les vies de Berold et de Humbert, qui se trouvaient manuscrites à la Bibliothèque

---

1. *Syllabus scriptorum Pedemontii,* opere Andr. Rossotto, p. 415. — *Biographie universelle* de Michaud, article BUTTET, par C.-M. Pillet.

2. *Biographie universelle* de Michaud, article BUTTET. — And. Rossot., p 400.

royale de Turin. Guichenon, qui a profité de ce travail, loue le style précis et élégant de l'auteur. Louis de Buttet vivait encore à Chambéry en 1600.

P. L. Jacob, *bibliophile.*

A JEAN D'AURAT

LIMOSIN

Tu me seras tousjours, mon divin d'Aurat, Apollon :
Car tu m'es auteur en ce poeme nouveau.
Lors que je vien à soner d'un luth doux chantre ma Sapphon,
Et que je pleure l'amour, ô que ce nombre me plait!
Rimes à Dieu : bien tost viendront ces carmes ageancer
Les Charites, Pallas, Calliopée, l'Amour.
Qui nie avoir les vieux, non sans grand'peine, recherché
Ces nombres, ces pieds, cette maniere de vers?
Enne le pere latin premier des Pegasides seurs
Obtint du laurier celle coronne de pris.
Puis vers mieux resonans vont feuiller, jaunir et armer
Les bois, champs, guerriers, par le poëte Maron.
Rien de sa main sortant jamais nature n'a parfet
Sans que le tens i soit, comme le maitre de tout.

ΚΕΡΑΣ ΑΜΑΛΘΕΙΑΣ.

JO. GASPARIS LAMBERTI

CAMBERIANI

AD M. CLAUDIUM BUTTETUM

ODE

DEVOTUM superi cum genus inferis
Præscirent hominum, non revocabile
Fatorum rigidis conditionibus,
Ut lethi effugerent fortiter impias
Tot præclara manus facta, superstitem
Virtutem exequiis non meritam mori
Jussere, et Lachesin temnere luridam.
Tunc celsi soboles Calliope Jovis,
Musarumque chorus, colle bivertici
Consedere, et aquis numina Delius
(Quas pernix feriens edidit ungula)
Insevit, cupidis non leve præmium,
Si qui Pierios gloria quos movet
Tentabunt aditus saxa per ardua.
Hinc et cum superis bella Typhoea, et
Audacem referunt fulminis impetu
Trajectum Enceladum, fortiaque Evii
Propter regna patris facta, potentibus

Vates carminibus jungere gloriam
Sudoris, pretium fortibus et bonis,
Quos non æqua premit sub tenebris dies.
  Heroas veteres, progeniem Deûm,
Famæ Musa potens eripuit rogis.
Quis non Mæonio Pergama carmine
Sublata Argolicis judicet ignibus?
Quis Anchisiadæ magnanimi ferum
Rivalem Tyberim sanguine nesciat
Turbasse Illiaco? et non memorem sua
Gestare Arcadio funera balteo
Confossum, Ausoniam cuspide Dardana
Et felix Latium non sine conjuge
Cessisse Æneadis? si foret addita
Jussæ æterna Pyre (proh scelus) Æneis.
  Pelidæ Macedo cum tumulum feri
Præclarum et cinerem cerneret impiger,
Felicem altisona Mæonii tuba
Suspirans retulit de Thetide editum,
Olim jam metuens tot sua seculis
Gesta, oblivio ne cæca volucribus
Auferret, celebri vate carentia.
  Sed dignos meritis carmina laudibus
Dum cantata beant, ad Jovis aurea
Non ingrata suum limina perferunt
Autorem, comite et vindice gloria.
  Hæc et quæ facili numine Delphicus
Ad majora vocans exeruit suis,
Te, Buttete, lyram pectine eburneo
Pulsare, et fidibus carmina consonis
Dudum aptare jubent, mox cinere invido
Scintillam immerito promere conditam,

Quæ seris patulas forte nepotibus
Umbras magna dabit, quas neque Juppiter,
Quas nec regna necent Ennosigeïa,
Quas olim aspiciens advena territus
Hæc dicet patriæ præstitit Allobrox.
  Felices nimium o ter, et amplius,
Quos ventura ferent secula laudibus,
Ut fati exiguum carmine terminum
In ventura procul tempora prorogent.

FINIS.

ΕΙΣ

ΒΟΥΤΤΗΤΟΥ ΑΜΑΛΘΕΙΑΝ.

Τοῦ σε μελίζωθαι, Βουττητ᾽, ἔρον εις τοσον ἁγνὸν,
Εἰς ὅσον ἦν ηρας, συγγονέος τε Διὸς,
Εὖθ᾽ ἁπαλὰ φρονέων απαλόφρονι δαίμονι δαίμων
Νήιδος ὀν κόλπω παῖς συνεπαιζε τροφοῦ,
Λῖτων ἄν φαίη τις Αμαλθείης ὅτι νύμφη
Πρὶν γαλα δοῦσα Διὶ, και σε γαλακτοτροφεῖ.

Ιω. Αὐρατου.

IN

BUTTETI AMALTHÆAM.

Quod tibi tam casti, Buttete, canuntur amores
Quam qui Junonis, fratris erant que Jovis,
Donec adhuc simplex cum simplice numine numen
Naïdos altricis luderet in gremio,
Credibile est fieri quod Amaltheæ dedit olim
Quæ lac Nympha Jovi, nunc dat et illa tibi.

Io. Aurati.

L'AMALTHÉE

SONNETS

I

Je n'ai point veu au mont à double creste
Clion, ses seurs, ni le Dieu Cynthien,
Ni le crystal du pié Pégasien,
Où l'Ascrean laura sa docte teste.

Bien ai-je veu (j'en jure sa sagette)
Le Dieu d'amour, l'enfant Idalien,
Qui, m'apportant le rameau Paphien :
« Tien, me dit-il, sois mon sacré poëte. »

Lors, me donnant à une nymphe gente,
Ces jeunes vers à sa gloire je chante,
Qui periront, peut estre, sans honneur.

Gagne un plus haut l'éternité heureuse ;
A moi suffit si mes chants font piteuse
La grand' beauté par qui heureux je meur.

II

Trop fut mon œil de voir aventureux
Celle sous qui tout cueur veincu se range,
Quand de moi mesme à l'heure tout étrange
Je me vi pris au lien amoureux.

En m'allechant d'un regard doucereux,
Tant m'enchanta son beau visage d'ange
Que j'en langui, que tristement j'en change
Ma couleur vive à un teint langoreux.

Ah! que j'étoi, que j'étoi fortuné,
Si mon destin, helas! ne m'eut trainé
Voir ce soleil, qui m'ameine la nuit!

Là des beautés je vis le but extresme,
Là en plaisir je me perdi moi mesme,
N'aimant plus rien que ce qui plus me nuit.

III

Du ciel çà bas les Graces descendues,
D'un beau chef d'or crespe, et long étendu,
Firent un ret, qu'Amour m'a puis tendu,
Où amorcé j'ai mes forces perdues.

Là les raions des beautés repandues,
M'emblant l'esprit, hors de moi m'ont rendu,
Quand un bel œil, par le mien descendu,
Fonça mon cueur de cent fleches pointues.

En cet assaut taschant de me sauver,
Si doucement je me vi captiver
Aux chainons d'or des rets où je demeure

Que, bon gré moi en ma peine arreté,
Cette prison m'est douce liberté,
Bien que par elle incessamment je meure.

IV

Pour me montrer combien Amour est fort,
Le ciel çà bas, decouvrant sa richesse,
Tôt me fit voir une humaine déesse,
Dont la beauté le cueur me lime et mord.

Quand je la vi, je peri, je fu mort,
Je cheu soudain en l'erreur qui me presse,
Et la raison plus ne fut ma maitresse :
O dur échange! o trop senestre sort!

Je pensoi ja, haut en ma fantaisie,
Entre les Dieux me paitre d'ambrosie,
Si en ces maux ne me vinse abimer.

Je ne savoi où tu prens ta naissance,
Méchant Amour, ni quelle est ta puissance,
Mais or' je sai quelle chose est aimer.

V

Nymphe qui as la bouchette allaittée
De l'éperdu enfantin gracieux,
Qui puis fut Roi et grand prince des Dieux,
Et dont la dextre en terre est redoutée,

Par ta douceur là haut tu es montée,
Faisant flamber à l'écharpe des cieux
Ton Capricorne, où Tytan, tout joieux,
De ses travaux, ja plus courts, se recrée.

Donques, aiant entre les Dieux ta place,
Que cherches-tu en cette terre basse,
Trop me geinant d'un amour rigoreux?

Las! si tu veux que par toi tant j'endure,
M'abbatant mort en ma peine si dure,
Fai-moi au ciel avec toi bien heureux.

VI

Ja cinq hyvers (ô ma douce guerriere),
Plein d'un doux feu, mon mal je vai roulant,
Pour le monter sur ton cueur recullant,
Mais je trebuche, et tumbe plus arriere.

Du tems trop pront la roüante carriere
M'attache à soi, d'un long tour m'affoulant,
Et le souci tousjours plus violant
Beche mon cueur, en aigreur cotumiere.

Au moins, au moins si tu m'as destiné
Qu'en ce chaos à tort je sois danné,
Dresse mes pas, conserve-moi, Madame,

Et, me sauvant de l'enfer des méchans,
Tire ma nef aux beaux amoureux champs
De tes flambeaux, paradis de mon ame.

VII

Je suis égal au jeune Abydien,
Qui, plein d'amour, piqué d'impatience,
Tranchoit des eaux la vague violence,
Ne redoutant l'effort Neptunien.

Sans nef, sans mast, tendant à mon seul bien,
Je vai nageant en la mer d'esperance;
Et toi, Madame, es ma tour de constance,
Où ton bel œil, mon flambeau, luit si bien.

Rigueur, danger, envie, faux propos,
Sont mes rochers, ondes, vagues et flos,
Qui m'agitant me gardent de port prendre.

Mes forts soupirs sont les vens furieux,
Mais, si je per mon flambeau gracieux,
Plus malheureux je morrei que Leandre.

VIII

De quel rosier et de quelles épines
Cueillit Amour les roses de ton teint?
De quel bel or qui pur tout autre éteint
Redora-il ces blondelettes trines?

De quels endrois sont ces mains ivoirines,
Qui m'ont le cueur étranglé et étreint,
Et d'adorer doucement m'ont contreint
Ce vif coral et ces perlettes fines?

Las! de quel lien prit il encor ce reste,
Ce doux parler, et ce chanter celeste,
Par qui son trait des plus fiers est veincueur?

Ces grands beautés ne sont point de la terre,
Ni ces beaux yeux, seuls ma paix et ma guerre,
Tels biens du ciel me sont cheus dans le cueur.

IX

Dans le beau front de cette autre Lucrece,
Amour guerrier fet le guet de bien haut,
Lâchant ses traits par l'œil, trop fin, et caut,
Se defendant si belle forteresse.

Et les beautés, souldars de ma déesse,
Me vont dardant les pots à feu bien chaud,
Tousjours crians : « A l'assaut ! à l'assaut !
De l'ennemi l'entreprise nous presse. »

Helas ! Amour, capitaine vaillant,
Comme ennemi ne te suis assaillant,
Je ne vien pas pour ta perte poursuivre,

Mais je me rend, t'offrant targe et écu,
Aimant trop mieux par elle estre veincu
Qu'en liberté veincueur des autres vivre.

X

Ja le matin, qui l'univers redore,
De franges d'or et de perles s'ornoit,
Et doucement tout en roses tournoit
Le char serein de l'Indienne Aurore.

Las ! le souci qui sans fin me dévore
Aucun espoir de paix ne me donnoit :
Plutôt le jour alors me ramenoit
Mille tormens, et mille mors encore,

Quand derrier' moi, au bout d'un gai preau,
Ma Nymphe émeut un orient noveau,
Qui éclaira mes nocturnes angoisses.

Pardonnés-moi, ô vous, celestes Dieux :
Luire la vi, de corps, de front et d'yeux,
Plus belle encor que ne sont voz Déesses.

XI

Et ces beaux yeux, et cette aubine joüe,
Qui le matin mort me va reveillant,
Et ce crin d'or crespé s'entortillant
Par flots ondés, où Zephyre se joüe,

Et l'emperlé coral que l'Inde avoüe,
Dont le parler me va émerveillant,
Et ce beau sein doux mon cœur chatoillant,
Où l'honneur saint et la chasteté noüe;

Brief, ce beau tout qui mon flanc vint cloüer,
Et qu'on ne peut suffisamment loüer,
Sont les beautés que les hauts Dieux influent :

Sont les thresors des cieux de plus grand pris,
Sont les fillés, las! où je me voi pris,
Et les doux traits qui rudement me tuent.

XII

Quiconque fut qui premier s'asseura
Pourtraire Amour ne sceut onq' sa puissance :
Il n'est enfant : quelle tendrette enfance
D'un petit arc les forts Dieux dontera?

Dites pourquoi deux ailes il aura,
Lui qui aux cueurs oisif fet demeurance?
Aveugle il n'est, car droit il vise et lance,
Et par lui seul l'univers s'éclaira.

Si voulés donq' à son portrait atteindre,
Divins esprits, pour mieux au vrai le peindre,
N'i songés plus, voir ma Nymphe il vous faut.

Vous connoistrés si enfant tout il happe,
S'il est aveugle, ou si voiant il frappe,
S'il est ailé, et s'il est froid ou chaud.

XIII

Le haut tonnant, en la trouppe immortelle,
Lui mesme atteint d'un foudre tout nouveau,
Soudein vestit le corps d'un blanc oiseau,
Forçant mignard la Sparteine pucelle.

Mais, non soulé de si douce étincelle,
Encor devint un asardeur toreau,
Qui, galoppant par la fraternelle eau,
Ravit joieux l'Agenoride belle.

O si j'avoi, Juppiter, ta puissance,
Pour decevoir ma Nymphe à ma plaisance,
Je ne seroi cygne ou beuf mugissant;

Mais, comme toi à Danaé non chiche,
En pluie d'or, tumbant tousjours plus riche,
Par ses tetins je m'en iroi glissant.

XIV

Ta riche corne (à qui le Ciel commande
M'ouvrir ses dons) j'argente de mes pleurs,
Bien que m'i rie un bocage de fleurs,
Et de tous fruits une abondance grande.

Là la grenade, et la datte, et l'amande;
Là sont citrons, popons, pommes d'odeurs,
Les épis d'or et les bons raisins meurs,
Le romarin, marjoleine et lavande.

Mais, Amalthée, une douleur me point,
Car de laurier, helas! je n'i voi point,
Le seul loier et l'espoir de ma gloire.

Fai qu'il i soit, je te pri, ma déesse :
Car bien peu vaut l'abondante richesse
Si en amour l'on n'a quelque victoire.

XV

Quand le sommeil, present des Dieux, endort
La lasse nuit, d'astres toute allumée,
En mes songers à coup est imprimée,
Celle beauté qui tant m'a fet de tort.

Il m'est avis qu'elle met son effort
A me guerir ma poitrine entamée,
Et qu'avec pleurs, de pitié enflammée,
Elle regrette et mon mal et ma mort.

Lors ce faux bien, qui doux me vient saisir,
Encor' un peu m'octroie de plaisir;
Mais quoi? pour tout c'est une idole vaine.

Ainsi trompas, ah traître Amour rusé,
L'aimable gars sur sa face abusé,
Trop revoiant sa meurtriere fonteine.

XVI

Me blamés-vous si je vai rappellant
Avec les jours ma douleur tousjours neuve,
Quand de mes yeux celle qui fet un fleuve
Est aux plus lourds un soleil excellent?

Las! Je veu bien au petit dieu vollant
Clorre le pas, et en ai fet épreuve;
Mais, aussitôt que ce bel œil je treuve,
Ma force va comme glace écoulant.

O gent aveugle! ô peuple en vice infet!
Qui ne connois des cieux le don parfet
Digne à bon droit que tout le siecle admire!

Voi sa beauté et divine vertu,
Voi, voi sa grace : à l'heure diras-tu
Qu'heureusement par elle je soupire.

XVII

Du feu des dieux le larron, pour l'injure,
Desentraillé sur un roch de Scytie,
Par juste peine au Ciel sourd merci crie
De ce que trop son foie et poumon dure,

Quand le bourreau oiseau, portant l'augure
Du foudroiant, remange la partie
Qui tôt renait, pour estre remeurtrie,
A l'affamé infaillible pâture.

Qu'admires-tu torment si violent?
Je suis le vrai Promethée dolent,
Cloué dessus ta rigueur, où s'allonge

Mon mal naissant d'une aigreur trop durable;
Et Amour est mon aigle insatiable,
Las! qui par toi incessamment me ronge.

XVIII

Tu as ce crin à Phebus derobbé,
Et ce beau teint aux joües de l'Aurore,
Et à Venus ta belle bouche encore,
Et à son fils cet archelet courbé.

Ton œil divin des astres est tumbé
Là où Diane et se mire et s'honore,
Mais du fier Dieu que l'âpre Thrace adore
Tu as ravi ton cueur dur et plombé.

Bref, tu emblas de Junon la presence,
Et de Pallas le savoir et prudence,
Vuidant des Dieux les thesors à grands sommes;

Puis dévallas droit en ce monde bas,
Pour i pillier la joie et les ébats,
L'esprit, le cueur et le repos des hommes.

XIX

Mon lieu natal, où mon plaisir se fonde,
Non par ton ciel, non par l'art sumptueux
De ton palais, en ses tours montueux,
Mais pour ma Nymphe, à nulle autre seconde;

Ville de paix, et mere bien feconde
A enfanter des enfans vertueux,
Et où les Dieux leurs thesors fructueux
Vont repandant plus qu'en terre du monde;

Que Dieu t'accroisse, ô clos bien fortuné;
Ne crein des ans le long cours ramené,
Ne crein que Mars enfondre ta memoire.

Venus passant te vient rendre immortelle :
Quelle Venus? Ma Venus chaste et belle,
Qui à jamais te peuplera de gloire.

XX

Qui veut savoir tous les ennuis et maux
D'un cueur constant en son plus grief martire,
Et des tormens d'un vrai amant le pire,
Me vienne voir, pressé de mes travaux.

Il verra, las! qu'à eux ne sont egaux
Ceux de cellui que le vautour dechire,
Et de cellui que la grand'roüe vire,
Et de cellui qui a soif dans les eaux.

Et qui voudra en douceur femenine
Voir s'égaier une rigueur tygrine,
Qu'il vienne ici mirer la beauté mesme :

Je di ma Nymphe, où vit la cruauté
Des tygres fiers, mais qui par sa durté
Faire ne peut que tousjours je ne l'aime.

XXI

Je me per tout sur les beaux yeux de celle
Par qui mon cueur brulle si doucement.
O! si ce corps luit si perfettement,
Bons Dieux, combien l'esprit celeste excelle!

Les astres clairs ont écoulé en elle
Tout leur povoir, tout leur avancement,
Et si seroit parfette entierement
Si sa beauté ne m'étoit si cruelle.

Ainsi du jour la clarté amiable
Se va troublant, se fet toute effroiable,
Quand un éclair ardent tranche les cieux.

Si donq tu veux encor estre plus belle,
Chasse-moi loin la cruauté rebelle,
Sans me tromper au doux trait de tes yeux.

XXII

Ce sacré bois où ma gente Nymphette,
Portant son arc, tant gaie alloit marchant,
D'ore en avant lamente sous mon chant,
Et avec moi mon sort plegne et regrette.

Quelque Dryade, en fuiant l'amourette
D'un Satyreau, creintive se cachant,
Sur ce haut pin de l'ongle aille tranchant
En pareils vers l'écorce verdelette.

Par ces forests Buttet en sa jeunesse
Alloit suivant Diane la déesse,
Et en chassant gagna honneur et pris;

Mais, quand il vit son Amalthée sainte,
Ici pendit l'arc et la trousse peinte,
Et en prenant lui mesme se vit pris.

XXIII

Si pour autant quelqu'un meu de pitié
Degne en ces vers voir comme je lamente,
Voie, Lambert, mon lac qui te rechante,
O toi de moi la fidelle moitié!

Antre ni pré (bien que l'âpre amitié,
Par qui je meur, plus fortement m'enchante)
Plus ne me rit, plus doux ne me contente,
Que cil auquel mon Lambert met le pié.

Si donq à moi un mesme soin te meine,
Supporte un peu mon excusable peine,
Sous ce tyran qui tant m'est rigoreux.

Ainsi son trait t'aille fuiant bien vite,
Ainsi tout seul le sein de Marguerite
A tousjours-mais te tienne bien heureux.

XXIV

D'ore en avant tu seras notre Appelle,
Docte Janet, qui d'un pinceau savant
En tes tableaux as ja mis en avant
Les hauts pourtraits que la Grece nous cele.

Or, si tu veux que ta gloire immortelle
Avec les ans ne s'en aille coulant,
Pein, je te pri, le visage excellent
De la beauté sus toutes beautés belle.

Pein-la, sans plus à mon dam retarder;
Mais garde-toi de trop la regarder :
Ah! trop ingrat te seroit ton ouvrage!

Car, en voiant un doux regard si beau,
Tu serois fet Pygmalion nouveau,
Mourant en vain d'une tant belle image.

XXV

Ton œil trompeur, astre de mon émoi,
Doux me guetant, encores me raconte
Que de mes maux j'aurei guerison pronte,
Et que bien tôt prendras pitié de moi.

Mais toutte fois Amour jeune, et sans foi,
Secret me brulle, et me bat, et me donte,
Et tu ne veux, cruelle, tenir conte
De tant de maux que j'endure pour toi.

A tout le moins li mon angoisse extresme
En la langueur de mon visage blesme,
Quand tes beautés vont mon cueur devorant.

Lors, si mon mal ne te peut douce rendre,
Veuille le tens au moins te faire entendre
Que par toi, las ! sans fin je vai mourant.

XXVI

Quand en pleurant au monde je fu né,
Trois fois Junon avoit oüi ma mere.
Lors de mon sort mon trop curieux pere
Voulut savoir quel astre étoit tourné.

Un astrophile à l'heure est amené :
Il mire, il voit ce que le Ciel veut faire,
Et, consultant l'astrolabe et la sphere,
Dit : « Cet enfant sera bien fortuné.

« Le soleil bon lui donra l'accointance
Des grands seigneurs ; Mercure, la science ;
Et mesme en biens j'i voi un heureux cours ;

« Mais je crein fort, ains que l'âge il entame,
Qu'une beauté, en lui captivant l'ame,
Avant son tens n'abbrege ses beaux jours. »

XXVII

Dix et neuf ans j'avoi heureusement,
Gardant encor mon innocence entiere,
Et le poil d'or de ma barbe premiere
Sur mon menton se frisoit seulement,

Allors qu'Amour, trop cauteleusement,
En me flattant d'une douce maniere,
Me fit ton serf, mesme avec la priere
Me promettoit un fort bon traittement.

Mais je n'ai eu que peine à ton service,
Que mal, qu'ennui, et, sans fere un seul vice,
Pour ton guerdon je n'emporte que blame :

Avec la mort, que j'aten bravement,
Voilà le bien, l'heur et l'avancement
Que j'ai gagné pour vous servir, Madame.

XXVIII

Combien, combien je t'ai en reverence,
N'aiant voulu renoncer à tes loix,
Ingrat Amour, orendroit tu le vois,
Mais, las! j'en ai bien pauvre recompense!

Et que me vaut d'avoir parmi la France
Chanté tes traits, ton arc et ton carquois?
Et que me vaut t'avoir sacré ma voix,
Si tousjours plus tu me fais de nuisance?

Ne voi-tu, las! sur moi ta trousse vuide?
Je ne suis pas l'outrecuidé Tydide,
Qui de ta mere outra la belle main.

Au premier chet je t'ai donné victoire :
De me tuer auras-tu quelque gloire?
Mal sont égaux un dieu et un humain.

XXIX

Ah! Amalthée, ah! trop cruelle, helas!
M'ont tes beaux yeux d'une si douce amorce
Tiré à toi, se moquans de ma force,
Pour me tuer ainsi dedans tes lacs?

Est-ce le bien, et est-ce le soulas,
Au lieu d'aimer, d'épier le divorce?
Un tygre fier que l'âpre rage efforce
N'a pas le cueur si cruel que tu l'as.

Si tant te plait la douceur et bonté,
M'as-tu fet serf de ta grande beauté,
Pour me paier d'une mort qui trop tarde?

Voudrois-tu bien, au lieu de secourir
Ton pauvre amant, le faire ainsi mourir,
Las! et veux-tu qu'en tes beautés je m'arde?

XXX

Comme le Dieu qui lance le tonnerre,
Voiant sus Osse Olympe amonceller,
Et les enfans de la terre écheller
Le ciel dont tous abîmerent grand'erre,

A coup voulut en la Trinacre terre
Sous un grand mont Encelade avaller,
Où on le voit aigres feux égueuller
Du gros brasier que sa poitrine enserre :

Ainsi ton œil, las! que trop j'ai tenté,
Non pour te nuire, ains pour voir ta beauté,
M'a foudroié, ranversé sous ma pene :

Si qu'en taschant un peu m'en soulever,
En plus de feux je me sen aggraver
Que le geant d'Etne Sicilienne.

XXXI

O dieu Janet, que tu m'es admirable,
Et grand temoin du haut povoir de Dieu,
D'avoir compris en un si peu de lieu
Ce dont le monde encores n'est capable!

Puis qu'à mes maux seul tu es secourable,
Pour toi je sacre à la memoire un vœu
Qui ne craindra ni le fer, ni le feu,
Ni du tens pront la course perdurable.

Mais qui t'a fet en ton art si étrange?
Ni Raphael, ni le grand Miquel Lange,
Sauroit tracer si beau divin visage.

Car tu fais voir en ce peu de peinture
Tout le povoir du Ciel et de nature,
Et de mes ans la perte et le dommage.

XXXII

Un lourd esprit n'a jamais connoissance
Que c'est qu'Amour ; qui veut Amour blamer
Digne n'est pas que l'on le doive aimer :
Amour en soi n'a mal, ni deplaisance.

Les élemens briseront l'alliance
Qu'ils ont çà bas, tout viendra s'abimer,
L'eau sera feu, et la terre la mer,
Avant qu'Amour ait perdu sa puissance.

Veuille le Ciel que je sois tant heureux,
Quand je morrei, d'estre encor' amoureux,
Ne perdant point cette divine flame,

Affin qu'Amour, de Dieu l'ange puissant,
Me delivrant de ce corps languissant,
En paradis droit emporte mon ame.

XXXIII

Nymphes des eaux, qui d'à bas sous les ondes
Souvent m'oiés fere parler ce val,
Et de pitié en rompés votre bal,
Sous le bon Pan en branle vagabondes,

Gentiles seurs, et follatres Navondes,
Couvrés voz fronts d'un vert jonc triumphal,
Et saillés hors du liquide crystal,
Pour arriver en ces vertes épondes.

Debout, debout, or' Amalthée vient :
C'est celle Nymphe où mon amour se tient,
Qui votre gloire en ce bord a plantée.

Mon luth veincueur à peine eut ces vers dit
Que le rivage à coup lui répondit :
« Debout, debout, ores vient Amalthée ! »

XXXIV

Le petit dieu gentil, l'angelet Cupidon,
Qui en corps si subtil si grande force porte,
Ce bas genre mortel a guerroié de sorte
Qu'il fet sentir partout son arc et son brandon.

Et, qui plus, Juppiter (qui d'un juste guerdon
Lance sur les pervers sa pronte foudre entorte)
Trebuche sous sa main, et toute la cohorte
Des puissans immortels, sans merci ni pardon.

Les manoirs infernaux, lieux de tout desarroi,
Pour la fille à Cerés virent gemir leur Roi,
Et aux flots de la mer sentit son feu Neptune.

Amour peut tout en tout. Si lui seul peut donter
Le ciel, la terre et mer, et l'enfer surmonter,
Hé! puis-je resister à sa force importune?

XXXV

Infame Circe, et maitresse d'écolle
De l'amour feint, qui, pour mieux attiser
Les tendres cueurs, sçais à tens déguiser
Comme tu veux ta face et ta parolle,

Qui t'a contreint, ô infernale idole,
Par tant de fois à ma dame causer
De mon service, et tant le mepriser,
Tousjours nommant mon saint amour frivole?

Puisse ton ame en rage vehemente
Estre autant d'ans par l'Acheron errante
Que mon amour tout divin durera;

Et elle à tous à jamais soit exemple
Qu'en ferme cueur, où la foi se contemple,
Un faux propos bien peu de povoir a.

XXXVI

Sus un costaut tout auprés où ma Lesse
Va voir son lac, qui le fier Rosne atteint,
Je fonderei bien haut un temple saint
Au seul honneur de ma chaste Déesse.

Desja je voi que superbe il se dresse
D'un marbre tel que la nege il éteint;
Et au dedans ja tout l'ouvrage est peint
De sa rigueur, de ma peine et angoisse.

Là son idole en or triumphera,
Et mon esprit devot l'adorera,
Avec mon œil qui tout en pleurs se trampe.

Mon corps, aiant tout son sang écoulé,
Sera l'agneau devant elle immolé;
Mon cueur ardant, sa bien luisante lampe.

XXXVII

Ne cuide pas, Nymphe Melissienne,
Quand le destin aura couppé noz pas,
Qu'avec le corps l'amour souffre trepas,
Combien qu'il soit décablé de sa pene.

Selon la loi de cette vie humaine,
Le jour écrit nous envoira là bas
Aux champs heureux, pour doubler noz ébats,
Nous rétreignant d'une foi plus certeine.

Car, si l'esprit au corps cherche et demande
Un sien semblable, ô quelle amour plus grande
Sera entre eux retreuvans leur moitié!

L'esprit celeste est essence éternelle,
L'amour se voit en tout spirituelle :
Confesse donq' ne morir l'amitié.

XXXVIII

Fausse Felise en magique malice,
Qui, pour bruller mes os d'une langueur,
Cherches en vain des charmes la vigueur,
En appellant le Ciel sourd à ton vice,

Or' d'une aiguille, ore d'une écrevice,
Sus un model tu poinçonnes mon cueur;
Mais je fondrei plutôt sous ta rigueur
Que mon amour d'elle s'évanouisse.

Invoque Hecate et dresse un hecatombe,
Faisant sortir cent manes de leur tombe,
Pourtant, pourtant, si ne m'auras-tu pas!

Le Ciel, sogneux de mon amour divine,
Si bien l'encharne au vif en ma poitrine
Qu'elle i sera mesme aprés mon trepas.

XXXIX

Ores qu'aux champs tout ton plaisir se jette,
Phœbus plus chaud dardera ses challeurs;
Mais les zephyrs, épris de tes valleurs,
Baisotteront ta joüe vermeillette.

Quand tu peindras sur l'herbe nouvelette
Tes gais bouquets des printanieres fleurs,
Recorde-toi chanter les tristes pleurs
De mon avril, qu'en langueur je regrette.

Voi puis comment la beauté est pareille
A une fleur blanche, bleüe, ou vermeille,
Qui se penchant fanie perira.

Pren une rose, et au soir la regarde.
Mais de morir qu'est-ce que plus je tarde?
Ja pour cela ton cueur n'amollira.

XL

De nuit, le bien que de jour je pourchasse
M'advient en songe, image du desir,
Car je sen bien ma mignonne gesir
Auprés de moi, un à un, face à face.

Doux soupirant coup à coup, je me lasse,
Sentant mes flancs mignardement saisir,
Et au doux point se fond tout en plaisir,
Si doucement la follatre m'embrasse.

Par cet ivoire et ces roses, mon ame
En cent douceurs et se perd et s'épâme
Sur son tetin, du mien apprivoisé.

O que de bien, de plaisir, de merveille,
Quand, la baisant, je me sen rebaisé,
Mourant tout las sur sa lévre vermeille!

XLI

L'or ondoiant du combat crespelet
De ces cheveux, vent Favon, que tu guides,
Semble au long trait des campagnes liquides
Qui vont trottant au printens nouvelet.

Et le fraisé ivoire jumelet
De ce dur sein, souhait de mes mains vuides,
Passe en odeur, ô Nymphes Hesperides,
Votre jardin, et en blancheur le lait.

Vraiement cellui ne vit onq' beauté grande
A qui ses yeux, par liberalle offrande,
N'ont fet tant d'heur que de se laisser voir.

Et nul ne sçait comment guerit et blece
Le Dieu d'amours, s'il n'a veu ma maitresse,
Qui les rochers pourroit bien émouvoir.

XLII

Quand des hauts cieux les chandelles sont mornes
En tens obscur, et le croissant differe
Se couronner des raions de son frere,
En r'allumant ses argentines cornes,

Par l'ample mer, lamentant tu sejornes,
Creintif nocher; mais, las! que peux-tu fere,
Fors qu'envoier aux bons Dieux ta priere
Qu'au choc des vens loin tu ne te detornes?

L'œil de la nuit, la trouppe des étoiles,
Te rend joieux, éclairant à tes voiles;
Mais la clarté plus que l'obscur me nuit :

Car par les flots d'une mer violente
Plus ma lune est belle, claire et luisante,
Plus je me sen en une aveugle nuit.

XLIII

Ores me tient mon beau champ de Troisserve ;
Mais, las ! Amour de ses traits dou-tranchans
Plus fort m'assaut, en ces lieux allechans,
Et de mon cueur fet sa depoüille serve.

Vien me doncq voir : ce grand lac te reserve
Cent mille ébats t'appelant sous mes chants ;
Vien : les hauts Dieux n'ont dedeigné les champs,
Ni mesme encor la civile Minerve.

Prés émaillés, ô qu'heureux je vous vente,
Où mon amour de sa marbrine plante,
Se promenant, ses pas viendra fermer.

Un âpre hyver vous gardoit de renaitre,
Mais ce printens, ainsi qu'à votre maitre,
En la voiant vous apprendra aimer.

XLIV

Lors que, du tens et des siecles veincueur,
A ta grand' soif, Ronsard, tu allas boire
Au saint crystal des filles de Memoire,
Qui t'ont sacré un grand chantre en leur chœur,

Le petit Dieu, du genre humain moqueur,
Et qui abbat des celestes la gloire,
Pour la beauté telle qu'on ne peut croire,
Heureusement triumpha de ton cueur.

Du mesme coup qui captif te vient prendre,
Chacun fut pris, mais non pas de Cassandre,
Ains de ta Muse, ô contraires amours !

Car de Cassandre est la beauté mortelle,
Ta Muse au ciel s'en va tousjours plus belle,
Cent mille amans tirant aprés son cours.

XLV

Ja de bien prés j'aspiroi au beau bord
De mon repos, pret de tourner la pouppe;
Des flots chenus ja l'écumeuse trouppe
Me rehurtoit et jettoit à bon port.

Sans un scadron de vens mis à discord,
Qui m'élançant pront le chemin me couppe,
Ma nef se perd, chancelle, vire et chouppe,
Pour m'engorger au naufrage de mort.

Je crie au Ciel : lors saillit une roche
En pleine mer, qui, quand plus j'en approche,
Me pipe au chant d'une douce sereine.

Ce chant dés lors tant m'enchanta et pleut
Que maugré moi il me tire où il veut,
De son beau son tant j'ai l'oreille pleine.

XLVI

Souvent lassé de deuil et de plaisir,
Sur son giron couché d'un doux malaise,
Je vai priant, las! qu'un peu elle appaise
Le mal qui vient par elle me saisir.

De la serrer me prend un pront desir;
Peu, peu s'en faut qu'étroit je ne la baise;
Mais en cregnant que je ne lui deplaise,
Ah! je ne puis un si grand bien choisir.

Ainsi l'arret de ma peine fatale
Estre ma fet un malheureux Tantale,
Qui sa bouche ouvre, et tend le bras en vain;

Et ma creinte est une rude furie,
Qui, au milieu de si douce ambrosie,
Me fet languir et relanguir de faim.

XLVII

Quand trop foiblet Amour me fit en place
Joindre au combat à ta fiere beauté,
Tôt sur le champ la jeune volonté
Et la raison se mit devant ma face.

Raison, étant aussi froide que glace,
Me remontra ta dure cruauté;
L'autre, au contraire, ardente m'a planté
La force au cueur, et sur le front l'audace.

Qu'eussé-je fet? quand veincre je pensoi,
Celle je creu que plus je connoissoi,
Mal avisé à mon prochein dommage.

Encor ma mort relieve ma vertu
D'un seul confort, c'est qu'étant abbatu,
Je meur sans heur, mais non pas sans courage.

XLVIII

Tel j'accompare au grief mal que j'endure,
Et au travail qu'Amour me forge et forge,
Ce tant subtil et tant mignon horloge
Qui pend doré à ta chaste ceinture.

De dent en dent, il roue sa mesure,
Et de penser en penser je me loge;
Lui doux criquant tousjours marche et déloge
Mon cueur debat contre ma peine dure.

Mais le petit d'un mesuré sejour
Ne peut durer qu'une nuit et un jour,
Loin de ta main plus qu'Archimedienne,

Et, sans te voir et jamais sejourner,
Mon long travail ne cesse de tourner,
Faisant son jour, mon éternelle pene.

XLIX

Dieu des amans, tyran plein d'insolence,
Ores sans toi j'aspireroi aux rangs
Des bien lettrés, voire plus apparans,
Par dur labeur achetant la science.

J'épieroi en longue experience,
Montant au ciel, les astres differans ;
Ou, pour complaire à mes facheux parans,
Des riches loix la douceur et vangeance.

Mais quoi ! Amour de sa peste m'abbat.
Amour puissant tout surmonte et combat,
Et nous aussi à l'Amour donnons place.

Tout jeune cueur épris de son brandon
Pour sa foiblesse est digne de pardon,
Dont quelquefois j'espere treuver grace.

L

Or qu'en ce pré tu t'en vas moissonnant
De tes beaux dois les plus belles fleurettes,
Ton chien mignon, tremblant des oreillettes,
Aprés tes pas dru s'en va piétonnant.

Las ! le petit desja te va donnant
D'un œil piteux petites œilladettes,
Ja se plegnant qu'entre tes mains doucettes
A tresgrand tort tu ne le vas prenant.

O chien heureux pour ta grace follatre !
Chargette douce à ce beau sein d'albatre,
Ainsi que moi ta maitresse tu suis ;

Mais plus heureux t'a rendu la Nature,
Qui t'enrichit, si mince creature,
De si grands biens, dont si pauvre je suis.

LI

Quand détournas des rivages promis
La nef mentarde et les rames lointeines,
Les champs, les bois, les rocs et les fonteines,
Avecques moi à pleindre se sont mis.

L'air était coi, les grands flots endormis,
Au lac trembloient les étoiles sereines;
Mais tout troublas par tempestes soudaines,
Lui defendant d'encrer aux ports amis.

O haut palais du grand Olympien,
Pourquoi es-tu contraire à mon seul bien,
Qui vient à moi si chastement se rendre?

Ta porte ainsi horrible ne tonna
Quand le pasteur Phrygien emmena
Avec ses naufs son paternel esclandre.

LII

Trait, flamme et lacs d'Amour, ne point, ne brulle et lace
Un cueur plus endurci, plus froid ni plus déceint
Que le mien, quand je fu frappé, brullé, étreint,
Le premier jour qu'Amour esclava mon audace.

Plus dur et froidureux que le marbre et la glace,
Libre, je ne crenoi qu'à ma fin m'eut contreint
Plaie, arseure ni neud : pour autant m'ont atteint
L'arc, le feu et les rets, où faut que je trepasse.

Et tellement je suis blecé, ars, mis en serre,
Que dard, brandon, lien, ne blece, ambrase, enserre
Si violentement, ni si chaud, ni si fort.

Et rien n'est qui le coup, et l'ardeur, et la chaine
(Qui me plaie le cueur, qui m'enflamme et me geine)
Guerisse, éteigne et lasche au monde, que la mort.

LIII

Point, aprés point, sus une blanche carte
Jettant le sort des Babyloniens,
Et renombrant tous les maux et les biens
Que le Ciel veut que son cours te départe,

Sans que jamais de toi mon cœur s'écarte,
On m'a treuvé tant serf des beaux yeux tiens
Que je mourrei par eux dans tes liens,
Me deut prier la grand' beauté de Sparte.

Si par cet art les Dieux t'ont fet savoir
Que tu me dois tout mon vivant avoir
Pour ton amant, pour ton servant fidelle;

Si pour toi seule en ces tens je suis né,
Si d'estre tien le Ciel m'a destiné,
Di-moi pourquoi, pourquoi m'es-tu cruelle?

LIV

Soit que d'un vers gaillard fet à la Teïenne
Ton pouce donne une ame à ta lyre, Belleau,
Ou que ta joüe ronde enfle le challemeau,
Faisant en France oüir la voix Sicilienne,

Il n'est rien qui ravi entour de toi ne vienne :
Tout te preste l'oreille, et mesme le trouppeau
Des neuf Seurs, descendant de leur double couppeau,
Va quittant ses chansons pour écouter la tienne.

Je te pri donq, Belleau, qu'à ce coup on flechisse
Ma Nymphe, qui me fuit ainsi qu'une genisse
Son furieux toreau, foulant les prés herbus.

Tu la pourras mouvoir : la compleinte d'Orphée
Emeut bien les enfers, et ta lyre dorée
Rien ne dit qui ne soit bien digne de Phebus.

LV

D'esprit et corps les autres elle excelle,
Comme le jour est plus beau que la nuit :
C'est en beauté l'autre aube qui nous luit,
Celle du ciel, ce croi-je, n'est point telle.

Amour riant volle entour de la belle,
Toute douceur et beauté la conduit,
A chaque pas une Grace la suit,
Et la vertu jamais n'élogne d'elle.

Mais de quel los irei-je dévoilant
Ce front divin, cet œil étincellant,
Ce corps gentil, ce beau port, cette adresse?

Rien elle n'a qui ne soit excellent,
Rien de mortel elle ne va parlant,
Et au marcher me semble une Déesse.

LVI

Philelphe, sus, que plus l'aube on ne dorme!
Va les pavots et l'encens apprester :
Ores je veux humblement presenter
Un sacrifice et au Songe et au Somme.

Mon Dieu, mon Dieu, et quelle chose énorme
Toute la nuit me vient épouvanter!
Quel grand Morphée, âpre à me tormenter,
D'avant mes yeux étrange se transforme!

Ores je voi ma Naiade qui pleure,
Or' à ses pieds m'est avis que je meure,
Or' je refui, et Felise me suit :

En cent contours vainement je tracasse,
Puis au reveil un tremblement m'englace,
Qui tout poureux me rallonge la nuit.

LVII

De tes beaux yeux celle plaisante ardeur,
Qui glisse aux miens l'aigre flamme avallée,
Eut jusqu'au fond ma poitrine brullée,
Si n'eut été le gelon de ton cueur.

Et ce ret d'or, prison de ma langueur,
Sans fin tiendroit mon ame encordelée;
Mais ta main belle, au secours appellée,
Couppe le noud de sa blonde rigueur.

Par toi mon feu se degenere en glace;
L'un m'étreint fort, et l'autre me delace;
L'un m'a navré, l'autre vient me guerir;

L'un m'est loial, l'autre est tout plein d'envie:
Ainsi, chassant et ma mort et ma vie,
Tes grands beautés me font vivre et mourir.

LVIII

Fleuve roial, à qui de ce grand monde
A tout jamais tout l'empire est promis,
Aiant les dieux et les astres amis,
Qui à l'envi se mirent à ton onde,

Quand les beautés d'une Laure seconde
Avant mon tens au tombeau m'auront mis,
Des tristes vers qu'aprés moi tu gemis
Quelque soupir ton rivage réponde.

Sois sus les ans le temoing de mes maux,
Heureuse Seine, et puis que dans tes eaux,
Sans i penser, mon cueur beut cette flame,

A ton beau bord, mal caut, en te passant,
Ma liberté, helas! j'allei laissant,
Pour suivre en vain cette trop belle Dame.

LIX

Dans la forest d'esperance lointaine,
Souci, douleur, regret et déconfort,
Comme âpres chiens aboians pressent fort
Un pauvre cerf, hatant sa course vaine :

Souci le tient, douleur presque l'entreine;
Regret pront saute, et le serre, et le mord;
Desir haut trompe; Amour, veneur accort,
Mande à son cueur une fleche soudeine.

Que fera-il? Chiens n'ont point de pitié,
Puis le chasseur est âpre en mauvaitié.
A l'Amalthée il vient donq' secours prendre,

Et, en fuiant leur assaut inhumain,
Plutôt qu'aller à un autre se rendre,
Aime trop mieux de morir par sa main.

LX

Pren, je te prie, Atlantide Mercure,
Ta verge d'or, et, te glissant des cieux,
Endor Argus, qui, tout étoilé d'yeux,
Va m'épiant et tous mes pas mesure.

En aprés fai (or' que la nue obscure
Emble par tout les clairs flambeaux des Dieux)
Que j'aille ouvrir mon souci ennuieux
A la beauté qui m'a tant été dure.

Je chanterei, celeste juvenceau,
Ta pronte gresve, et ton ailé chappeau,
Et en ton poing la trompe en serpens belle,

Et que premier la lyre allas sonnant,
Et que tu es du pere haut-tonnant
Fils bien aimé et messager fidelle.

LXI

Ce port roial, cette divine adresse,
Ce large front, ce bel œil ravisseur,
Fet que par tout on te pense estre seur
(Veu ton savoir) de Pallas la déesse.

Mais ce dur cueur qu'as emprunté, maitresse,
Des fiers rochers, sans pitié ni douceur,
Fet que par tout on te pense estre seur
(Veu ta rigueur) de Mars plein de rudesse.

Nature, aux Dieux s'efforçant d'agréer,
N'osa çà bas déesse te créer,
Et à grand tort te fit femme mortelle.

S'elle n'avoit encor' sous ta beauté
Et ton dur cueur fiché la cruauté,
Le ciel n'auroit une Venus si belle.

LXII

Ah! je pensoi que pour changer de lieu
Avec mes pas se tourneroit la chance
De ma fortune, à qui dés ma naissance
Je n'ai servi que d'ébat et de jeu.

Tousjours pourtant, tousjours ce cruel Dieu
Me vient revoir, et met à ma presence
Celle beauté, en qui plus fort je pense,
Qui sans repos me mine d'un doux feu.

Sans cesse, helas! (bien que suis d'elle absent)
Mon cueur la voit, et de plus prés la sent,
Car, bon gré moi, bien avant je l'i porte.

Que me vaut donq' si tant loin je la fui,
Quand la fuiant de plus prés je la sui?
O Dieu! qu'amour est une chose forte!

LXIII

Divins flambeaux, ornement de la nuit,
Du sort divers des vains mortels coulpables,
Au moins bien tôt soiés-moi favorables
D'une mort brieve, et puis que tout me nuit.

Or que du ciel la palle lune luit
Dessus la terre, et qu'en lits agreables
Le somme tient les mortels miserables,
Amour tout seul par ces bois me conduit.

Mourant d'ennui, je lui tiens meint propos :
Et ce pendant que tout est en repos,
Sans peur je vague avec les ombres vaines.

Las ! et la nuit, qui se tait coiement,
A ce grand tout donnant soulagement,
Jamais ne met une tresve à mes peines.

LXIV

Or voi-je bien, Felise trop à creindre,
Vieille Heriphile ennemie à pitié,
Que ton aiguille en jus d'inimitié
A mon desastre a sceu ta cire poindre.

Si n'as-tu peu par tes arts me contreindre,
Si n'as-tu peu avec ta mauvaitié
Fausser mon cueur, comme de ma moitié:
Aussi, helas ! son amour étoit moindre.

Mais, je te pri, je te pri, rejoin-nous :
Je te donrei des vers mignards et doux,
Qui te louront, si plus tu n'es cruelle.

Ainsi Hecate à toi veuille venir,
Ainsi Pluton ne te puisse punir,
Aux bas enfers, d'une peine éternelle.

LXV

Me veux-tu donq effacer de ta grace ?
Donques veux-tu me donner mal pour bien ?
Ne sçai-tu pas, helas ! que je suis tien ?
Et que veux-tu, que veux-tu que je face ?

O cruauté sous angelique face !
O rude cueur d'un tigre Hircanien !
O grand beauté trop dure au malheur mien !
O foi legere ! ô faveur qui tôt passe !

Serrés, veillés, marchés, pauvres amans,
En mille ennuis et en mille tormens,
Vivés de dueil, paissés-vous d'esperance,

Soiés constans, forcés votre povoir,
Essaiés tout : pour toute recompense
La mort aurés, trahis de votre espoir.

LXVI

Un saint Demon qui pas à pas me suit,
Quand je suis seul, beau d'une grand'merveille,
Tôt m'aparoit, me parle et me conseille,
(Cas merveilleux !) puis, se perdant, s'enfuit.

Soit que je dorme au plus coi de la nuit,
Ou soit que l'aube au point du jour m'éveille,
Tousjours me presche, et tousjours plus m'instruit.

Qui que tu sois du nombre des celestes,
Qui as pitié de mes peines molestes,
Las ! aide-moi : sans toi j'alloi mourant.

Il n'est cellui, tant soit juste, qui n'erre.
Lieve-moi haut de cette obscure terre,
Pour voir au ciel ce dont suis ignorant.

LXVII

Le seul mouveur de soi, et de Nature,
Au veul duquel tout le monde se pand,
En ce grand corps sa deité repand,
Donnant à tout et matiere et figure,

Quand il lui plait, le ciel tonne et murmure,
Et, quand il veut, lui seul la terre fand :
Qu'allons-nous donq' en vain philosophant?
O des mortels folle entreprise et cure !

Ainsi qu'en tout il est tresadmirable,
De le voir tel quel esprit est capable?
Tout l'univers par tout le fet savoir.

Les cieux astrés nous preschent à le creindre ;
Cette beauté, qui par lui me vint poindre,
M'anonce et dit son merveilleux povoir.

LXVIII

Si les secrets des philosophes sceus,
Sondans le fond des causes plus secrettes,
Disent aux cieux toutes choses sujettes,
Sous les lons cours des lons siecles issus,

Et que les corps, des quatre corps tissus,
Par certeins ans, perdus en leurs cachettes,
En mesme point avecques les planettes
Retourneront encores au dessus,

Helas! ô moi à jamais miserable!
Qui renaitrei, mis en peine semblable,
Voir la beauté qui tous mes sens détruit.

Mieux m'eut vallu jamais au monde n'estre,
Ou que la mort (si tant me faut renaitre)
Cillat mes yeux d'une éternelle nuit.

LXIX

Injuste amour, ah! que sous ta caresse
Secretement vont de maux s'assemblant!
Avec un ris, avec un doux semblant,
Les cueurs tu pais d'esperance traitresse.

Tu mets, à coup que la voile se dresse,
Le vent en pouppe, et puis, nous accablant,
Avec l'espoir le plaisir vas emblant,
Rien ne laissant que la seule tristesse.

Tu fais paroître estre ce qui n'est pas,
Tu mets en haut, et tout à coup en bas;
Ta faveur rit, mais bien peu elle dure.

Tu fais louer ce que l'on deut blamer,
Ce qui nous nuit tu nous contreins aimer,
Des plus constans tu changes la nature.

LXX

Malheureux or, quels maux n'oses-tu faire
Aux vains mortels? Aussi t'ont-ils cherché
Jusqu'aux enfers, où tu fus arraché
(Comme je croi) du ventre de Megere.

La tour d'érein, et la garde guerriere,
Acrise avoit ta fille bien caché!
Si l'or ne fut dans son sein épanché :
L'or en amour fet plus que la priere.

Dieu! que le monde étoit bien fortuné
Qui ne t'avoit! Un cueur étoit donné
Ferme et constant, sans avare se vendre.

Amour depuis nous a fet cette loi :
QUI VEUT TIRER SA BELLE DAME A SOI,
A FILETS D'OR IL CONVIENT LA SURPRENDRE

LXXI

En tous ses fets la Nature admirable
Mit en la femme une grace et beauté
Par qui soudein l'homme pris et tenté
S'envint à elle et forgea son semblable;

Et pour tenir notre genre durable,
Si son dur cueur s'obstinoit depité,
Pour la r'avoir par douce volupté,
Fut de besoin la créer variable.

Tu devois bien (si je puis hors blasphème
Le dire ainsi) sans l'aide d'une femme
Multiplier les humains sous les cieux;

Mais tu la fis, alme Nature, naitre,
Affin qu'ainsi le bas homme terrestre,
Loin de malheur, ne fut égal aux Dieux.

LXXII

Tousjours ne sera d'or ton poil qui s'entrelace,
Ni de perles avec ton blanc ordre de dents,
Ni deux beaux astres clairs tes yeux doux-regardans,
Ni de rose et de lis le vif teint de ta face.

Beauté, comme une fleur, tantôt nait, tantôt passe;
L'une peu d'heure dure, et l'autre bin peu d'ans,
Et ne se renouvelle ainsi que les serpens,
A qui nature plus, ce semble, a fet de grace.

Donques, si tu m'en crois, hauteine ne presume
Par elle t'orgueillir, mais change de cotume :
Du grand assaut des ans qui se peut garentir?

Toute chose se passe, et, pour en faire preuve,
Ton crystal aujourd'hui ainsi qu'hier ne te treuve:
La folle erreur nous tire à un vain repantir.

LXXII

Veille, où que soit que ton pié te deplace,
Terreur de mort t'emmuraille en un rond,
Ta foi perdue à coup te face front,
La palle peur grimpe dessus ta face;

L'ire du ciel, l'éclair et la menace,
L'écrollement, et le tonnerre pront,
Meuve dans toi un long discord profond,
Un dur regret qui le cueur te tirasse;

Le tendre dur, le doux te soit amer,
Les élemens ne te veuillent aimer,
Creux tenebreux te soient vaine retraitte,

Jusques à tant que, sachant le tort tien,
Aies noüé et refet le lien
De l'amitié, par tes propos defette.

LXXIV

Il me souvient (si tu ne m'as otée
La souvenance) un jour qu'en un laurier
Tu entaillas ce vers encor' entier,
Et en l'écorce est ta lettre notée :

QUAND TU VERRAS, SEINE, QUE L'AMALTHÉE
LAIRRA BUTTET, POUR AILLEURS S'ALLIER,
QUITTANT BIEN LOIN TON PARIS FAMILLIER,
RETIRE A COUP TA BELLE ONDE ARGENTÉE.

Tu le devois, ô inconstante ! écrire
Dessus le vent : l'arbre ne pourroit dire
Si grand reproche à bon droit contre toi.

O Seine, ô Seine, écarte ta belle onde,
Fui-t'en fui-t'en au dernier coin du monde :
Elle a rompu vilainement sa foi.

LXXV

Songe divin, qui tant as de pouvoir
Qu'en me trompant avec la nuit obscure,
Celle qui loin n'a de moi soin ni cure
Douce de prés me fais toucher et voir;

Sus mon gyron tu la me viens assoir,
Et de tels mots piteuse elle m'asseure :
« Bien, mon loial, si fortune t'est dure,
Atten un peu, prend confort et espoir. »

Et qu'attendra mon espoir dommageable
Le bien qui tard lui seroit favorable?
Songes d'amans sont decevans et faux.

Soient faux ou non, Dieu te gard, sainte image!
Ainsi tousjours ta faveur m'accourage :
Tousjours sois-tu le confort de mes maux.

LXXVI

Si quelque fois, Madame, par méprise,
Ce livre mien quelqu'un vous faisoit voir,
Jouant aux champs le matin ou le soir,
Aprés souper, qu'on lit et qu'on devise,

Laissés au moins que quatre vers il lise :
Mes passions vous feront assavoir
Qu'à tresgrand tort vous avés fet douloir
L'amant loial, qui sus toutes vous prise.

Pensés adonq : « Quand, plein d'ennui étrange,
Buttet traçoit cette euvre à ma louange,
Le pauvre gars d'amour étoit lancé. »

Lors de mes vers, qui vous font immortelle
(Bien que tousjours vous me soiés cruelle),
Assés par vous serei recompensé !

LXXVII

Bien que n'aiant outragé la lumiere
De tes vertus, ta cruelle beauté
Donne l'assaut à ma grand' loiauté,
Prenant à tort mon ame prisonniere.

Je ne sauroi tourner visage arriere,
Comme un couard, du combat écarté :
Ains mes desirs ensuivront ma bonté,
Qui au devant portera la banniere.

Je me ren tien; mais si ne veu-je pas
Que je sois veu si debile aux combas,
Que sans honneur je coure en guerre telle.

Et ne me chaut à la parfin de choir
Sous ta rigueur, mais que je face voir
Que je suis mort en bien juste querelle.

LXXVIII

Amour, si quelque dueil povoit ton cueur serrer,
Maintenant tu devrois faire une étrange pleinte :
Ton Dubellai est mort, ta grand'gloire est éteinte;
Qui fera plus ton los parmi la France errer?

Las ! laisse-moi, ne vien de rechef enferrer
D'un trait mon pauvre cueur : va voir la troupe sainte
Des Graces, qui, d'ennui aiant la face teinte,
Pleurent dessus son corps que l'on veut enterrer.

Mais n'ois-tu pas les cris de ta dolente mere?
Va voir ses grands regrets, et permets-moi de faire
Deux tristes vers trempés aux ruisseaux de mes yeux.

Qui soient ainsi gravés dessus sa tombe dure :
NE CHERCHÉS DUBELLAI EN CETTE SEPULTURE :
LES NEUF MUSES VIVANT L'ONT EMPORTÉ AUX CIEUX.

LXXIX

Ce n'est en vain qu'on me voit animer,
Lesbe, aux François ta docte lyre croche :
Le mesme sort, las! à grand tort m'approche,
Qui fit en dueil ta Sapphon consummer.

Impatiente, hélas! de trop aimer
Cellui qui tint son amour à reproche,
Se ruant bas d'une pendante roche,
De son trepas fit coulpable la mer.

Ah! je voi bien, je voi bien, quoi qu'il tarde,
Qu'amour cruel pareil guerdon me garde :
Nymphe, par toi ton amant perira.

Fiere beauté, plus que Phaon cruelle,
Puis qu'as juré tousjours m'estre rebelle,
La seule mort bien tôt me guerira.

LXXX

Je t'ai aimé trop impatiemment;
Mais cet amour où mon dur sort m'obstine
D'une pitié, non de mort, étoit dine;
D'une faveur, non d'un élongnement.

Je t'ai aimé, ah! trop perfettement,
Et t'aime encor', tant ton œil mon cueur mine,
Obstiné moi qui l'amour feminine
Ne pensoi pas sujette au changement.

Et toutefois par ces larmes je jure,
Par ta main dextre (et si quelque foi dure
Encor au monde), à jamais t'aimerei.

Seule tu fus ma douce ardeur premiere,
Seule seras et premiere et derniere,
Et aprés mort tien encor' je serei.

LXXXI

Appelles-tu estre vice d'aimer?
L'oses-tu croire? ô execrable injure!
Le tout-mouvant envers sa créature
Autre qu'il est peus-tu bien estimer?

Tout par Amour nous voions confirmer,
Et rien sans lui ne nait, ne vit, ne dure :
Sans cet Amour un chaos en nature
Pront à l'instant feroit tout abimer.

Du haut en bas, de l'un à l'autre bout,
Amour commande, Amour gouverne tout,
Et sans Amour ce monde ne fut onq'.

Si donq' tous corps qui sont, qui vont, qui viennent,
Par Amour seul s'entrelient et tiennent,
Et pourquoi, las! ne veux-tu aimer donq'?

LXXXII

Bien que fortune, ou quelque astre contraire,
Sans t'offenser, las! de moi t'a détret,
J'atteste Amour onq' n'arracher le trait
Qui dans mon cueur t'a peu si bien attraire.

D'estre ton serf, c'est ma plus grande gloire:
O de vertu exemplaire et pourtrait!
Et aime mieux par un si doux attrait
Mourir ainsi que d'autre avoir victoire.

Las! si ton œil, si ta main, si ta bouche,
Ne me veut voir, ne me parle, et ne touche;
Si ton oreille est fermée à mes cris,

Et si l'amour, la foi et la constance
Merite avoir un brin de recompense,
Cruelle, au moins écoute mes écris.

LXXXIII

Que me fuis-tu? Mille Nymphes me cherchent,
Les Muses m'ont apporté leurs presens,
J'ai de Venus les verds myrtes plaisans,
J'ai de Phebus les lauriers qui ne sechent.

Cruelle, au moins si tels biens ne t'allechent,
Si mon amour, si mes soucis pesans,
Pren, pren pitié de ces miens jeunes ans,
Qui comme l'herbe au soleil se desechent.

Mais que me vaut tant estre de dueil plein?
Si mon erreur ne prophetise en vain,
Si d'Appollon sont les fureurs certeines,

Un jour viendra qu'aprés mon mal passé,
Sur ton giron doucement renversé,
Tes doux baisers me pairont de mes peines.

LXXXIV

Si plus tu vas plegnant aprés ta belle Sainte,
Mon Desautels, pour qui doux me seroit l'exil,
Aux Scytes, aux Indois, aux sept gorges du Nil,
Ecoute comme Amour a ma force contreinte.

Quand je vi Dubellai premier faire sa pleinte,
Puis son docte Tyard pris d'un œil si gentil,
Je me moquei d'Amour et de son trait subtil,
Et vous estimei tous ne gemir que par feinte.

Mais ce Dieu, se riant de si jeune constance,
Bandes on petit arc, et, d'un trait de vengeance,
En decochant, me dit : « Fuiras-tu mon effort? »

Dépuis, plus que tous vous j'ai vécu miserable,
Car vous avés encor le baiser favorable,
Et je n'ai autre bien que le seul déconfort.

LXXXV

Pere tonnant, pren ta foudre mutine :
Qu'est-ce que plus ton bras vangeur attend?
Encor' encor' la malheureuse entend,
Maugré les Dieux, rompre une amour divine.

Le chiens d'enfer éteignent leur famine
De son tetas qui infame lui pand,
Ou l'entortille en horrible serpant
Dés le nombril, comme étoit Mellusine.

De ses forfets en ce point condamnée,
A Pluton soit par Cerbere trainée ;
Puis, recevant son juste paiement,

Pren-la, pren-la, Tisiphone, et la fesse
Tant qu'elle crie : « Helas ! je le confesse ! »
Lors double-lui plus severe torment.

LXXXVI

Et bien, soit fet, puisqu'il vous plait, Madame;
Je vous lairrei, en suivant mes malheurs,
J'irei à mort tiré par mes douleurs:
Aussi, de vivre es-tu lasse, pauvre ame!

Ah! si jamais quelque pitié t'enflamme,
Si onq' à gré tu eus tant de labeurs,
Pour dernier don au moins reçoi ces pleurs,
Ains que la mort m'abbate sous la lame.

Et ce pendant, comme cil qui tout perd,
T'aiant perdu, dans un lieu plus desert,
Obliant tout, je vai ma fin attendre;

Là serei tien, tant que je pourrei voir
Ce haut soleil: deut-on mon sang épandre,
Autre sur moi n'aura jamais povoir.

LXXXVII

Horloge heureux, dont le depart je pleure,
Sentant venir ma prochaine douleur,
Puis qu'or' il faut, par destin ou malheur,
Que ton thesor à moi plus ne demeure,

Las! feras-tu jamais approcher l'heure
Qui brisera la tant dure rigueur
D'une qui onq' ne laissera mon cueur?
Non, quand le Ciel mandera que je meure!

Or, à Dieu donq' puis qu'il faut deplacer :
Ah! que ne puis-je ores te dépecer!
Un brin de toi me seroit allegeance.

Mais, ne pouvant t'oter ce que tu as,
De ton riban je cernerei mon bras,
Aiant de toi à jamais souvenance.

LXXXVIII

Ne verrei-je jamais ma follatre Dryade
Me cherir d'un sourris et soupir envoié,
S'accoudant sur mon cou, d'amour tout ennuié,
Par si douces faveurs si doucement malade?

Et n'aurei-je onques plus la messagiere œillade,
La belle blanche main, le poil d'or delié,
Et son doux bras au mien mollement allié,
Faisant par son jardin la ronde promenade?

Que je t'aie forfet, nul ne le sauroit dire;
Mais en corps si divin se loge bien tant d'ire?
L'homme fuir ne peut ses destinés malheurs.

Les Dieux vangeurs certeins, courroucés sur les vices,
Enfin sont appaisés par humbles sacrifices:
Pren donq' d'un innocent les pitoiables pleurs.

LXXXIX

Hé, Nymphe, Nymphe, et m'as-tu si souvent
Par un sourris mis au cueur l'esperance,
Me rendant tien, pour oi' en recompence
Un dur refus m'aller mettre en avant?

Tu me peux bien donner en te servant
L'indigne mort, mais, je te prie, panse
Que le forfet porte la repantance,
Et qu'à jamais ce tort t'iroit suivant.

Comme Paris, ardant, je ne quier pas
Les saintes loix de Junon mettre à bas,
Affin lascif que ton honneur je blece.

Ta seule amour m'est plus de volupté
Qu'estre seigneur de celle grand' beauté
Par qui jadis s'arma toute la Grece.

XC

Or, allant voir ta Geneve fameuse,
O Rosne heureux; maintenant je te voi;
Que Dieu te gard! en la mer sans effroi
Puisse poster ta belle onde écumeuse!

Si quelquefois la Saône, dedaigneuse
De tes amours, te mit en tel émoi,
Là ou tu sais, je te pri, porte-moi
Ces lons soupirs, cette pleinte angoisseuse.

Et, en passant par celle heureuse terre
Où la dame est qui tant m'a fet la guerre,
Débride-toi, va ses beaux champs lavant.

S'elle s'enquiert d'où viennent tels allarmes,
Fai-lui savoir que ce ne sont que larmes,
Et qu'es enflé des pleurs de son servant.

XCI

Iamais je ne senti nuit plus malencontreuse
Que la veille des Rois, qui dormant m'a fet choir
En un triste songer, à coup me forçant voir
Madame au lit malade, et palle et langoreuse.

En me serrant la main, non plus tant rigoreuse,
Elle m'a dit : « A Dieu ! n'attent plus de m'avoir :
Ce monde il faut laisser, je sen ma fin mouvoir,
Et quitte de bon cueur cette vie peneuse. »

Dieu du ciel, qu'est ceci ? que m'apporte ce songe,
Quel desastre plus fort mes grands ennuis allonge ?
Veut la Parque desja ses heureux ans coupper ?

Encor de la revoir me tient quelque asseurance,
Car son lit étoit verd : le verd porte esperance ;
Face Dieu que l'espoir ne me vienne tromper !

XCII

Beaux yeux veincueurs, d'où Amour caché tire
Un champ de traits sur mon flanc herissé,
Quand m'aurés-vous assés outrepercé
L'ame et le cueur, serf d'un si doux martire?

Crespes cheveux, passetans de Zephyre,
Serei-je plus en votre or enlacé?
Et toi, beau bras, de mon cou deplacé,
Quand seras-tu mon joug en son empire?

Plutôt, bel œil, qu'estre banni de toi,
Retire encor'; cheveux, r'enlacés-moi;
Bras, s'il te plait, tue-moi, et m'acolle,

Afin qu'ainsi doucement affoulé
Je meure heureux, lacé et accollé
D'un œil, d'un crin et d'un bras qui m'affolle.

XCIII

Droit contre moi ton chemin se hatoit,
Ne me pouvant detourner de la place,
Jà de long tens aiant fui ta trace,
Et ce bel œil où mon mal s'augmentoit.

A ton regard qui sur moi se jettoit,
Soit par fortune, ou par ire, ou par grace,
Amour chassa dessus ma palle face
Le peu de sang qui encor' me restoit.

Trois ans étoient que languissoit ma vie
Privé de toi, quand, par flamme sortie,
Mon front t'ouvrit le brasier de mon cueur.

Tu sceus allors, par rougeur si étrange,
Qu'avec le tens mon amour ne se change,
Dont t'accusas, peut-estre, de rigueur.

XCIV

O blons cheveux, qui privés l'or de gloire!
O front nymphal, front sur tous gracieux!
O souefve bouche, ô l'œil delicieux,
Qui repilliés sur mon cueur la victoire!

O vous, rubis, perles, marbre et ivoire
Du corps égal aux mignonnes des Dieux,
Helas! jadis vous nourrissiés mes yeux :
Or seulement vous paissés ma memoire.

Ah! chetif moi, qui n'ai sceu retenir
Voz grands beautés qu'en un doux souvenir,
Qui vainement tousjours à vous me meine,

Il m'est à vis que je vous revoi bien
Vous recherchant, mais je ne treuve rien
Qu'ennui, douleur, regret, tristesse et peine.

XCV

Tous mes desseins de toi seront moqués
Tant que voudras; les astres me raisonnent
Que tes dedains, qui mon cueur époinçonnent,
Par toi seront à la fin revoqués.

Les traits vermeils en mes deux mains merqués
Un ferme espoir de victoire me donnent,
Et les tourtreaux qui sur mon toit jargonnent,
Et des tombeaux les manes invoqués.

Le propre jour que m'anonças la guerre,
L'air me bondit un senestre tonnerre
Qui m'allegra : ne sois donq importune,

Car nul ne peut là où le Ciel se met;
Mesme ton nom renombré me promet
Les vens amis, aprés mon infortune.

XCVI

S'arme sur moi haineuse felonnie,
Qui se repait du crin Medusien!
S'arme sur moi le faucheur ancien,
Et moissonnier des doux ans de la vie!

S'arme le dueil, s'arme la jalousie
De l'envieux qui creve de mon bien!
Dame, tousjours, tousjours je serei tien,
Et ne seras onq' de mon cueur bannie.

L'une des trois qui mon jour vital tire,
Tirant mes maux, rien ne m'i sauroit nuire:
Les Dieux m'ont fait sus les Parques veincueur.

Le traitre tens qui tout de loin menace,
Ni moins l'obli qui en Lethé se brasse,
N'ont le pouvoir t'arracher de mon cueur.

XCVII

Hé! si j'ai dit qu'elle m'ait été telle,
Pere Phebus, Dieu au long crin doré,
Ton verd rameau, que tant j'ai adoré,
Seche pour moi à ma honte éternelle!

Si je l'ai dit, Pallas me soit rebelle,
Ma chere Lesse, et mon lac azuré
Prenne à dedain mon lut ennamouré,
Et onques n'ait de moi merci la belle!

Mais, si ma bouche onq' n'ovrit telles choses,
Enlaurés-moi, mains d'ivoire et de roses,
Qui me navrés et guerissés le cueur,

Affin qu'à plein tant de beautés je chante,
Et qu'à jamais sur gent si medisante
D'un front levé j'apparoisse veincueur.

XCVIII

Seul, vagabond, j'erre parmi les bois,
Tout éperdu d'une si douce rage,
Et tu ne veux seulement ton visage
Feindre piteux, à ma faillante voix.

Palle et mourant tout à plat tu me vois
Sur le sablon de ton prochein rivage,
Où meinte Nymphe à l'envi m'accourage;
Mais mon malheur, ah! trop tart tu connois!

Cette forest, de leur voix loin hurtée,
Qui crie, et crie : « Amalthée, Amalthée! »
D'une pitié ne te meut nullement,

Tandis mon œil, qui ja par mort sommeille,
A ton doux nom un petit se reveille,
Puis tôt rechet à mon trepassement.

XCIX

Mon pié fauché de ma fin qui m'embrasse,
Helas! me fet de moi-mesme tombeau :
J'enroidi tout, et l'esprit, du fardeau
Se debattant, à peine se delace.

Mes pleurs, sur moi trouvans nouvelle trace,
De leurs deux creux font fontener une eau
Qui triste sent dessous mon âpre peau
Pierrer mes os, par mort froids comme glace.

Hé, hé! quel Dieu juge qu'ainsi je meure?
Ma forme fuit, et rien ne me demeure
Qu'un cri nonçant mon dur malheur aux bois.

Atten, ô Nymphe, ame de la montagne,
Atten, Echon, ja, ja je t'accompagne :
Rien plus en moi n'est vivant que la voix.

C

Mais, dites-moi, Eolides souldars,
Dont le discord terre et mer épovente,
Faites-vous onq' guerre si violente
Que mes soupirs fonçans l'air comme dars?

Temple éternel qui ceins de toutes parts
D'un tour virant la terre permanente,
Eus-tu encor flamme si vehemente
Quand Phaeton culebuta tout ars?

O monts, ô rocs en terre enracinés,
Estes-vous tant que mon cueur obstinés,
Est votre source autant de larmes pleines?

O en beautés ma douce enchanteresse,
Helas! pourquoi changes-tu ma jeunesse
En vent, en feu, en rocher, en fonteine?

CI

Par la mort froide à la fin combatu,
Du long de moi versé sur cette areine,
Je vai humant avecques l'air ma peine,
Sec comme un arbre en vieillesse abbatu.

Mon œil voilé, banni de sa vertu,
Ne voit plus rien qu'une nuit qui m'emmeine,
Et mon oreille oit des ombres procheine
L'horrible abboi du grand chien troi-tétu.

L'esprit debat, et, las de sejourner,
Voit ja sous soi les clairs astres tourner,
Et droit aux champs des vrais amans s'élance.

Je sen pourtant cent voix me consoler
Entour de moi, ne pouvant reveler
Ce que l'esprit hors de sa prison pense.

CII

J'alloi veincueur sous les ombres borner
Tous mes travaux au fleuve d'obliance,
Quand le heraut qui là les ames tance,
En me chassant, çà me fit retourner.

Un bon démon me voulut ramener,
Me r'animant d'un souffle d'esperance;
Mais, Dieux! quels maux, quelle angoisse et souffrance!
Et que de gens j'ai veu là enchainer!

J'ai veu meurtrir Daphné vierge obstinée,
Et marteller le deloial Enée,
Et les amans qui vont faussant leur foi.

J'ai puis là veu du vieil Danas la race,
Et tout auprés ta destinée place,
Si tu ne veux avoir pitié de moi.

CIII

O des hauts Dieux demeurance eternelle,
O terre basse où tout va empirant,
O air par moi or' de pitié pleurant,
O feu, ô flambe en moi continuelle!

O doux repos de la vie mortelle,
Que plus on perd, plus on va esperant!
O nuit, ô jour, ingratement courrant,
Me narcisant sus une ombre infidelle!

O Dieux, ô cieux à ma fin conjurés,
O traits en moi si doucemeut tirés!
O forte ardeur, ô trop debile envie!

Hé! quand sera que les Parques, d'accord
En leurs destins pour commencer ma mort,
De si longs maux devideront ma vie?

CIV

En quelle part que je repose ou alle,
Dormant, veillant, bien profond devant moi
En mes pensers celle beauté je voi,
Celle beauté qui m'allanguit si palle.

Helas! je croi que c'est chose fatale
Que de mon fet : en tout je me deçoi.
Fuiant le coup, plus fort je le reçoi,
Tant me contreint mon étoile natale.

O dieu Amour, que tu me fais de maux!
Au moins par mort ront ici mes travaux,
Sans tant moquer mon entreprise vaine.

Pour me sauver, qu'est-ce que je n'ai fet?
Mais je suis pris d'un lien si étret
Que je ne puis m'arracher de ma peine.

CV

Lambert, mon autre moi, quand la mort, qui moissonne
Ce tout également, perdra mon jour plus beau,
Je te pri, ne me dresse un superbe tombeau,
Pour ma cendre presser de pesante coulonne.

Tant seulement je veu qu'un marbre l'on maçonne
(Sans grand art, sans chercher terme ni chapiteau)
Qui enferme mon vase, et ce triste écriteau
Arrosé de tes pleurs, ton amitié me donne :

CI DEDANS EST L'AMANT QUI SACRA SA JEUNESSE
AUX NEUF SEURS, ET AIMA UNE DEMIDÉESSE,
BIEN DIGNE D'ESTRE AIMÉ D'UN AMOUR AUSSI FORT.

PAR SES VERS IL LA FIT ICI BAS IMMORTELLE,
ÉCRIVANT SES BEAUTÉS; TOUTEFOIS LA CRUELLE,
AH ! TROP INGRATEMENT LUI A DONNÉ LA MORT.

CVI

O toi, que j'ai plus chere que ma vie,
La seule fin et le commencement
De mon enui, de mon contentement,
Et de moi seule entre toutes suivie,

Dea, si je t'ai un si lon tens servie,
Aurei-je ainsi la mort pour paiement?
Me sera donq' tant outrageusement
Tout à un coup l'esperance ravie?

Ah! que ne fu-je et feint et deloial,
Si pour le bien tu vas donnant le mal,
Méconnoissant comme amour on mesure!

Non, il vaut mieux que l'on voie ton tort,
Que tu sois dure et que j'aie la mort,
Que d'avoir fet à ma foi tant d'injure.

CVII

La beauté seule à mes yeux si soüefve,
D'un peu d'espoir voulant me recréer :
« Cesse, me dit, les astres maugréer,
Ce mien baiser soit de tes maux la trefve. »

De ce nectar, de cette douceur breve,
Mon cueur sentit un nouveau feu créer,
Quand le soupir, me cuidant agréer,
Souffla en moi le trepas qui me greve.

Or voi-je bien qu'à tort je me courrouce
Encontre toi : Nymphe, tu m'es fort douce :
Plus de mon mal ne te donrei le tort.

Du plus savant la seure medecine
Perd sa vertu quand le Ciel, qui domine,
A condanné le malade à la mort.

CVIII

Va, malheureux corbeau, saturnien message,
Qui trois et quatre fois, hideux, à ce matin,
Es venu croasser dans mon aimé jardin,
Ramplissant de fraieur tout le prochein bocage.

Méchant, vien-tu ici pour ravir mon frutage,
Pour bequeter mes noix, goulu, ou bien affin
D'apporter le pacquet d'un senestre destin,
Donnant à mes amours quelque triste presage?

Jadis, pour parler trop et pour croire à ton œil,
Toi qui vollois si blanc, chargeas robbe de dueil,
Et fus fet compagnon des oiseaux de tenebres.

O que n'ai-je mon arc pour t'avoir à mon gré!
Va-t'en : ce lieu est saint et aux Muses sacré;
Va, malin, porte ailleurs tes tristes chants funebres.

CIX

Tu pourras bien en deuil me consummer,
Tu pourras bien de moi estre élognée,
Et ne pourras par merci dedaignée
Ma fermeté en mille ans entamer.

Plutôt les eaux de l'Atlantique mer
Seches seront, et la terre bagnée,
Et sus Amour la victoire gagnée,
Que je sois las ni faché de t'aimer.

Ni le plus beau des plus belles beautés,
Ni le plus dur des dures cruautés,
Onq' ne feront que ton amour je quitte.

La mort, le tens, peut tout rompre et casser;
La mort, le tens, n'ont povoir d'effacer
Ta grand' beauté dedans mon cueur écrite.

CX

Il étoit nuit, et, dormant, pensois estre
Dans un grand bois qu'à cours j'alloi brossant
De çà, de là, un fier senglier chassant
Avec Diane et sa bande champestre.

Il me sembla que là vint m'apparoître
Mon Amalthée, un bel arc enfonçant.
Et j'étoi Nymphe au long poil jaunissant,
Fors de ce point qui fet l'homme connoitre.

Puis, dans un roch feutré de verte mousse,
Elle, faisant un chevet de sa trousse,
Me dit : « Ma seur, prenons ici sejour? »

J'épioi lors un plus grand bien encor
Qui m'attendoit, mais l'envieuse Aurore
Chassa mon songe et fit venir le jour.

CXI

Mon jeune cueur courut voir ma maitresse,
Et du chemin il i vit si beau lieu,
Qu'étant ja loin, me va crier à Dieu,
Puis pour jamais le pauvre sot me laisse.

Mais à son dam, car, geiné de detresse,
De tous cotés embrâser il s'est veu;
Et toutefois plus se plait en ce feu
Qu'avecques moi vivre franc de tristesse.

Pour l'aimer tant, l'i lairrei-je mourir?
Non, mon esprit courra le secourir,
Et par doux mots taschera l'en distraire.

Ah! quel danger ai-je encor entrepris?
Ainsi que lui il pourroit estre pris :
Amour, di-moi qu'est-ce que je doi faire.

CXII

Triste souci, qui tousjours m'accompagnes
Où que je sois, et qui, las ! à grand tort
Avec Amour me desoles si fort
Que je me per par bois, vaux et montagnes !

Dedans mon sang, ô cruel, tu te bagnes,
Me palissant au regret qui me mord.
Au moins enfin guide-moi à la mort,
Puis que d'un coup m'assommer tu ne degnes.

Tout me déplait, tout me pince et me nuit :
Je ne puis voir ni le jour ni la nuit.
Est-il un mal plus que l'amour extresme?

O Dieux, d'en haut œilladans l'amitié,
En autre corps changés-moi par pitié :
Car je desire estre tout que moi-mesme.

CXIII

Allume l'encensoir et me serre le front
De ce beau linge blanc, apporte la verveine,
Apporte de pur lait une grand' tasse pleine,
Et du premier labeur que les avettes font.

Di aprés moi : « Ainsi que ce que je tien fond,
Fonde celle beauté qui toute à soi m'emmeine !
Et que je n'aie soin la tirer hors de peine
Comme elle n'a de moi, les hauts Dieux justes sont.

« Ainsi qu'en elle suis, ainsi soit elle en moi :
Pour m'avoir, sans m'avoir, soit tousjours en émoi ;
J'obtienne mon souhait, le sien tumbe en arriere !

« Ne revienne par l'huis où elle s'en alla... »
Ne di mot, c'est assés, Philelphe, la voila !
La Reine de Paphos a receu ma priere.

CXIV

Pource qu'au mont qui a jumelle creste
Heureusement tu m'as feit sejourner,
Pource qu'en Lesbe as voulu me mener,
Pource que d'or une plume m'as fette;

Pource qu'as fet par louable conqueste
L'arbre à Phebus couronne me donner,
En me faisant sur les cordes sonner,
En écrivant comme Venus me traitte;

Au saint cristal de la docte fontene,
Au plaisant clos qui serre Mitylene,
Aux blans papiers de mes livres ouvers,

Phebus, Sapphon, et ma douce Thalie,
Te met au front, t'acorde, te dedie,
Mon saint laurier, ma guiterre, mes vers.

CXV

Amour, par les regards d'une indontable femme,
Rigoreux envoia tous ses traits dans ton cueur,
Et sa mere Cypris, d'un puissant bras veincueur,
Son brandon brulle-tout le lança dedans l'ame.

Ton cueur en sang, en feu, par les traits, par la flamme,
Presqu'à sac s'en alloit, quand, voiant ton malheur,
Venus en larmoia, son fils en eut douleur,
Mais le dernier secours se cachoit en ta dame.

Lors Amour de son aile une plume arracha,
Et pour t'en faire don lui-mesme la trancha.
« D'Espinay, tien, dit-il, ceci soit ta conqueste! »

Tu la pris, écrivant tes ennuis de tes pleurs,
Si bien qu'enfin ta dame œillada tes langueurs,
Et Venus du beau myrte environna ta teste.

CXVI

Lune, du ciel l'autre belle splendeur,
De front humide en ta palle lumiere,
Des six flambeaux fidelle depensiere,
Et qui çà bas meintiens tout en vigueur !

Par toi la mer compasse sa hauteur,
En qui Venus print naissance premiere :
Plaise-toi donq' recevoir ma priere,
Et à ce coup ne m'user de rigueur.

Va te cacher, affin que par la voie
Quelque épion en ces lieux ne me voie :
Fui de ces bois, Déesse, à ma faveur.

Tu sçais combien point l'amour d'une amie,
Qui, descendant sur le mont de Latmie,
Ne dedaignas l'amitié d'un pasteur.

CXVII

Fenestre heureuse, où je vi que s'ornoit
Si gentement ma terrestre Déesse,
Entrelaçant avec sa longue tresse
Ses frisons d'or, lors que le jour venoit.

D'un estomach découvert, qui donnoit
Un doux chatœil, une douce liesse,
Tant me charmas au doux mal qui me presse
Que du plaisir l'ame m'abandonnoit.

O quel grand bien me fis-tu recevoir
En ce jardin, mais paradis terrestre,
Où de mon dueil le plaisir fut veincueur !

Ainsi souvent te puissé-je revoir,
Maison d'amour, et toi, douce fenestre,
Qui lors me cheus pour jamais dans le cueur !

CXVIII

Estre ne peut que tousjours je n'adore,
Sous l'acueil doux de si grande beauté,
Le cueur constant, la sainte chasteté,
Et la vertu dont le Ciel te decore.

Etant flatté des jeunes ans encore,
Amour cruel par toi m'avoit donté;
Mais ton esprit, digne de roiauté,
De ce tyran mon grand triumphe honore.

O mille fois bien astrée influance
Sur la nuit douce où j'eu ta connoissance!
Nuit, que plutôt mon jour je doi nommer,

Me bienheurant d'une telle maitresse,
Qui, relevant ma tumbante jeunesse,
Me fet sçavoir comme l'on doit aimer.

CXIX

Oblier tout, voire soi et son estre;
Impatient, n'avoir point de repos;
Estre muet au milieu d'un propos,
Perdre le tens, sans le savoir connoitre;

Tousjours avoir un vain espoir pour maitre,
L'erreur pour guide, et i fonder son los;
La pluie et vent porter dessus le dos,
Sonner un luth devant une fenétre;

Cuider par pleurs la rigueur amollir;
Rougir de honte, et de creinte pallir;
De chaud, de froid, et de tout, faire épreuve;

Perdre ses pas, son esprit et son bien,
Et à la fin pour tout n'emporter rien,
Est le proufit qui en amour se treuve.

CXX

Si la vertu, divinement connue
De l'esprit seul, à l'œil se faisoit voir,
Comme tu as, grand Platon, fet sçavoir,
De quel amour seroit notre ame émeüe!

Or en ce tens elle est au jour venue,
Et je l'ai peu moi-mesme appercevoir :
Sous les beautés qui forcent mon pouvoir,
Emerveillable elle m'est apparue.

En regardant ma Déesse, l'exemple
D'un corps parfet, la vertu je contemple,
La vertu seule adorée de moi.

N'admirés donq' si tant j'aime la belle :
Le Ciel m'a fet voir la vertu en elle,
Plus la voiant, plus m'attirant à soi.

CXXI

Quand le clair ciel sera l'obscure terre,
Quand le chaud feu les ondes de la mer,
Quand l'ample mer cessera d'écumer,
Quand on sçaura les monstres qu'elle enserre,

Quand les fiers vens ne se feront plus guerre,
Quand les hauts monts plains on verra nommer,
Quand les vers bois cesseront de ramer,
Quand l'été chaud n'aura pas de tonnerre,

Quand plus au ciel les astres n'auront flame,
Quand l'ame corps, et le corps sera l'ame,
Quand notre main arrétera le tens,

Quand la fortune aura quelque constance,
Et quand Amour n'aura plus de puissance,
Adonq' seront les amoureux contens.

CXXII

Aux grands erreurs de l'amour decevable
Mon âpre sort, pour à la mort m'outrer,
A l'abandon me contreignit d'entrer,
Me faisant proie à un monstre indontable.

N'aiant que toi qui me fust favorable,
Ta vertu vint un fillet me montrer,
Qui, me guidant, or' me fet rancontrer
L'huis pour sortir d'un lieu inévitable.

Le Ciel pour moi Ariadne t'a fet,
Pour moi qui suis ton Thesée parfet,
Et mieux gardant ma foi non offensée :

Car, comme lui, quand la mer il passa,
Trop laschement sa promesse faussa,
Jamais de moi ne te verras laissée.

CXXIII

Amour me soit ou rude ou favorable,
Comme il voudra : puisqu'il est Dieu puissant,
S'il veut m'avoir pour serf obeissant,
Qu'il donne aux siens un plaisir pardurable.

Cellui qui voit sa dame mal traitable,
Desesperé, va tousjours gemissant;
Et cellui-là qui en est joüissant
Tousjours a peur de la voir variable.

Quand tout est dit, amour fort grand' peine est:
C'est une fleur qui en l'épine nait,
Un bien, non bien, environné d'angoisse.

Encor' le doux que bref il fet sentir
Se tourne tôt en amer repentir :
La fin d'amour n'est autre que tristesse.

CXXIV

Du supresme puissant la prudence eternelle
A l'image de soi ensoufla la raison
Dans ce terrestre corps, bâti pour sa maison,
Pour estre reconnue en l'euvre universelle.

Mais ce traitre mutin, à son roi infidelle,
Tousjours nous va cherchant la mort et la poison,
S'efforçant captiver en son orde prison,
Par folles voluptés, la belle ame immortelle.

Hé Dieu, hé Dieu! qu'en soi l'homme a de grands discords!
L'esprit, genre divin, tasche à donter ce corps,
Qui, rompant le dur frein, en vains plaisirs veut vivre:

Il croupit tout en terre, et l'autre est desireux
S'en retourner au ciel. O esprit genereux,
Heureux, sus tous heureux, qui constant te peut suivre!

CXXV

Sus donq', esprit, va, et plus ne te moüille
Aux flots d'erreur : pren un cueur non petit,
Et, en t'armant contre l'ord appetit,
Fai que captif à toi il s'agenoüille.

Happe (en rompant la prison qui te soüille)
Le fer tranchant dont Hercule abbatit
Hydre à sept chefs, Hydre qui se sentit
A la parfin sa superbe depoüille.

Courage donq', ta victoire est ja preste.
Cour massacrer sa detestable teste,
Lui faisant voir de qui tu es enfant.

Ainsi au ciel, aprés cette aspre guerre
(Dessous tes piés laissant bien bas la terre),
Seras tiré dans un char triumphant.

CXXVI

Dieu eternel, Dieu fort, Dieu invincible,
Estre premier, tout parfet, tout puissant,
Par qui tout nait et tout va finissant,
Le seul, le grand, l'admirable et terrible!

Puisque sans toi à jamais n'est possible
De me r'avoir, tant je suis languissant,
Et que, sauvant l'univers perissant,
Pour moi ton Fils fut fet homme passible,

Ne me per pas (ô bonté souveraine!),
Mais, abbatant le fardeau de ma peine,
Fai qu'à ce coup l'abus j'aille laissant,

Et que mon ame, en peché toute obscure,
Idolatrant aprés ta creature,
Pour son seul bien seul t'aille connoissant.

CXXVII

O de mes jours non reparable perte,
O saint repos si long tens attendu,
O doux souhait entre mes bras rendu,
O clarté d'or à moi du ciel ouverte !

O beauté vraie à la vertu experte,
Si j'eusse bien tes saints mots entendu !
O libre esprit, ja non plus éperdu,
Puis que vraiment ta moitié t'est offerte !

O de la terre amour plus haut montée !
O alme, sainte et celeste Amalthée,
Pour Dieu, voiés quel étoit mon naufrage !

Et vous, divins et amoureux esprits,
Si quelquefois vous estes ainsi pris,
Recevés gain de mon plus grand dommage !

CXXVIII

Amour, va-t'en; par mes yeux plus ne saute
Forcer mon cueur : tu as trop fet essai
De ranverser la constance que j'ai
Sus les vertus reconnue plus haute.

Helas! en vain ma jeunesse peu caute,
Trop mal expert, soudein je te livrei,
Suivant l'erreur, et m'élognant du vrai,
Mais la Raison or' me montre ma faute.

O sage tens, de toute chose maitre!
Avec tes pas tu donnes à connoître
A l'ignorant où habite le bien.

Heureux qui tout à la vertu s'épreuve :
Car à la fin, tout bien cherché, je treuve
Que ce qui plait en ce monde n'est rien.

FIN.

ΚΕΡΑΣ ΑΜΑΛΘΕΙΑΣ.

G. ALTARIUS

AD M. B. BUTTETUM.

Amalthea tua illa, Marce Claudi,
Nympharum optima Nympha, seu Deorum
Mavult optima diva nominari,
Aut nutrix Jovis, aut Sibylla dici,
Quam tu deperis impotente amore,
Ignis ille tuus venustus, illa
Amalthea tuo venustiore
Æternum decus assequuta versu,
Nuper, pro merito tuo et labore,
Maximam tibi gratiam rependit,
Te suis opibus remunerata.

Namque omneis tibi copiæ benigno
Effudit, quod habet beata, cornu,
Ruris delitias, opes, honores :
Primum pampineas patris Lyæi
Frondeis, turgidulis graveis racemis;

Spicatas Cereris deinde fruges;
Tum Pomona suis decus quod hortis
Addit, Alcinoum quibus beavit,
Aut quos Hesperides colunt puellæ;
Postremo Zephyritis ipsa quidquid
Picturâta creat; genusque florum
Et frugum genus omne, utrumque utrique
Permixtum, utile quod simulque dulce est.

Ex his seligit omnibus quod ipsi
Visum est aptius : hinc tibi corollam
Fulgentem vario colore texit,
Et sacrum caput hac tuum revincit.

Nunc incede superbus inter
Quos seclum tulit hoc bonos poetas :
Quem circumspiciunt et hinc et illinc,
Omnesque attoniti stupent poetæ
(Invidum nimis, ah! genus poetæ!)
Qui non mente bona tuos amores
(Impetrent similem sibi ut coronam)
Affectantur, amant, colunt, precantur,
Instant, invigilant, student, laborant,
Carmina aurea pollicentur, omnes
Omnia experiuntur, omnibusque
Amalthea negat; petuntque rursus
Ipsi, invicta negat sed ipsa rursus :

In te uno bona Nympha conquiescit,
Unum te beat hoc honore Nympha.

Fœlix ergo tuo poeta amore!
Ter quaterque beate, Marce Claudi,
Nam dolentibus invidentibusque,
Et stupentibus, omnibus poetis,
Quos nostra aut prior ulla vidit unquam,
Quos et posterior videbit ætas,
Tota hujus tibi gloria est coronæ.

FINIS.

Non otiosus in otio.

EPITHALAME

AUX NOSSES DE TRESMAGNANIME PRINCE EM. PHILIBERT DE SAVOIE ET DE TRESVERTUEUSE PRINCESSE MARGUERITE DE FRANCE, DUCHESSE DE BERRI, SUR LES TRIUMPHES QUI ÉTOIENT PRETS A FAIRE, SANS LA MORT DU ROI SURVENUE.

Le beau jour est venu, où l'heur du ciel abonde,
Que Marguerite, seur du plus grand roi du monde,
Sera jointe, d'un neud divinement étraint,
Par l'amour mutuel du mariage saint,
Au prince autant vaillant entre ceux de l'Europe
Que Mars pourroit choisir au milieu de sa trope.
Ce jour fait solemnel soit à la France cher,
Ains à tout l'univers, et puisse demarcher
Entre tous le plus beau et le plus favorable,

Et par les siecles longs à jamais memorable!
Qu'il face tout son heur à tous peuples savoir;
Et, puisque maintenant le bon Dieu nous fait voir,
Ce grand Emanuel, dont la seule presence,
Etonnant notre tems, maintenant à la France
Par ses hautes vertus donne plus d'ornement
Et de publique joie, et de contentement,
Que ne fait sur le dos des fertiles valées,
Aprés le trouble grand des tempestes coulées,
Le desiré soleil, qui d'un lustre nouveau
Va le monde dorant, et plus gai, et plus beau :
Car c'est lui dont le Ciel nous avoit fait promesse,
L'aiant seul destiné d'avoir cette princesse.

Quand il n'auroit en soi tant d'illustres honneurs,
Etant sorti du sang des puissans empereurs
Et vieux princes Saxons (descendance certene
Du grand Tirynthien, fils de la belle Alcmene),
Son cueur haut et vaillant, et la seule vertu
Dont son divin esprit largement est vétu,
Et mesme ce beau front, de soi tout venerable,
Entre princes et rois le rendroit admirable.

Il n'a tant seulement en guerre acquis le los
D'accoutrer bien ses bras et son robuste dos
D'un dur horrible fer (se montrant à outrance
Par tant d'âpres combats redoubtable à la lance),

Mais, tousjours d'un bon œil aux affaires veillant,
Il se montre prudent tout ainsi que vaillant,
Et partout le voit-on autant de gloire acquerre
Durant le tens de paix qu'aux troubles de la guerre
Rendant de ses vertus tout le monde amoureux.
Nonce donques, ô jour, ô jour sur tous heureux,
Qu'ores la France voit sa chere Marguerite
Recevoir les honneurs de son divin merite.
Vraiment à juste droit elle ne pourroit voir
Un prince plus orné de proüesse et savoir,
Et vinssent des Cesars : aussi n'a veu nul age
Princesse qui reluise en bonté d'avantage,
Ni ne verra jamais, bien que le ciel tournant,
Par ses belles vertus, nous aille ramenant
L'antique siecle d'or : car telle il l'a pourtraite
Sur la vive bonté, qui toute l'a parfaite.
Les Déesses et Dieux, pour la rendre tesmoing
De leur pouvoir treshault, i mirent tout leur soing :
Jupiter lui donna cette façon roiale,
Junon mit sur son chef la couronne ducale,
D'écarboucles ardans Vulcan l'alla couvrant,
Que Tethis rechercha aux rives du Levant;
Python feit son parler, la riante Cyprine
L'orna de tous les dons de la beauté divin
Et adjouta encor' une grace à ses yeux,

Qui dérobbe les cueurs aux hommes et aux Dieux.
Les neuf Muses, ses seurs, toutes à sa naissance,
Laissant leur mont Olympe, accoururent en France
L'allaiter au berceau, dansant à l'environ,
Et, se faisant plus grande, en son vierge giron,
Pallas ouvrit le livre, et par experience
Lui feit en peu de tens cognoistre la science;
Puis lui meit en la main, d'un doux soing diligent,
L'âpre dé ivoirin et l'éguille d'argent,
Le fil d'or, et la gaze, et soie cramosie,
Dont elle feroit honte aux nymphes de l'Asie,
Trompant du tens oisif les appasts doucereux.
Nonce donques, ô jour, ô jour sur tous heureux,
Que ce Duc fortuné d'une si grand'Princesse
Rencontre la vertu digne de sa proüesse.
Maintenant peut-on voir, par effet merveilleux,
Que ceci ne se fait sans le vouloir des Dieux;
Mars, qui par ci-devant, d'une rage indontée,
L'Europe a si long tens sans repos tormentée,
Faisant plus, et plus fort, horriblement armer
Les princes irrités, et par terre et par mer,
Ores foible se tait, or' a honteuse face,
Sans pris et sans honneur gist vaincu sur la place;
Et cela qu'en vingt ans, en leur plus grand pouvoir,
Les peuples et les rois jamais n'ont peu avoir,

Deux vierges, par douceur, or' nous en font largesse
En un si peu de tens! O Dieux eternels, qu'est-ce!
Quel miracle, bons Dieux, nous allés-vous montrant!
Cest accord tant heureux, ce mariage grand,
N'apporte seulement une joie nouvelle,
Mais à tout l'univers la paix perpetuelle.
Si donq' jamais tu eus souci de notre bien,
O Hymenée, Dieu qui au roc Thespien
Aprés ta mere ensuis l'Aonienne bande,
A ce coup, à ce coup, il faut que l'on descende!
Ce n'est pas maintenant que te doivent tenir
Les antres d'Helicon, c'est or' qu'il faut venir
En ton habit pourpré, car ta mere Uranie
Mesme n'i faudra pas, avec sa compagnie.
Pren ta torche en ton poing, mais mets premierement
Tes souliers écoltés, aiant gaillardement
De beaux riants bouquets les molles joües ceintes,
Et fai flamber ce soir tes belles torches peintes.
Ne tarde plus, vien t'en, d'un gai gosier chantant
Un hymne de la feste, et ballant, et sautant,
Ores cà, ores là, en ta libre cadance;
Retrepignant des pieds, vien commencer la dance.
Ainsi sois-tu tousjours un Dieu gai et gaillard,
Sans te montrer jamais ni lasche ni vieillard;
Tousjours un cotton d'or sur ton menton se frize,

Et la bonne Junon tousjours te favorize.
La Déesse des bleds te poursuive, et aussi
Le bon pere Bacchus, qui chasse le souci.
Les longs ris et les jeux, et la douce liesse,
Le petit Cupidon et sa mere Déesse,
Soient tousjours à ta dextre, et tousjours te querant,
Et le monde amoureux, humblet, t'aille adorant.
O Hymen, bon Hymen, que tu es admirable!
Sans toi un triste amant languiroit miserable,
Et de son long espoir ne gouteroit le fruit :
Par toi seul il reçoit la désirée nuit;
Ministre de tes dons, tu r'allentes sa flamme,
Et la fille en un soir tu fais devenir femme.
Mais quel Dieu oseroit à toi s'accomparer?
Le grand Jupiter mesme a voulu t'honnorer
Et recevoir tes loix; toute l'humaine race
Periroit sans avoir le secours de ta grace,
Et sans toi longuement rien ne pourroit durer.
Mais quel Dieu oseroit à toi s'accomparer?
O Hymen, bon Hymen, sous tes divins affaires
Que Nature a caché de merveilleux mysteres!
Sans ton piteux secours, et qui eut veu jamais
Ce grand heur advenir? Craindrons-nous desormais,
Armés de ta faveur, qu'aucun mal nous advienne?
L'antique siecle veit la molle Cyprienne

Jointe par amour douce au grand Dieu des soudars;
Mais or' tu nous fais voir Minerve avecque Mars.
O siecle fortuné, ô douce destinée,
O bien heureux Hymen, ô heureux Hymenée!
Quelle langue pourroit te loüanger à plain,
Pour les biens qui si grands nous pleuvent de ta main?
Par ci-davant sembloient tous les hauts Dieux celestes
Contre nous courroucés, et nous étoient molestes,
Si non toi, pere Hymen, qui tant en nous te plais,
Car, essuiant nos yeux, as amené la paix,
Faisant guerre à la guerre, en ses plus grands puissances,
Et tes torches au choc ont surmonté ses lances.
Puis donq' que pour notre heur la victoire tu as,
Maintenant vien nous voir, et tu triompheras;
Vien recevoir l'honneur de ton ample conqueste,
Vien, et ne tarde plus, car la pompe s'appreste :
Le peuple te criant commence à s'éveiller,
Le peuple on voit par tout sans cesse fourmiller;
Paris la grand' cité, dés l'aube retournée,
De nouvelles beautés bravement s'est ornée :
Chascun tout par tout bruit, chascun va redonnant
Grand signe d'allegresse, et n'est cil maintenant
Qui ne dance de joie et aux rues ne sorte :
Par tout le plaisir nait, et la tristesse est morte.
L'air est clair et serein, les zephyres flattans

Nous baisent en la joüe, et du riche printens
Les thesors emaillés largement se répandent
Des grands paniers comblés, que les nymphes nous mandent.
Le soleil gai, montant en son brave midi,
Ses rais d'or va jettant d'un flambeau attiedi,
Et de luire plus beau de plus en plus s'essaie :
Par un commun accord, tout l'univers s'égaie.
La belle nymphe Seine, issant du profond creux
De son vieillard palais, ses distillans cheveux
Et son beau front roial repousse hors des ondes,
Et, appelant à soi ses filles vagabondes,
A la grande cité va ses longs pas hâtant.
Marne, d'un cou panché, la suit, et va portant
Sur l'épaule sa cruche, en celeste azur peinte,
De trois grands arceaux verds bien proprement enceinte.
Avec elle un troupeau de Naïades la suit;
Mais elle par sus tout divinement reluit.
A son grave marcher, et de beauté et grace,
Ainsi que de grandeur, toutes elle surpasse.
Elle choisit enfin un doux lit pour s'asseoir,
Dans une isle fleurie, et là la peult-on veoir
En ses grandes beautés, de son long étendue,
Couvrant de joncs sa hanche, au reste toute nue.
Les belles à l'envi on voit d'elle approcher,
Aiant le peigne en main pour au soleil secher

De ses moites cheveux la longueur qui s'épanche
Sur les muscles polis de sa charneure blanche.
Les autres, qui aux fleurs ja intentives sont,
De beaux lis argentés lui couronnent le front.
Elle, montrant en soi l'eternelle jeunesse,
Pour faire plus d'honneur au jour de sa Princesse,
Toute belle, se va sur sa cruche accoudant,
Sa cruche au ventre large, et d'un bouillon ondant,
En couchant ce vaisseau, épanche une eau dorée,
Courante loing au sein de Tethis azurée,
Qui, d'un long filon d'or, tiré du trait de l'eau,
Voiant ainsi broder son large bleu manteau,
En seroit étonnée, et toute sa sequelle,
S'elle ne savoit ja ceste heureuse nouvelle.
Le monde spacieux n'est ample pour cacher
Une si grande joie : elle s'en court chercher
Mesme jusques au ciel le Tonnant sur sa chaize,
Et les Dieux maintenant tous joieux de notre aise.
Des pais bien lointains elle a fait déloger
Maint peuple paresseux et maint prince étranger,
Accourans pour nous voir : l'Espagnol se déplace,
Puis en nous saluant bienvegné nous embrasse;
L'Alleman est ici, le Hongre et Thracien,
L'Arabe parfumé, et le riche Indien,
Et l'Anglois, maintenant non plus notre adversaire,

Saute la mer, et vient pour à nous se retraire.
Tous peuples, tant soient-ils des Gaules écartés,
Debordans à grands flots, viennent de tous côtés,
Et se pressent ici en si grande abondance
Que je croi que l'Europe est maintenant en France.
On ne voit que des gens qui s'en viennent et vont :
Il semble tout par tout que le chemin se ront
Sous une si grand' presse; à troupes ils s'épandent,
Serrés en toutes pars, et les nosses attendent.
Aux fenestres on voit infinis regardans,
Mesmes aux murs foncés, on en voit se pendans
Des couverts des maisons, jettans en bas leur veüe
Dessus le trouble épés de la tourbe menue.
Chacun attend que soit le triomphe conduit
Dans le grand temple ouvert. Mais n'oi-je pas le bruit
Des trompes et clairons, qui d'un haut accord sonnent,
Qui degoisent leurs voix, qui cornent et claironnent?
Le peuple émeu ne peult or' ferme se tenir,
Chacun s'appreste à voir. Ha! les voici venir!
Une troupe avant fuit, et desja l'on regarde
L'ordre en-hallebardé des archers de la garde.
A coups drus redoublés on oit battre et tonner
Les tabourins de Suisse, et les fiffres sonner :
Ils viennent pas à pas, et, d'une ardante presse,
On voit longue approcher la roiale noblesse.

Dieux! quelles bravetés! plus rien n'apparoit or'
Que roiaux vétemens, pierreries et or.
L'air ard tout à l'entour, tant le triomphe est brave
De ces princes marchans d'une majesté grave.
Je te salüe, roi, de Mars victorieux,
Et vous, vaillans Hectors, heureux genre des dieux,
Que la forte vertu desja au ciel assemble
Pour la commune paix qui vous a joints ensemble :
Je vous salüe tous; mais toi premierement,
Divin EMANUEL, *qui es fatalement*
De notre heur par toi né la puissante coulonne :
Reçoi les grands faveurs que la France te donne,
Reçoi le doux accueil, et l'honneur merité
Qu'ores le roi te fait, et sa grande cité,
Et, doucement époint d'une amour paternelle,
Oi un peu, je te pri, ton païs qui t'appelle.
En ce triumphe grand maintenant peult-on voir
Des princes plus puissans la fleur et le povoir,
Entre lesquels HENRI *tel se fait apparoitre*
Que, non cognu pour roi, il se feroit cognoitre.
Le roi dauphin i est, son chef d'euvre parfait,
Par qui l'heur de l'Ecosse en grandeur se refait,
Et le duc d'Orleans, l'autre espoir de la France,
Et celui d'Angolesme, un miracle d'enfance.
Mais ne voi-je pas là le grand roi navarrois,

Clair honneur de Bourbon, et, avecques ces rois,
Le prince de Condé, qui retient en sa face
De ses puissans aieux la vertu et l'audace?
Le duc de Montpensier, plus hardi qu'un lion,
Le prince au bon conseil la Roche Surion,
Se font voir en la troupe; aussi ce jeune Achille
Tout brave, tout dispos, le duc de Longueville.
D'un maintien genereux on voit sage marcher
Ce beau duc de Lorraine, où ne peult se cacher
Ne sçai quoi de bien grand, qui croit avec son âge,
Aiant un cueur chenu sous un jeune visage.
Qui ne laisse aller l'œil pour se mirer à voir
Le vaillant de NEMOURS, *faisant gaie mouvoir*
Tousjours avecques soi une robuste adresse,
Qui dedans un tournoi fait bruire sa proüesse?
Ce connestable grand on voit marcher aussi,
Ce volcan de la paix, ce grand Mommorenci,
A qui mille lauriers avec l'olive appreste
La France, s'honorant d'une si sage teste.
Là le duc de NEVERS, *prince meur et vaillant,*
On voit, et Guise aussi, le rude bataillant,
Le grand preneur de ville, et Aumale qui tire
A la guerre aprés soi et la fureur et l'ire,
Comme par les forests un grand foudre éclattant.
Ces heroes s'en vont au temple, se hâtant

D'un triomphe admirable, ensemble tout le reste
Des hauts princes françois, origine celeste,
Et les forts chevaliers, à qui d'un col ardant
Un arcange vaincueur en collier va pendant.
Mais, tout ainsi qu'on voit flamboier la lumiere
Parmi les autres feus de la flamme guerriere
De tel astre de Mars, brillant tout rouge aux cieux,
Par sus la troupe luit, tout resemblant aux dieux,
Ce brave EMANUEL, *dont la force puissante*
Va tirant aprés soi d'une tourbe suivante
Un bel ordre choisi de princes amenés,
D'une parure tous bien richement ornés :
Les uns, aiants laissé la sept fois roine Espagne,
L'accompagnent ici; de la longue Allemagne
Les autres sont venus; on cognoit les Flamens,
Et les milours anglois, en riches vetemens.
Mais qui dire pourroit d'une pompe si grande
Le triomphant honneur? En l'admirable bande,
On ne voit marcher qu'or et ornemens nouveaux :
De loin sont regardés les rouges cardinaux
Et les sacrés prelats; une longue noblesse
Des princes étrangiers en honneur se caresse.
Toute la France, à coup, douce les recueillant,
Tousjours de plus en plus se va émerveillant :
Mesme Phœbus là haut, qui sa course retarde,

Voiant ces nouveaux dieux, étonné les regarde,
Et ses coursiers oiants tant de chevaux hanir,
En abaissant le col, çà bas veulent venir.
Ces princes triomphans, que ciel et terre aguettent,
Au grand temple s'en vont ; divers peuples se jettent
Aprés eux en grand' foule : un monde merveilleux,
De loing les regardant, est tiré par les yeux.
En longs hurts se poussant, la presse étrainte coule
D'un côté, puis de l'autre, emportée en la foule :
Non autrement qu'on voit aux neiges du printens
S'accroître par les eaux des fleuves et étangs
Le Rosne debordé, qui assemble ses forces,
Puis en se dégorgeant en mille et mille entorces,
Accable tout à soi, et, rigoreux flottant,
Ce qu'il treuve il élieve, et le va emportant
Rabatté par les eaux, d'une fuite lointaine
Entrainant les forests, et les champs, et la plaine.
Comme jadis on veit d'un cours audacieux
La déesse Junon descendre des hauts cieux
Dans Samos ceinte d'eaux, en sa grandeur hauteine,
Se publiant partout estre celeste reine,
Brave en un char tout d'or superbement luisant,
Que, parmi l'air épés, doux alloit conduisant
Ses beaux paons ver-dorés, qui, à la longue cueüe,
Semblent l'arc peinturé rebigarrant la nue ;

Comme par les vers bois du mont idalien,
Ou en Paphe, ou dedans le clos cytherien,
La riante Venus, en ses beautés plus belles,
Se feit voir dans son char, par blanches colombelles
Tiré d'un roide vol, et comme on veit orner
Diane de sa trousse, en se faisant trainer,
Sur des roües d'argent, où son plaisir l'arreste,
Par cerfs longs-encollés à la rameuse teste;
Brief, tout ainsi qu'on voit sortir de l'Orient
La belle Aurore, claire au visage riant,
D'un cramoisi ardant divinement parée,
Qui, aiant épars l'or de sa tresse honorée,
Porte un beau chapelet de perles sur le front;
Quand avecques la nuit les estoilles s'en vont
Devant son char gemmé, les repoussant en fuite,
Par des grands coqs cretés au hault du ciel conduite,
Par des coqs herissés, qui, des ailes battant,
S'efforçans du gosier, vont aux mortels chantant
Que le jour vient chasser les grands ombres épesses,
Tout ainsi vont luisant les divines princesses
De ce pompeux triomphe, et toutes en leur rang
On les voit : en premier, celles du roial sang,
Puis, d'un ordre suivant, celles du sang plus proches,
Admirables en or dans leurs superbes coches.
Mais sus tant de beautés que si grandes on voit,

Celle princesse épouse entre tout se cognoit.
Chacun lui jette l'œil, et tant plus on regarde
Son beau maintien roial, d'autant plus elle darde
De graces et beautés : les regards obstinés,
Tous i visans à coup, demeurent étonnés,
Car rien d'elle on ne voit qui ne soit admirable.
Une couronne ardante, en pris inestimable,
Raionne sur son chef; son roial vétement,
Tout en gemmes et or, reluit superbement.
Un bel ordre la suit de déesses mortelles,
Et quand l'air est serein la nuit n'a tant d'étoilles
Que l'on voit parsemés leurs riches ornemens
D'émeraudes, rubis, perles et diamans.
Une grand' mer de gens, en ondoiante presse,
Par hurts se va portant aprés ceste princesse
Jusqu'à ce temple grand, qui, d'un front merveilleux,
De deux geantes tours semble toucher les cieux.
Là, joint au haut portal d'une longue étandue,
Un theatre est dressé, où elle sera veüe
Avec son duc époux, tant qu'en constante foi
Le nuptial aneau lui étregne le doi.
Sous les voutes on voit de l'admirable temple
Mille lampes ardoir, et au cueur on contemple
Les peres cardinaux, et grands prelats mitrés,
Et les prestres en blanc, puis les chantres sacrés,

Qui d'un divin accord tous à Dieu graces rendent.
Les fumeux encensoirs et montent et descendent.
Dedans le grand palais le retour attendant,
D'un labeur fort haté s'appreste cependant
Le festin somptueux : en braveté roiale
Les flans sont tapissés de la superbe sale.
Toute vuide on la voit d'un cours fort spacieux,
Grande, longue, admirable, et où les vieux aieux
Des bons peres Gaulois et des rois plus antiques
Tousjours ont celebré les triomphes publiques,
Et qui, ja de long tens comme ores, a été
Venerable et en pris par son antiquité.
Sur pilliers assemblés d'un hautein artifice,
A longs arcs étendus se soutient l'edifice.
Le plancher est doré de ce beau long manoir,
Le bas est à carreaux de marbre blanc et noir,
Pavé comme un tablier, et en longue ordonnance
Sur les hauts pilliers sont les sacrés rois de France.
Du haut bout de ce lieu, le beau jour apporté
Là dedans se rabbat, d'une sombre clarté;
Les vitres peintes sont un ouvrage semblable,
Puis d'un pur marbre noir la belle longue table
Se voit tout le grand large en la salle tenir,
Et trois degrés on monte avant que d'i venir.
Un peu plus bas, de front, superbement se dressent

Quatre hauteins buffets, que grands richesses pressent
En si pesans thesors qu'ils font les ais ploier,
Et tout le lieu ardant de bien loing flamboier.
Là, degrés sur degrés, en leurs duisantes places
Sont les beaux vases d'or, les hanaps et les tasses,
Les larges plats, flaccons, les égueres et nefs,
Et les barils d'argent nettement burinés :
Il semble tout par tout que la grand'salle rie,
Par les riches éclairs de tant d'orfavrerie.
Desja voit-on leans les grands sieges porter
Pour le souper roial, qu'on commande hâter;
Ja sur la table on voit l'ouvrée nappe mise,
La belle assiette d'or en sa place est assise
Avec le pain couvert : tout est bien ordonné,
Et ja sent-on en bas, au triomphe amené,
Les cris applaudissans que mille peuples donnent,
Et l'agreable bruit des trompettes qui sonnent.
Un grand monde de gens, que l'on voit approcher,
Dedans la large court ruant vient s'épancher
D'un tumulte confus, et l'assemblée pronte
Des beaux princes dispos haut au grand palais monte.
Toute la riche pompe, en bel ordre venant,
Par les larges degrés se hausse, et maintenant
Les princesses on voit hors des coches descendre :
Mille doux instrumens par tout se font entendre,

Entrant dans la grand' salle, et tout le lieu orné
En nouvelles beautés prend le peuple étonné.
Chacun s'obstine à voir ces ardantes richesses,
Attendant le souper, et les belles princesses
A l'épouse à l'envi mille œillades refont,
Et par tout vont montrant la joie sur le front.
Enfin l'on vient au roi, et auprés de la table,
On presente à laver, d'un service honorable :
Avec ces princes pronts ensemble à s'inviter,
Les princesses on voit blanches se déganter.
L'éguiere, peu à peu filant l'eau, est vuidée,
Le bassin est dessous, la serviette ondée
Se jette sur leurs mains; ils se vont tous assoir,
Et chacun à l'envi s'efforce de les voir.
Dans des plats bien garnis en differente sorte,
Les mets les plus exquis d'un bel ordre on apporte :
Tout est desja couvert, couvert abondamment,
Et par tout les bons plats sont mis egalement.
Ores les escuiers, comme ces mets se rangent,
Selon leurs appetis les servent, et ils mangent;
Des corbeilles par fois on apporte les pains,
On decoupe la chair çà et là, et des mains
Chacun fait son devoir, et chacun en sa place,
A force de macher, l'importune faim chasse.
Par les pronts échançons le nectar precieux

Dans des grand' couppes d'or se presente à ces dieux :
Ils boivent, et le vin, qui en l'or vire et nage,
Une ardante clarté leur repousse au visage.
Incontinent tout bas commencent à sonner
Les cavés violons, qu'on oit refredonner
D'un archet bien conduit, en si douces merveilles
Que leurs divins accords vont gagnant les oreilles :
Chacun est écoutant; toutes fois vis à vis
Ces princes se parlans sont par fois en devis;
Aucuns de bien manger les princesses reprient,
Qui avec doux propos doucement leur sourient.
L'épous duc, se paissant de mets delicieux,
Repait aussi son œil de ce qu'il aime mieux,
Et son épouse, avec qui bien s'en est pris garde,
Parfois d'un œil jetté doucement le regarde.
Desja plus lâchement la troupe on voit manger,
Puis, en levant les plats, tout commence à changer
En beaux mets apportés, d'un service agreable,
Et desja le dessert s'en vient charger la table.
Aux diverses façons on se trompe à choisir
Les doux presents bien feints, ne servans qu'au plaisir,
Et en succre marbré, d'une vive stature
Meinte image se voit, étonnant la nature.
L'euvre dérobe l'œil. Ces princes cependant
Sur les mets ensucrés vont la main étendant,

Goutans diversement de ces douceurs confites.
Puis on dessert, on lave, et ja graces sont dites.
Cependant le soleil va devallant en bas,
Ravi par le grand ciel, bien qu'il tarde ses pas,
Et, en cachant de nous sa loin-raiante teste,
Le jour va faisant place à la nuit qui s'appreste.
Desja voit-on par tout les grands flambeaux ardans
Dans la salle alumés, et par tout au dedans
Le haut plancher doré double clarté élance
Sur le grand bal roial, qui bien rengé commence.
Ainsi comme l'on oit les instrumens toucher,
Ces beaux princes dispos s'avancent à marcher :
Chacun d'eux par la main va prenant sa princesse,
Puis d'un pied doux glissant chacun la terre presse.
A part ensemblement or' les voit-on aller,
Et d'un long trait aprés les princesses couler.
Tantôt tous d'une part à l'autre ils se remuent,
De l'autre on voit tantôt que tous ils se saluent :
Ils s'entremeslent, puis ils se vont reprenant
A leur estre premier, joieusement tournant
D'un ondoié repli, et tousjours à la dance
Le pied ensuit le son de la juste cadance.
Mais or' desja voici divers masques entrés,
En sumptueux habis bravement accoustrés :
Ils marchent, on les voit; leurs vouloirs manifestes

Ils vont rendant par tout, par signes et par gestes;
Ils se font admirer des peuples regardans,
Et ja mille autres sont aux portes attendans.
Enfin veus ils s'en vont, et soudain recommance
Le beau contournement de la roiale dance.
Mais qui n'admireroit, sous les grands bravetés
Des éclairans atours, ces divines beautés?
Voiés comme en tournant ces déesses reluisent!
Voiés comme leurs pas toutes elles conduisent,
D'un marcher si égal qu'il semble proprement
Que ce beau tout s'en va par un seul mouvement!
Qui ne se mire à voir la mesure que tiennent
Les vaillans balladins qui si dextrement viennent?
Princes, ne vaut-il mieux d'oüir ainsi sonner
Ces instrumens joieux que de faire tonner
Tant d'horribles canons, et voir ces masquarades
Que parmi tant d'assauts, que par tant d'embuscades,
Aller chercher la mort? Qu'on aille abandonnant
La guerre pour jamais, et qu'ici maintenant
Votre force à l'envi de grands coups la tempeste,
Et, en balant, des pieds qu'on lui casse la teste.
Mais quelle grand' clarté ai-je veu ondoier
Contre ces vitres-là? Voiés-vous flamboier,
Voiés-vous, voiés-vous, plus grand'flamme renaitre?
Et d'où vient ce grand feu? Page, ouvre la fenestre:

Sans plus nous retarder, si faut-il le savoir.
Hà ! c'est l'astre pieux qui flamme sur le soir.
Compagnons, venés voir : c'est l'étoile sereine
Qui une claire nuit maintenant nous ameine.
Mais voiés qu'elle est belle ! On diroit que les dieux
Tous à notre faveur ont allumé les cieux.
Jamais je ne la vei flamber de telle sorte,
Et croi qu'aux mariés un presage elle apporte.
Mais regardés, il semble, en la voiant aller,
Que comme nous de joie elle veüille baller.
Dieu te gard, ô flambeau, ô joieuse lumiere,
Digne de luire au ciel sus toutes la premiere :
Comme aussi je croi bien que premiere tu fus
Qui t'échappas dehors du vieil chaos confus,
Et qui crias tes sœurs pour œillader le monde.
Divine étoile d'or, ceste lumiere blonde,
Qui peu à peu montant fait les autres mouvoir,
Rend tous émerveillés les peuples à te voir.
Mais je croi que tu n'es l'astre clair qui s'allume
Sur le soir, te voiant plus grand que de coustume :
Tu vas montrant encor' ne sçai quoi de plus beau.
Serois-tu bien d'Amour le celeste flambeau
Qui vint pour r'embraser l'amoureuse poitrine
De ce vaillant heros et sa nymphe divine ?
Je le croi, car, venant à ce coup t'enflammer,

Ils sentent ja leurs cueurs à l'envi s'allumer
Tous deux d'un mesme feu. Sois l'étoile cognue,
Ou le brandon d'Amour, tu es la bien venue.
O qu'avec grand desir de long tens on t'attent!
Ton heureux arriver rend le monde content :
Par toi le Ciel nous mande une douce nouvelle,
Et quelque grand plaisir sous ta clarté se cele.
Ha! je sçai que tu veux, à ton divin marcher :
Tu annonces par tout qu'il faut s'aller coucher;
Tu ameines la nuit, qui dessous ta conduite
Un paresseux repos attraine pour sa suite,
Et le mieleux sommeil, qui, se coulant des cieux,
Pour nous pancher le chef fait malades nos yeux.
Or donques c'est assés, il est tens qu'on repose,
Les mariés amans demandent autre chose :
Qu'on se retire donq', que veut-on plus tarder?
Jamais on ne seroit soulé de regarder
Le triomphant miracle, et plus fort on s'i mire,
Le plaisir non content toujours plus nous i tire.
Mais ne voiés-vous pas maintenant déloger
De ce prince attendant le regard messager,
Portant un feu d'amour à l'épouse princesse?
Princes, retirés-vous, et que tout le bal cesse :
On balera demain; c'est assés arresté :
Vous pourriés faire tort à la posterité.

Sus donq, vuidés d'ici chacun, et que l'on sorte,
Car il est tens d'aller : on a ouvert la porte,
Et le lit se découvre en roiaux ornemens.
Allés donques, allés, ô bien heureux amans :
La pudique Venus, qui voz deux cueurs attise,
Et la saincte Junon de sa main vous conduise;
Le bien heureux Hymen qui ce triomphe a fait,
Vous étregne à jamais d'un saint vouloir parfait;
Une agreable paix, une amour mutuelle,
Couchant avecques vous, i soit perpetuelle;
Vos plaisirs tousjours tels, sans jamais vous faillir,
Quand vous envieillirés, ne se puissent vieillir :
Au moins quand le printens de la pronte jeunesse
Aura tourné le dos aux pas de la vieillesse,
Les votres puissiés voir en si doux traitemens.
Allés donques, allés, ô bien heureux amans,
Et, avecques tout l'heur que le Ciel vous presente,
Recevés le doux fruit de votre longue attente :
Recevés-le, et entrés au désiré sejour,
Car je croi que demain il sera trop tôt jour.
Dieux, si votre bonté là haut est coutumiere
D'ouvrir votre palais à une humble priere,
Si vous avés souci de nous et nos presens,
Si vous aimés l'odeur de nos fumeux encens,
Et si à votre gré un autel je vous orne,

Vous voüant un belier attiré par la corne,
Dans votre temple saint, ô debonnaires dieux,
Atterrant mes genoux, tendant les bras aux cieux,
Entendés-moi tretous. Puis que votre justice
Enfin a ramené notre divin Ulysse,
Je prie, en invoquant votre eternel povoir,
Que dans trois fois trois mois nous bienheuriés de voir
Un petit Telemach, qui tout resemble au pere,
Et, pour chanter leurs faits, faites-moi leur Homere.

FIN

ΚΕΡΑΣ ΑΜΑΛΘΕΙΑΣ.

L'AUTEUR AU LECTEUR

La priere, plusieurs fois à moi fette par mes plus chers et familiers amis, à la fin m'a tant commandé, qu'outre ma deliberation, elle m'a quasi, comme par force, arraché des mains ces miens petis ouvrages, que j'ai achevés non à autre fin que pour les sacrer à la nuit et au perpetuel obli : r·cherchant plus en ceci le plaisir que je m'i donne (pour ne chanter qu'à moi, aux Muses, et à ceux à qui je les adresse), que l'applaudissement populaire, ni la faveur des grands. Et encores que naturellement dès mon enfance je me sente incité à la mesure de ces nombres, qui n'entrent jamais en esprit mal né, le travail de la Muse depuis quelque tens m'avoit tant degouté, qu'il me sembloit rien ne m'estre moins necessaire que me mettre à faire des vers ; considerant la perversité de notre siecle (en ceci autant déplorable qu'en plusieurs autres choses) estre si grande, qu'après le long travail et continuel étude, mesme des plus excellens, bien souvent pour la recompense on n'en a que le blame, la peste, et si de quelques-uns la loüange, c'est tout. Qui est cause assés suffisante pour retarder les plus courageux. Je ne doute point que si les gentils esprits, qui de ce tens se sont montré au jour,

eussent rencontré la faveur digne de leurs merites, que nous n'eussions veu en France des Homeres et Virgiles, et que l'antiquité n'eut plus usurpé tant de gloire sur nous, mesme pour avoir si bien commencé, qu'au genre d'écrire que noz poëtes ont touché jusques ici, ils ne sont en rien redevables aux anciens grecs, ni latins. Mais, puis qu'il faut que la vertu, au lieu d'estre reconnue, mandie la faveur de ceux qui la devroient supporter, je me crein fort que ne soions contreins de dire le dernier adieu aux Muses, qui si heureusement étoient venues habiter la France.

C'est peu de chose, ô princes et rois! que de se montrer courageux et hardi aux armes; que de rapporter mille triomphantes victoires de l'ennemi, que de ramplir tout le monde de ses faits, si on ne tâche (puisque ne sommes seulement nés pour nous) de faire après soi étendre la vertu si loin, que, maugré l'obscure nuit, à la fin elle parvienne jusqu'aux successeurs, pour leur servir comme de flambeau et guide, se traçant une claire et perpetuelle memoire. Le pourroit-on mieux faire que par ce tant loüable étude de lettres? Mais les sciences sont si difficiles et obscures (pour estre infinies), qu'elles ne viennent jamais à se manifester, si elles ne sont premierement appellées par la faveur des grands, sans l'aide desquels ceux qui s'i amusent n'en rapportent pour tout le plus souvent que la repentance. Me mettant tout ceci au devant, et voiant le vent mal favorable à mon navire, j'étoi tout pret de retourner en arriere et de prendre les armes pour le livre, sacrifiant tous les presens que les Muses m'avoient faits, à Vulcan, à l'heure que la paix, traittée entre les princes chrestiens, m'apporta je ne sçai quoi de meilleure esperance, qui du tout rompit la deliberation que j'avoi, étant bien asseuré que ce qui en ceci retarde plusieurs de continuer leur

entreprise, ne me scauroit en rien nuire : voiant meintenant si heureuse notre Savoie, que de joüir de la presence d'un prince si grand, qui de tousjours a eu en singuliere recommandation les lettres, ausquelles aiant bien été instruit d'enfance, ne cede à prince aucun de son tens. J'ajoute en ceci l'affection que tousjours leur a portée celle qui, sus toutes les princesses qui furent jamais, à bon droit merite d'estre ditte LA SEULE MINERVE. Que si à son occasion les Muses ont pris plaisir d'habiter en France, devons-nous estimer rien moins qu'elles ne la suivent, et que ceux qui tâchent à s'emploier à leur vertueux exercice n'en rapportent et faveur et contentement? Toutes ces choses mises ensemble m'ont fet prendre si bon cueur, que si jusques ici j'ai emploié quelques heures (ainsi que mon esprit de soi-mesme s'i acheminoit) à visiter, comme d'une gaieté de cueur, ces saintes Pierides, dès meintenant je proteste que d'une affection plus grande je les irei voir, je leur ferei la court, je les supplierei si souvent, que j'espere à la fin pouvoir obtenir quelque lieu en leur bonne grace. Et meintenant, Lecteur, affin que je ne me montre ingrat de ce peu qu'elles m'ont donné, je t'ai assemblé tout ce que j'ai peu recouvrer de mes vers, lesquels, pour les avoir nonchallament delaissés, étoient perdus quant à moi, sans quelques uns de mes amis, et ceux à qui je les avois adressé, qui, plus curieux que je n'en étoi, à cette heure m'en ont fet part : esperant faire encores un volume, aiant recouvré le reste. Je ne doute point que quelque Monsieur, le repreneur des euvres d'autrui, ne se veüille formaliser contre moi de ce que je recherche une nouvelle poësie, bien differente de l'accotumée : estimant du tout la langue françoise (qui, suivant le naturel de ceulx de sa nation, a toujours été libre), ne pouvoir endurer un frein si rude, que de l'asservir aux

mesures des anciennes langues. A cellui je direi ce petit mot, en passant, que, si les Latins eussent eüe cette opinion de la leur, nous ne la verrions au jourd'hui si excellente, ni tant de divins poëmes qu'ils ont. Ils ont eu quelquefois des rimasseries, qu'ils laisserent aux vieux Faunes, et les chantoient, comme nous faisons noz vaudevilles. Que si ils laisserent la feüille pour le fruit, qui nous doit empécher de faire le semblable ? De l'estimer estre impossible, ce seroit faire tort à notre langue, et penser les autres esprits tels que le sien, avec ce que j'espere que le tens le nous fera connoître, si les doctes deignent s'i emploier : car, par un seul, l'achevement ne peut estre fet. Et quant à ma part, j'espere te faire present d'une euvre entiere en divers especes de vers. Ce pendant, affin que je ne fâche ton oreille du premier coup, je te donne pour arres le vers sapphique, par autre avant moi non mis en avant, rymé à la mode accoutumée (chose si difficile, que nul ne le scait qui ne l'assaie), lequel j'ai fet expressement tumber par tons femenins, car autrement ils ne povoient avoir grace : comme il est ainsi que toute langue a quelque particularité differente des autres, et ai treuvé à ceux-ci estre bien seant, aux autres non. Davantage, pour complaire à quelques uns de mes amis, qui m'ont jugé trop superstitieux d'observer et les piés, et la ryme, j'en ai fet qui seulement ont le son, encores que je ne leur en donne le nom, ne le meritans, comme sont le Triumphal Retour de Boulogne, l'ode au président Truchon, au vent Zephyre, à Anne. En outre, j'ai bien voulu interpreter certains mots, que j'ai enchassés dans mes poëmes, comme précieuses reliques de l'antiquité, sans l'exposition desquelz quelques lieux ne pourroient estre clerement entendus. En l'ode seconde du premier livre, tu trouveras ce mot *Naroues,* duquel usoient les anciens

Gaulois, qui signifie les Parques, mot qui (encores qu'il ne soit plus dès long tens en usage), toutefois, doit estre r'appellé, tant pour la reverence que nous devons à l'antiquité, que pour la majesté d'icellui, que je pense estre sorti du grec ναρο et de βίον signifiant, comme diroit le latin, *mulgentes vitam :* je l'ai tiré d'un vieil roman rymé, en ces vers :

Les Naroues ce malencontre
Lui avoient fillé, si m'aist Dieux.

J'ai encore treuvé *Navondes* que nous disons, en écorchant le latin, *Naiades*), quasi voulant dire *Navigant aux ondes*, duquel j'ai usé en *l'Amalthée*, et en l'ode troisiesme du second livre; et encores de quelques uns anciens, combien qu'ils se soient changés, comme *navieres*, pour *navires*, non sans l'imitation des plus doctes, qui, décrivant une chose antique, pour la faire mieux sentir son tens, prenoient le vocable usité d'alors, comme en quelques endroits se voit dans Virgile.

Favon, vent soufflant de l'occident au levant, mot venu du latin *Favonius*, qui autrement s'appelle *Zephyre*. Aussi, j'ai tourné quelques motz propres, comme *Danas* de *Danaus*, au patron de *Menelas*, Menelaus; de Narcissus, j'ai dit *Narcis*, puisqu'ainsi vulgairement on nomme sa fleur.

J'ai inventé aussi plusieurs mots, voulant m'aider de la licence que j'estime m'estre permise comme aux autres, pour mieux representer ma conception : combien que je le face autant modestement et le plus à propos qu'il m'est possible; comme *troi-tetu*, pour exprimer le latin *triceps*, *desentraillé*, qu'on dit *evisceratus*, et plusieurs autres que tu trouveras lisant mes vers. Que si ilz te semblent durs (comme, par ci d'avant aucuns que tu as jà receus), il faut estimer que l'usage les pourra amollir,

si avec ta faveur, que je pense estre bonne et equitable, qu'elle pourra accroistre l'industrie, et de moi, et de ceux qui tâchent personnellement à chercher les moiens pour t'estre plaisans et proufitables.

A DIEU.

Je dedierei le troisiesme de mes vers à la hautesse de Monseigneur, là où j'espère louer la vertu des plus illustres personnages de mon païs.

NOTES

Page 3, vers 2. La muse Clio, ses sœurs et Apollon, surnommé Cynthien, à cause du mont Cynthus, qui lui était consacré dans l'île de Délos.

P. 3, v. 4. Le poète Hésiode était né à Ascra, ville située au pied du mont Hélicon, où la source de l'Hippocrène jaillit sous le pied de Pégase.

P. 10, v. 4. Léandre, jeune homme d'Abydos, traversait toutes les nuits l'Hellespont à la nage pour aller voir Héro, prêtresse de Vénus à Sestos. Il périt dans les flots.

P. 16, v. 4. Léda, femme de Tyndare, roi de Sparte, fut séduite par Jupiter qui avait pris la forme d'un cygne.

— v. 12. Jupiter s'introduisit en pluie d'or dans une tour où était enfermée Danaé, fille d'Acrisius, roi d'Argos.

P. 26, v. 3. C'est Claude de Lambert, gentilhomme savoisien, à qui Marc-Claude de Buttet adresse l'ode XIe du second livre. Ce gentilhomme, à l'exemple de son ami, s'était fait un amour poétique, et composait aussi des vers en l'honneur d'une dame qu'il nomme Marguerite. Voy. t. Ier, p. 56, et la note.

P. 27, v. 2. C'est évidemment François Clouet, dit Janet, valet de chambre et peintre ordinaire de Charles IX, car son père, Jean Janet, peintre de François Ier, était mort en 1545. François Janet, né vers 1510 et mort vers 1575, eut de son temps une prodigieuse réputation, qu'il devait surtout aux éloges des poètes. Il excellait dans le portrait, et il se distinguait en ce genre par une étude minutieuse et naïve de ses modèles. Voyez le bel ouvrage de M. le comte de Laborde, *la Renaissance des arts à la cour de France*, t. I, p. 1-150.

P. 31, v. 10. Diomède, fils de Tydée, fut en butteau res-

sentiment de Vénus, qu'il avait blessée, par mégarde, pendant la guerre de Troie.

P. 33, v. 8. Le Titan Encelade, enseveli sous le mont Etna en Sicile, produisait les éruptions du volcan et les tremblements de terre, en s'efforçant de sortir de prison.

P. 34, v. 1. Voy. ci-dessus, p. 31, le sonnet et la note.

— v. 4. Le poète ne nous dit pas si le portrait de sa maîtresse était une miniature à la gouache, ou une peinture à l'huile, ou un dessin aux trois crayons. Nous supposons que François Clouet, qui exécutait ce genre de dessin avec une rare habileté, et qui a laissé un nombre infini de portraits dessinés de la sorte, avait fait seulement un *crayon* d'après le vif, pour que Buttet possédât sa maîtresse *en ce peu de peinture.*

P. 36, v. 5. « J'ai encores, dit Buttet, treuvé *Navondes* (que nous disons, en écorchant le latin, Naïades) quasi voulant dire Navigant aux ondes, duquel j'ai usé en *l'Amalthée* et en l'ode troisième du second livre. » Voy. ci-dessus dans la postface de l'Auteur au Lecteur.

P. 37, v. 10. Pluton, épris de Proserpine, fille de Cérès.

P. 39, v. 1. La Leysse, rivière qui passe à Chambéry et se jette dans le lac du Bourget, que le poète appelle partout *son lac.*

P. 40, v. 1. La nymphe Mélisse, dont le nom signifie *abeille*, avait trouvé, selon la Fable, le moyen de recueillir le miel. Mais le poète veut peut-être faire allusion au philosophe samien Mélissus, qui doutait de tout et même de la Divinité.

P. 41, v. 6. La magie, fort en vogue à cette époque, surtout à la cour de France, employait ce procédé, qu'on nommait l'*envoûtement*, pour nuire à une personne désignée et même pour la faire mourir, en piquant avec une aiguille ou une patte d'écrevisse le cœur d'une image de cire, qui était censée représenter cette personne, et en la vouant aux mauvais esprits.

P. 44, v. 2. Le zéphyr, vent d'ouest, en latin *Favonius*. Buttet, dans l'avis final de l'Auteur au Lecteur, s'excuse d'avoir employé ce mot « à l'imitation des plus doctes, qui, décrivant une chose antique, pour faire mieux sentir son sens, prenoient le vocable usité d'alors, comme en quelques endroits se voit dans Virgile. »

P. 46, v. 1. Cette propriété, dont le poète se plaît à faire

un gracieux tableau champêtre, était située sur les bords du lac du Bourget. Nous pensons que son père lui avait donné cette terre en apanage, à moins que ses deux aînés ne fussent morts jeunes et ne lui eussent laissé son droit de succession.

P. 51, v. 11. Archimède, fameux géomètre de Syracuse, avait inventé un sphère mécanique et beaucou pd'autres machines ingénieuses.

P. 54, v. 14. Pâris, fils de Priam, roi de Troie, enleva sur son vaisseau Hélène, femme de Ménélas, et la conduisit en Asie, chez son père, dont elle causa la ruine et la mort.

P. 56, v. 2. On attribuait aux Grecs l'invention des dés, pendant le siège de Troie; mais on rapportait aux Babyloniens l'honneur d'avoir employé les dés à connaître l'avenir. Le *sort des dés* était un genre de divination très usitée en France, au XVIe siècle, comme on le voit dans Rabelais, liv. III, chap. XI: *Comment Pantagruel remonstre le sort des dez estre illicite.*

P. 57, v. 1. Anacréon était né à Téos.

— v. 2. Remy Belleau, né à Nogent-le-Rotrou en 1528, mort à Paris en 1577, était un des meilleurs poètes de la Pléiade, où ses *Bergeries* l'avaient fait admettre. Tout en imitant les Grecs et les Latins, surtout Théocrite, il ne dédaignait pas de s'inspirer des pastorales italiennes, sans se laisser aller aux extravagances de style que se permettaient ses contemporains. A. de Thou lui donne le second rang parmi les poètes français. Baïf dit de lui, dans l'épitaphe qu'il consacre à sa mémoire :

O qualem capsula virum tegit!
Probus, suavis, comis ille Bellaqueus,
Prudensque, doctusque, elegansque
Hic jacet.

P. 61, v. 5. La belle Laure (de Noves), qui fut la muse plutôt que la maîtresse de Pétrarque, était devenue célèbre parmi les poètes français, depuis que le roi François Ier lui avait fait élever un tombeau à Avignon, et que Clément Marot lui avait composé une épitaphe.

— v. 11. Buttet semble vouloir dire dans ce sonnet qu'il devint amoureux d'Amalthée aux bords de la Seine, c'est-à-dire à Paris, tandis que dans un autre sonnet (voy. p. 39) il avait donné à entendre que son amour commença dans un château voisin du Rhône. Ce serait une contradiction si le poète ne nous disait pas ailleurs qu'il retrouva seulement à

Paris sa maîtresse, dont il était séparé depuis deux ans, et que son amour se réveilla avec plus d'ardeur. (Voyez la Notice.)

P. 63, v. 1. Suivant quelques auteurs, Mercure était né de Maïa, fille d'Atlas, roi d'Arcadie.

P. 67, v. 2. C'est le nom qu'il donne à une sorcière ou magicienne. Serait-ce par allusion à la femme d'Amphiaraüs, qui vendit son mari pour un collier d'or ?

— v. 4 Allusion à l'envoûtement magique. (Voy. ci-dessus, p. 168, et la note de la page 41.)

P 73, v. 6. Danaé, fille d'Acrisius. Jupiter se transforma pour elle en pluie d'or.

P. 81, v. 3. Joachim du Bellay, le plus grand poète français du XVIe siècle, né en 1524 au château de Lire, près d'Angers, venait de mourir à Paris, le 1er janvier 1560, lorsqu'il était à l'apogée de sa réputation littéraire. Il avait certainement rencontré Marc-Claude de Buttet chez Marguerite de France, dont il fut un des favoris et dont il célébra en vers le mariage avec Emmanuel-Philibert. Les deux poètes, le maître et l'élève, s'exercèrent à l'envi sur le même sujet. On voit que Buttet, dans son *Amalthée*, s'était surtout proposé pour modèle Joachim du Bellay, qui chanta aussi ses amours dans cent quinze sonnets réunis sous le titre de *l'Olive*, et qui fit naître, à son exemple, une foule d'amours poétiques en sonnets. Il était membre de la Pléiade, et nous croyons que Buttet aspirait à lui succéder.

Buttet était lié avec Ronsard, qui lui a adressé un madrigal (I, 147) et qui le nomme dans *les Iles fortunées* (VI, 173, ed. elzév.).

P. 82, v. 2. Lesbos, qui avait vu naître Sapho et ses poésies.

P. 87, v. 2. Guillaume des Autels, né à Charolles en 1529, et mort en 1576, a publié un grand nombre d'opuscules en différents genres, poésie, grammaire, facéties, etc. Il ne manquait ni d'esprit ni d'érudition; il se fit surtout connaître par sa polémique assez vive contre Louis Meygret, qui voulait réformer l'orthographe française. Ses vers latins valent mieux que ses vers français, comme on peut en juger par ceux qu'il adresse à l'auteur de l'*Amalthée*. (Voy. ci après, p. 132.)

P. 87, v. 6. Ponthus de Thiard, né vers 1521, au château de Bissy, dans le Mâconnais, mort en 1605, fut un des poètes de la Pléiade. Il imita le premier Joachim du Bellay, en chantant

ses amours en sonnets, qu'il publia, sans nom d'auteur, sous le titre d'*Erreurs amoureuses*. Il s'adonna depuis aux choses d'érudition, et quitta tout à fait la poésie pour la théologie; il finit par devenir évêque de Châlon. Guillaume des Autels était son neveu.

P. 92, v. 9. Pâris, fils de Priam, roi de Troie, devint épris de la belle Hélène, femme de Ménelas, roi de Lacédémone, et l'enleva au mépris des lois de Junon, ce qui fut l'origine de la guerre de Troie.

P. 98, v. 5. La chiromance ou chiromancie, art de deviner l'avenir d'après les signes de la main, était, vers cette époque, d'un usage presque général, surtout à la cour de France, où les devins étaient toujours les bienvenus. Cette science occulte avait été d'abord cultivée en Italie, où furent écrits et publiés une foule d'ouvrages qui traitent de la chiromancie. On commençait alors à les traduire en français.

— v. 12. C'est l'onomancie ou la divination par les noms, l'art de deviner par les lettres qui composent le nom d'une personne. Le savant de L'Aulnaye a fait une étrange confusion, dans son *Glossaire de Rabelais*, en disant que l'onomancie était l'art de deviner avec des libations de vin!

P. 99, v. 3. Le Temps.

P. 103, v. 1. Les Vents, fils d'Éole.

P. 104, v. 8. Le chien des enfers, Cerbère à trois têtes. Buttet, dans l'avis de l'Auteur au Lecteur, se justifie d'avoir inventé le mot *troi-tétu* « pour exprimer le latin *triceps* ».

P. 105, v. 12. Les Danaïdes, filles de Danaüs, roi d'Argos.

P. 106, v. 8. Allusion au jeune Narcisse, qui, ayant vu son image dans une fontaine, devint amoureux de cette image, qu'il prenait pour une nymphe des eaux.

P. 108, v. 1. Voy. ci-dessus l'ode (I, p. 56) et le sonnet (II, p. 26) adressés à son ami.

P. 111, v. 10. Apollon, averti de l'infidélité de sa maîtresse par le cri d'un corbeau, punit le délateur et changea en noir la couleur de son plumage, qui était blanc.

P. 117, v. 1. Le Parnasse, montagne de Phocide, consacrée aux Muses, qu'on appelait souvent le *double mont*, *biceps*, à cause de ses deux sommets.

— v. 3. Allusion aux vers saphiques français, dont Buttet se disait l'inventeur.

P. 117, v. 6. Le laurier, consacré à Apollon depuis la métamorphose de Daphné.

— v. 10. Capitale de l'île de Lesbos, patrie de Sapho.

P. 118, v. 2. Ce sonnet est adressé à Charles d'Espinay, d'une noble et ancienne maison de Bretagne, fils de Gui d'Espinay et de Louise de Goulaine, abbé de Saint-Gildas, puis évêque de Dol, en Bretagne. Charles d'Espinay n'était pas encore évêque, lorsque son ami Marc-Claude de Buttet lui adressa ce sonnet; mais il se trouvait en relations d'amitié littéraire avec les poètes de la Pléiade, et il venait de publier un recueil de *Sonnets amoureux* (Paris, Guill. Barbé, 1559, in-8°), en cachant son nom ecclésiastique sous le voile des initiales C. D. B., ce qui ne l'empêcha pas d'être chargé de quelques négociations importantes au concile de Trente. Il mourut en septembre 1591.

P. 119, v. 14. Le berger Endymion fut visité par Diane, pendant qu'il dormait sur le mont Latmus, en Carie.

P. 123, v. 3. Platon, dans plusieurs de ses ouvrages, dit en propres termes que c'est en se rapprochant de Dieu qu'on s'élève à la vertu, et en se vouant à la vertu qu'on honore Dieu d'une manière digne de lui. Telle est la morale que Marc-Claude de Buttet semble avoir voulu mettre en relief dans le dénouement de son poème allégorique.

P. 125, v. 11. Ariane, fille de Minos, roi de Crète, donna un peloton de fil, à Thésée qui pénétrait dans le labyrinthe pour combattre le Minotaure. Thésée, ayant épousé Ariane, l'abandonna dans l'île de Naxos, où elle se pendit de désespoir.

P. 128 et suiv. Il est impossible de ne pas reconnaître dans les derniers sonnets de ce poème mystique une imitation du célèbre poème de Maurice Scève : *Delie, objet de plus haute vertu, contenant 458 dizains sur la matière d'amour* (Lyon, Ant. Constantin, 1554, in-8°).

P. 135, v. 6. Nous avons déjà vu que les fêtes qui devaient avoir lieu à la cour de France en l'honneur du mariage du duc de Savoie avec Madame Marguerite, sœur du roi, furent complétement interrompues et arrêtées par le malheureux accident qui causa la mort de Henri II. Mais Marc-Claude de Buttet avait déjà fait imprimer d'avance son Epithalame (*Paris, Robert Estienne*, 1559, in-4°), dont il offrit aux nouveaux époux un exemplaire tiré sur vélin et orné de peintures. Le mariage fut célébré, sans pompe, comme nous l'avons déjà dit, le 9 juillet, veille de la mort du roi. Joachim du Bellay, Étienne

Jodelle et la plupart des poètes de cour composèrent aussi des épithalames à l'occasion de ce mariage.

P. 136, v. 13. Brantôme, dans ses *Dames illustres*, dit que Marguerite aspirait à ce mariage depuis l'entrevue de François Ier et du pape Paul III à Nice en 1538, où cette jeune princesse, âgée de seize ans, se rencontra pour la première fois avec Emmanuel-Philibert, âgé alors de dix ans.

— v. 17. Les ducs de Savoie se vantaient de descendre des empereurs d'Allemagne, par Bérol, prince de Saxonie; les généalogistes et les historiens faisaient remonter leur origine jusqu'à Allobros, descendant d'Hercule.

P. 137, v. 20. Elle avait reçu à sa naissance le titre de duchesse de Berry.

P. 138, v. 7. Brantôme, dans ses *Dames illustres*, dit que cette princesse « a esté si sage, si vertueuse, si parfaite en sçavoir et sapience, qu'on luy donna le nom de la Minerve ou Pallas de la France pour sa sapience : aussi, pour sa devise, elle portoit un rameau d'olive entortillé de deux serpents entrelassés l'un et l'autre, avecque ces mots :

Rerum sapientia custos,

signifiant que toutes choses sont regies ou doibvent l'estre par sapience, qu'elle avoit beaucoup, et de science aussi, qu'elle entretenoit tousjours par ses continuelles estudes les après disnées, et ses leçons qu'elle apprenoit des sçavants, qu'elle aymoit par dessus toute sorte de gens. »

P. 139, v. 9. Suivant certains mythologues, l'Hymenée n'était pas fille de Bacchus et de Venus, mais d'Apollon et d'une muse.

P. 145, v. 21. Le dauphin François, qui avait épousé Marie Stuart, reine d'Écosse, était âgé alors de seize ans.

— v. 23. Charles, duc d'Orléans, qui fut Charles IX, âgé alors de dix ans.

P. 145, v. 24. Henri, duc d'Angoulême, qui fut Henri III, âgé alors de neuf ans.

P. 146, v. 1. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, fils de Charles de Bourbon et mari de Jeanne d'Albret; il mourut en 1562, à l'age de quarante-cinq ans, laissant un fils qui fut Henri IV.

— v. 3. Louis, premier du nom, prince de Condé, qui

joua un si grand rôle en se mettant à la tête du parti protestant; il mourut en 1569, à l'âge de trente-huit ans.

P. 146, v. 4. Louis de Bourbon, duc de Montpensier, fils de Louis de Bourbon-Vendôme, prince de La Roche-sur-Yon, était né en 1513; il mourut en 1582.

— v. 5. Charles de Bourbon, prince de La Roche-sur-Yon, cadet du précédent; il mourut en 1565.

— v. 7. Léonor d'Orléans, duc de Longueville et d'Estouteville, souverain de Neufchâtel et grand chambellan de France, était fils de François III, duc de Longueville, décédé en 1548. Il mourut en 1573, âgé de trente-trois ans.

— v. 9. Charles IIe du nom, duc de Lorraine, né en 1542, était fils du duc François, auquel il succéda en 1545, sous la régence de sa mère, qui l'envoya passer sa jeunesse à la cour de France; il ne revint dans son duché qu'en 1559. Il prépara la Ligue et mourut en 1608.

— v. 13. Voyez t. I, p. 114, v. 11, et la note.

— v. 17. Le connétable de France Anne de Montmorency, né en 1493, un des plus grands personnages politiques de son temps, brave soldat et mauvais général d'armée, fut fait deux fois prisonnier, à la bataille de Pavie et à celle de Saint-Quentin, et reçut une blessure mortelle à la journée de Saint-Denis (11 novembre 1567), en combattant les protestants.

— v. 20. François de Clèves, premier du nom, duc de Nevers, né en 1516, mort en 1566. François Ier érigea pour lui le comté de Nevers en duché, lorsque ce prince épousa Marguerite de Bourbon, fille du duc de Vendôme.

— v. 21. Voyez t. I, page 114, v. 3, et la note; p. 119, et la note.

— v. 22. Voyez t. I, p. 114, v. 3, et la note

P. 147, v. 4. Le collier de l'ordre de Saint-Michel créé par Louis XI.

— v. 13. Le royaume d'Espagne, tel que Charles-Quint l'avait laissé à son fils Philippe II, se composait de sept royaumes, qui étaient représentés dans les armes du roi d'Espagne : Aragon, Castille, Léon, Navarre, etc.

P. 151, v. 6. La grand'salle du Palais, la plus vaste qui existât dans le monde, est décrite par le poète avec plus de détails qu'elle ne l'a été par les historiens de Paris. Elle fut

brûlée dans l'incendie du Palais, en 1618. Le festin royal devait avoir lieu dans cette salle, à l'occasion du mariage de la dauphine et du duc de Savoie.

P. 151, v. 22. C'était la fameuse Table de marbre, qui servait tour à tour de tribunal, de théâtre et d'estrade, dans les cérémonies publiques. Cette *tranche* de marbre noir, qui n'avait pas moins de trente pieds de longueur sur quinze de large, fut brisée et réduite en cendres dans l'incendie de 1618.

P. 152, v. 24. On a souvent répété que le premier *coche* qui ait circulé dans les rues de Paris fut celui que la reine Marguerite, femme de Henri IV, avait fait construire, et nous avons vu, en effet, dans les comptes de cette princesse, postérieurement à l'année 1600, la description minutieuse d'un coche fabriqué pour elle. Mais ce passage de l'Épithalame du duc et de la duchesse de Savoie prouve que dès 1559 les coches avaient commencé à remplacer les litières.

P. 162, l. 31. La paix de Cateau-Cambrésis, signée dans les premiers mois de 1559.

P. 163, l. 8. Voyez ci-dessus, p. 173, et la note de la page 138.

— l. 29 Nous n'avons pas découvert le critique dont Buttet se plaint ici avec amertume. Estienne Pasquier, qui a pu connaître notre poëte, l'a fort maltraité dans les *Recherches de la France*, dont le premier Livre parut en 1560. Voyez la Notice biographique.

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

M.-C. DE BUTTET

TOME SECOND

CABINET DU BIBLIOPHILE

N° XXVIII

TIRAGE.

320 exemplaires sur papier vergé (Nos 31 à 350).
15 — sur papier de Chine (Nos 1 à 15).
15 — sur papier Whatman (Nos 16 à 30).

350 exemplaires, numérotés.

No 196

OEUVRES POÉTIQUES

DE

M.-C. DE BUTTET

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE SUR L'AUTEUR
ET ACCOMPAGNÉES DE NOTES

PAR

LE BIBLIOPHILE JACOB

TOME SECOND

POÉSIES DIVERSES

PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXX

Muses, affin qu'avant ma mort s'arrache
Mon nom de l'avare tombeau,
Sur le Parnassien couppeau
A votre honneur cette offrande j'attache;

Et, pour garder que la nuit plus ne cache
Que fet vostre prestre nouveau,
M'avez abbreuvé de vostre eau :
Je vous suppli' qu'à ce coup on le sçache.

Or' que je vaque à votre sainct autel,
Ceignez mon chef du laurier immortel
Qui devant moy l'envie abbaisse,

Et annoncez toutes par l'univers
Qu'humble et devot j'appen ces petits vers
Aux grands vertus de ma princesse.

LE PREMIER LIVRE

DES VERS

DE MARC CLAUDE DE BUTTET

AU ROI

ODE I

HENRI, le plus grand roi que soutienne la terre,
Aprés avoir montré combien tu peus en guerre,
Mesme avoir envoié jusqu'au ciel tes hauts faits,
Retirant tes fureurs qui les mauvais punissent,
Affin qu'en tes païs tes belles loix fleurissent,
Sogneux de notre bien, tu apportes la paix.

Te publiant en tout roi tant émerveillable
Que çà bas sous le ciel d'une gloire semblable
Ne marche ton pareil, soit qu'il faille parler
De tes divines loix, ou des effrois belliques,

Tu t'i montres si grand que tous les rois antiques
A ta haute vertu ne peuvent s'égaller.

Combien t'aime le Ciel sus les ans le temogne
En tes premiers efforts ta conquise Bologne,
Et le septre ecossois en ton poing fleurissant :
Bien souvent a senti Charles Cesar Auguste,
Avec le meur conseil d'un roi chrestien si juste,
Ce que peut au besoing un prince si puissant.

Le Rhin en est temoin, qui, en l'aspre furie
De Mars, accourageant ta grand' gendarmerie,
Te vit et te connut au front de tes aieux;
Et, voiant sur ses bords l'honneur roial du monde,
Liberal te rendoit, en t'esclavant son onde,
(Si tu eusses voulu) de soi victorieux.

Je laisse du Piemont les fortes villes prises,
La tremblante Italie en justes entreprises,
Les Siennois de ta main doucement recuillis,
La Ligustique mer, humble dessous ta force,
Qui t'ouvrit ses grands bras, pour te donner la Corse,
Voiant venir de loin les saintes fleurs de lis.

Ton antique Calais, paravant imprenable
A tes septrés aieux, aux plus forts effroiable,

D'un haut mur sourcilleux, n'a sceu tant presumer
De ses forces qu'enfin ta maitresse puissance
N'ait chassé pour jamais les fiers Anglois de France,
Trainans leur honneur mort tous confus par la mer.

Et qui ne sçait l'effort de la foudre Gallique?
Dieu, en te decouvrant la secrette Amerique,
I descendit les tiens, menés d'un si bon heur
Que sous un autre ciel (où de nuit ne se glissent
Les astres tels qu'à nous) ja veincueurs ils bâtissent
Une seconde Gaule, à ton roial honneur.

Bref, le destin, guidant ta prudente vaillance,
A étandu les bords de ta croissante France
Par les terres et mers si loin, avec ton nom,
Qu'au bruit de tes assauts encor' en est saisie
D'un grand étonnement et l'Aphrique et l'Asie,
Qui sans te voir t'adore, oiant ton seul renom.

Mais, Sire (sauf l'honneur de ta grande coronne),
En parlant de tes faits, plus de los on te donne
D'avoir du joug de Mars tiré ton peuple franc :
Car qui donte soi-mesme, et commande à son ire,
Est bien un plus grand roi et plus digne d'empire
Qu'un qui massacre tout et par flamme et par sang.

Eut battu l'univers jusqu'à forcer Neptune
Ta puissance invincible, en cela la fortune,

Reine par dessus tout, prendroit l'honneur à soi :
Un los t'en demourroit avec tes capiteines ;
Mais d'avoir triumphé de ces antiques haines,
Sans avoir compagnon, la gloire est toute à toi.

Le cruel Dieu guerrier qui effroie le monde,
A la merci du fer, acquit la terre et l'onde,
Par dix mille travaux, aux antiques Cesars :
Il est si trespuissant qu'il a sur tout victoire,
Mais, par la douce paix triumphant de sa gloire,
Tu seras appellé le grand veincueur de Mars.

Quelque autre chante donq' tes sanglantes batailles,
Tes triumphes gagnés aux captives murailles
Des peuples loin dontés, se courbans sous ta loi :
Moi, Sire, je direi ta divine justice,
Tes États bien rangés, et ta sainte police,
Ta roiale bonté, ta clemence et ta foi.

En confessant qu'en guerre et paix on ne voit estre
Roi plus vaillant ni doux, et n'en pourroit tel naitre,
Bien que par toi s'en vient l'age d'or precieux :
Par l'une, à juste droit il faut que tu te nommes,
D'un titre merité, le plus grand roi des hommes ;
Par l'autre, l'on te voit çà bas semblable aux dieux.

A LA REINE

ODE II

Comme un orfeuvre industrieux
Qui, d'un burin laborieux,
A un grand hanap d'or découppe
Les costes, puis, en le couvrant
D'un beau couvercle, i va œvrant
Un feuillage qui l'enveloppe,
Voulant son or faire valloir,
Tasche au plus brave lieu d'assoir
Sur son œvre Mentorienne,
Pour embler l'œil du regardant,
Avec un beau rubis ardant,
Une belle perle Indienne,

Ainsi, mon ouvrage entrepris,
Pour le parfaire en plus haut pris,
De diverses vertus je trace,
Et, d'un traict par mes dois vivant,
De ma plume les engravant,
Je t'i ai gardé cette place,
Affin qu'étant prés de ton roi,
Toute femme se mire en toi,

Reine, des reines l'excellence,
Qui n'es seulement de mes vers
L'ornement, ains de l'univers,
Aussi bien comme de la France,

Maintenant je te veu conter
(S'il te plait ores de prester
A ma bouche un peu ton oreille)
Les secrets que m'a revelé
Clion, qui, m'aiant accollé,
M'a repeu de cette merveille.
« Retien (dit-elle), mon enfant,
Par quel heur l'honneur triumphant
Des deux plus grands peuples s'allie,
Et qui est celui qui a fet
L'étroit neud de l'amour parfet,
Serrant la Gaule et l'Italie.

« Le haut Dieu qui, par son pouvoir,
Quand il lui plait, fet tout mouvoir,
Avisoit en sa prévoiance
Que bien tôt les prochaines fins
De ses immuables destins
Devoient plus loin borner la France :
Dont soudain il va commander
A l'heure de ne retarder :
L'heure obéit, et tôt deplace.

Lors, Reine, le grand Roi voulut
Que l'œuvre parvint à son but
Par la main de ta digne race.

« Incontinent au veul de Dieu,
Tout ainsi comme un subtil feu,
S'en vint çà bas une ame belle,
Et dedans le ventre s'assit
De ta mere, qui engrossit
De toi, lors sa charge nouvelle.
Et ja commençoit d'approcher
Son heureux terme d'accoucher,
Quand, dans un verger de plaisance,
Lasse, elle alloit se comportant,
Au lieu où Arne va hatant
Ses flots en ta belle Florence.

« Là de long sur son flanc se mit,
Puis sur son beau bras s'endormit,
Et, decouvrant sa face belle,
Les grands Vertus qui la veilloient
De ses beautés s'émerveilloient,
Se courbant à l'envi sus elle.
« Dor, Princesse, dor doucement,
« Dit l'une, car le Ciel, t'aimant,
« Ferme des vens les bouches fortes.
« O en tous trois et quatre fois

« Heureuse toi si tu savois,
« Princesse, qu'est-ce que tu portes! »

Comme la Nymphe ainsi contoit,
Elle songeoit qu'elle enfantoit,
Au-prés des destins ses matrones,
Sans souffrir ni peine ni mal,
Dedans un beau palais roial,
Des grans septres et des coronnes,
Qui, hautes au ciel se dardant,
Alloient tumber en occident;
Les autres courroient voir l'Aurore;
Et vit lors un beau septre droit,
Qui sous le septentrion froid
Comme un trait se plantoit encore.

A peine le soleil doré,
Ravi du grand rond azuré,
Vit deux fois Tethys en son onde,
Que le Ciel, montrant son pouvoir,
Pour nous rendre heureux, te fit voir
La belle lumiere du monde,
A l'heure que, venant çà bas,
Avecques toi tu apportas
De là haut une telle grace
Que meintenant, Reine, tu vois

Tes enfans, et reines et rois,
Marcher heureux devant ta face.

Le Ciel, qui est juste donneur
De toute ample grace et bon heur,
Seulement ne t'a fet largesse
De tant d'honneurs, mais a vestu
Ton cueur de la simple vertu,
Pour commander à la richesse;
Et la vertu tant a tiré
Ton cueur, tout d'elle ennamouré,
Qu'ardente tousjours tu embrasses
Les lettres, qui te vont cherchant,
Le divin savoir t'épluchant,
Pour t'ouvrir les celestes traces.

O France, qui or' vas haussant
Ton bras, entre tous si puissant,
Pren bon cueur, aiant mere telle,
Et envoie à ce coup és cieux
Son los, des ans victorieux,
Au sein de la gloire immortelle;
Et toi, ma Muse au pied soudain,
Qui, prenant la lyre en la main,
Cette humble chanson lui as fette,
Di, par tout où tu t'en iras,

Que jamais tu ne chanteras
Une princesse plus parfette.

SUR LE MARIAGE

DE TRESHAUT ET VAILLANT PRINCE EMMANUEL PHILIBERT
DUC DE SAVOIE
ET TRESILLUSTRE PRINCESSE MARGUERITE DE FRANCE
DUCHESSE DE BERRI

ODE III

Et vous, celestes Pegasides,
Pierides,
Venés-moi toutes accoller :
Or' que la fureur delphienne
Tout m'emmene,
Grands choses je veu reveler.

Dedans voz antres plus sauvages
Voz mignardisses me tenoient,
Et ma harpe, en ses doux langages,
Flatoit ja des bois les ombrages,
Qui Marguerite resonoient,

Quand de votre trouppe immortelle
La plus belle
Devant moi vint se presenter :
« Cesse, car pour princesse telle
(Me dit-elle)
Je te montrerei que chanter. »

Alors une douce humeur lente,
Descendant peu à peu, rendit
Ma teste au sommeil languissante,
Puis, de membre en membre glissante,
Comme mort palle m'étendit,

Quand le Dieu qui, de sa main sombre,
Par fausse ombre,
Mille formes en l'ame peint,
Tira à soi ma fantasie,
Tôt saisie
D'un long songer vivement feint.

Trois fois je senti sur ma face
Sa paume froide, et prontement
Morphée, qui trompeur m'embrasse,
Me transporte en étrange place,
Tout éfroié d'étonnement.

« Où est fondue la montagne,
Ma compagne?
Où sont courus les bois amis
(Di-je lors), et quelle eau là fume
Et écume?
En quel monde me voi-je mis!

La Nymphe tout entour contemple,
Puis me dit : « Mon fils, ne crein rien :
Ci est de Cumes la terre ample;
Nous sommes ja voisins du temple
A mon cher frere Delien :

« Temple, de Dedale vollage
Haut œvrage,
Qui fuitif en ces lieux encra,
Et des ailes son navigage,
Pour le gage
De la memoire, i consacra.

« Ce long trait d'une eau si lointene
Que tu vois de flots s'argenter,
C'est la profonde mer Tyrrhene,
Par où la pauvre gent troienne
Vint les oracles consulter.

« *Mais, si ja du temple t'appelle*
L'œvre belle,
Pincé de desirs doux-ardans,
Allons-i : là le genoil plie
Et supplie
Apollon; puis entron dedans. »

En or et beaux pilliers doriques,
Le temple ardoit l'air plus serein,
Bâti à grands pierres rustiques,
Où sont des grands portes antiques
Assises sur gros gons d'erein.

Au portail brave en œvre meinte
Vivoit feinte
D'Androgée la triste fin;
Puis d'amour Pasiphaé prise,
Ja soumise
Au ventre du Toreau peu fin.

Là (cas énorme) i est encore,
Au Labyrinthe plein d'erreur,
Cet infame-né Minotore,
Qui les corps des enfans devore,
Livrés à sa gloutte fureur.

Tu aurois part en la grand' œvre
De ce feuvre,
Que tant industrieux on voit,
Icare, si tu laissois fere
A ton pere,
Et si sa douleur le pouvoit.

Par deux fois pourfilant tes ailes
En or, le cueur lui trassaillit,
Et, ridant les ondes cruelles,
Par deux fois des mains paternelles
L'outil et la force faillit;

Si bien que l'œvre encommencée,
Mi-tracée,
L'aiant de soi tout étrangé,
Lui fist quitter la place vide,
Que l'humide
De l'air et des ans ont mangé.

Sous cette parienne pierre,
Ma sainte guide ne souffrit
Que plus en ces merveilles j'erre:
J'entre, et mets le genoil à terre,
Puis telle priere elle offrit:

« O Dieu de Tenede et de Clare,
Et Pathare,
Vive voix des oracles surs,
Si ta sainte ardeur, qui s'enflamme
Dedans l'ame,
Onques ne dedaigna tes seurs,

« Ouvre-nous tes divins oracles
Tousjours quand nous t'invoquerons,
Et ne detourne tes miracles,
En ces cumeans habitacles,
Sur les choses que nous querons.

« Fai ta prestresse secretaine,
De toi pleine,
Ores venir prophetiser
Les grands heurs promis à la France :
Par presence
Veuille lui tant favoriser

« Que seulement elle n'écrive
Sur des feüilles ses obscurs vers,
Ains d'une voix hautement vive
Crie l'heur qu'il fault qui ensuive
Des hauts Dieux les destins couvers. »

A cette parolle divine,
La cortine,
L'autel et le saint ornement,
Donnant lieu à la chose ditte,
S'entr' agitte,
Tremblant d'un doux secouëment.

La Muse, recevant le sine,
Message de son frere cher,
Laisse la maison Apolline,
Et, prenant mon bras, m'achemine
Droit au prophetique rocher.

Nous arrivons tôt à l'hotesse
Et prestresse
D'Apollon, qui par certeins vers
Parloit en ces lieux solitaires :
Grands mysteres
Tantôt me furent decouvers.

Lors une caverne profonde
Dressée d'un front merveilleux,
Que le roch Euboïen fonde,
Obscure, horrible et furibonde,
A coup vint étonner mes yeux

Avec cent grands gueules beantes,
Abboiantes,
Où il faut qu'en se forvoiant
La voix enclose en cent s'ecarte,
Puis s'en parte,
Quand la Sibylle va criant.

Là davant la compagne mienne
M'abbaisse et met sur les genous,
Puis dit : « O vierge Amphrisienne,
S'il est vrai qu'Apollon te tienne,
Tout maintenant regarde-nous ! »

A peine eut la parolle ditte
Que subite
La Cumaine du grand rocher
Sort, et de cette réponse use :
« Sainte Muse,
Je ne vous sauroi rien cacher. »

Lors je ne sçai quelle priere
Seule entre ses dents marmonna,
Trois fois se retira arriere,
Trois fois regarda la lumiere,
Et trois fois l'antre environna.

Puis d'un corps, ce me semble, étrange
Toute change,
Une autre voix elle halena;
Au chef les cheveux lui dresserent,
Et changerent,
Et rien plus d'humain elle n'a.

A coup, de rage toute pleine,
Va crier d'un horrible émoi :
« Voici le Dieu qui me demaine,
Voici mon grand Dieu qui m'entraine,
Voi le ci, lognés-vous de moi! »

Lors une peur soudaine et froide,
Apre et roide,
Que tout effroié mon cueur eut,
Despuis ma teste herissée,
Englacée,
M'abbatant, à mes piés courut.

A donques toute elle s'élance
Par l'antre, et là fet aguiser
Sa voix hideuse, puis s'avance,
Puis, se tournant devers la France,
Commence ainsi prophetiser.

« O destinées tout-puissantes,
Ah! trop lentes,
Quand nous tirerés-vous le tens
Que l'heureuse françoise terre,
Hors de guerre,
Conjoindra deux esprits contans?

« Quand verras ta déesse humaine
En mille graces et beautés,
O bien heureux fleuve de Seine,
Montrant une face sereine,
Reluire davant tes autels?

« O Vierge, ores le Ciel l'incline
Et destine,
Le Ciel tout fet, le Ciel tout peut :
Voici venir un brave prince
Qu'amour pince,
Qui te pourchasse et qui te veut.

« Voici l'amant par doux allarmes
Que le petit Dieu jette à bas,
Faisant de tes beautés ses armes;
Voici l'héroe aux amours fermes,
Qu'iras ensuivant pas à pas.

« Je vois toute France assemblée
Ja troublée,
Qu'elle ne te peut retenir;
Je voi puis une terre heureuse,
Fort joieuse
De te voir en ses bras venir.

« J'oi desja comme elle t'appelle,
Sentant élever son bon heur,
Et ja ta servante fidelle
Se mire en ta presence belle,
Vrai pourtrait d'un roïal honneur.

« Mais, ains que la parolle mienne
Lui avienne,
O France, tu as à souffrir :
O Dieux, que d'aventures doubles,
Que de troubles,
A mes yeux se viennent offrir !

« Mais rien perdre cueur ne te face,
Si tes forts ennemis hatifs
A ton sang forcent une place,
Et si Mars d'une fiere audace
Traine tes héroes captifs.

« Car le Ciel, qui pour ton bien veille,
T'appareille
L'heur sous une infelicité,
Te rendant ja, pour l'avantage
De l'outrage,
Ton antique port et cité.

« Bellone laisse la campagne,
Deux Nymphes vont la repousser,
Tout ce qui est perdu se gagne :
Ha! je voi la France et l'Espagne,
A ce coup, d'amour s'embrasser.

« O d'Alcide le fort lignage,
Pren courage,
Le Ciel fet ces appointemens :
La plus belle que le jour voie,
Il l'envoie
Recevoir tes embrassemens :

« Et si promet la race tienne
Croitre en hauts fets, si glorieux
Qu'avant que ton jour fatal vienne
Verras en vertu ancienne
Resusciter tes grands aieux.

« Et toi, regarde un puissant septre
Bien haut croitre
Es fortes mains de tes enfans,
Et, par l'heur grand que tu leur donnes,
Les couronnes
Reluire en leurs chefs triumphans.

« Desja je voi marcher leur gloire,
Dés les champs où l'Aurore luit
Jusqu'où la tarde Tethys noire
Voit de Phœbus les chevaux boire,
Puis par tout ételer la nuit.

« Un prince en ta race vient naitre,
Qui doit estre
Le seul Cesar qui vangera
Ses anciens aieux de Troie,
A qui proie
Le Turc infidelle sera.

« Le Turc non seul, ains sa puissance,
Rien de plus grand ne pourra voir;
L'âge d'or reprendra naissance,
Et de la terre et de la France
Ne sera qu'un mesme pouvoir.

« La grand' force où Tytan se lieve
Perit brieve;
Aussi celle où le midi point:
Du couchant la toute derniere,
Non guerriere,
En son heur ne perira point,

« Jusques à tant que l'œvre immonde
De ce vieil estre terrien,
Dejognant la machine ronde,
Rompe les foudemens du monde,
Remettant ce tout en son rien.

Tels siecles les Naroues palles,
Sœurs fatales,
D'un accord veulent ja filler;
Le Dieu qui fet chose si grande
Me commande,
A ce coup, de le reveler. »

Lors, comme la grand' mer poussée
Fet monstrueux flots amasser,
Par les contraires vens brassée,
Puis enfin se rend abbaissée
Et cesse de se courrousser,

La Sibylle, en son fier courage,
Perd la rage,
L'esprit en elle refroidit,
La face lui revint sereine,
Puis soudaine
Au profond antre se perdit.

Adonques mon escorte chere,
Qui cependant ne m'élogna,
Voiant du clair jour la lumiere
Tumber en l'onde mariniere,
Me criant à coup m'empogna.

Je m'éten, ouvrant œil et bouche,
Tout farouche
Des sibyllins cris furieux;
Puis, me levant à sa parolle,
Loin s'envolle
Le pesant sommeil de mes yeux.

Allors la Nymphe gracieuse
Me dit : « Fiche en ton souvenir
La réponse ores non douteuse
Sur celle destinée heureuse
Qui doit à la France avenir;

« Et anime de telle gloire
Ton ivoire,
En ces miracles, si souvent,
Qu'en vain sa certaine parolle
Ne s'envolle,
Pour servir de joüet au vent.

« Donq' aux vers que tu appareilles
Fai tes cordes si bien chanter
Que ta Princesse en ces merveilles
Sente ses ravies oreilles
D'un divin accord contenter. »

Auprés de moi gisoit ma harpe,
Que je happe,
Pour l'animer avec ma voix;
Lors soudain ces vers j'y compasse,
Puis l'embrasse,
Sus elle promenant mes dois.

AU REVERENDISSIME

CARDINAL DE CHASTILLON

ODE IIII

QUAND *devant la seur du Roi,*
La divine Marguerite,
Je montroi au prés de toi
Quelque traits de son merite,
Et que mon vers se combloit
D'une lyrique merveille,
Qui de douceur lui embloit
L'esprit ravi par l'oreille,

Le soin qui te tient le plus,
Et la faveur dont tu uses
Aux chers enfans de Phœbus,
Et aux saints prestres des Muses,
Te fit d'un si bon aveu
Loüer les tons de ma rime
Que ma Princesse m'a eu,
Dés ce tens, en quelque estime.

Le saint chœur castalien
Ma harpe bien loing rejette,
Si jamais, pour un tel bien,
De ton los elle est muette :
Toutes fois, qu'un million
De divins esprits en sorte,
Qui le nom de Chastillon
Jusques aux étoiles porte !

Desja Ronsard sçait combien
Ta faveur a de puissance,
Faisant du vieil sang troien
Croitre l'honneur de la France :
Lui qui bien haut chantera
Le fils d'Hector et ses gloires,
Et de Henri ne taira
Les bien conquises victoires,

J'oi, ce me semble, Pascal
Qui ja tonne en ses Annales,
De ton frere l'admiral
Les grands batailles navales,
Pouvant tous les tiens nommer
Foudres des bandes guerrieres,
En la terre et en la mer,
Par chevaux et par navieres.

Mais moi, peu je puis encor,
Car la roiale largesse
Avec un éperon d'or
N'a enhardi ma paresse :
Pour autant me duit-il mieux
Chanter Pan et ses Nymphettes,
Hantant les rustiques Dieux
Et les jeunes amourettes.

Si par amour toutesfois
Quelqu'un deigne fere entrée
Par les ombres de mes bois,
Oïe ma forest sacrée,
Odet, bien haut te chantant,
Et entonnant tes loüanges,
Dessus le vent les portant
Jusques aux terres étranges.

Et ne m'est papier empraint
De beaux vers plus agreable
Que cil où la Muse a peint
Ta vertu émerveillable,
Pour avoir esté cellui
Qui la bande aoniene
En France a tiré d'ennui,
Digne du nom de Mecene.

Dieu te gard, ô vrai support
Des vertus qui te poursuivent,
Et, t'élisant pour leur port,
A toi par troupes arrivent :
Aiant dans ton cueur encré,
Là un lit elles disposent,
Où de Juppiter à gré
Les neuf filles se reposent.

A MADAME

BEATRIX PACIECO

Contesse d'Entremons

ODE V

Bien qu'à l'œvre que je t'ai fette,
Tout ainsi qu'un bon architecte,
Je pourroi étonner meints yeux,
Les amusant par hauts ouvrages,
Aux termes et témoins images
De la vertu de tes aieux,
Vraie race des Dieux,

Les uns guerriers pour la patrie,
N'épargnans les biens ni la vie,
Cognus capitaines vaillans;
Les autres, outre l'art de guerre,
Pour fermer la paix en leur terre,
Aux droicturieres loix veillans,
Et tousjours travaillans ;

Et bien que je puisse à ta gloire
Montrer, d'une antique memoire,
Ton Espagne avoir veu plantés,
En armes d'or bien étophées,
Leurs beaux victorieux trophées,
A coups de masse tempetés
Et morrions cretés,

Pourtant ores ne sera peinte
D'autre que de ta vertu sainte
Ma table vive en tes douceurs,
Qui, bien que mon pinceau t'imite,
N'a qu'une grandeur trop petite
Pour i animer en couleurs
Tes vertus et valeurs.

Se vantent de leur parentage
Ceux qui n'ont plus grand aventage
Qu'estre nobles par leurs aieux,

Et qui à leur vertu chenue
S'opposent, ainsi qu'une nue
Contre l'œil des astres raïeux,
Bien lointeine des cieux.

Mais or' je veux que l'on entende
Que ta vertu point ne demande
Braver par un autre ornement,
Ançois, de soi toute divine,
D'une propre marche chemine
Par leur sentier également,
Voire plus hautement.

Que servoit la claire noblesse
A l'assyrienne princesse,
Si ses hauts faits, du jour amis ,
N'eussent redonné la lumiere
A l'aïeule vertu premiere,
Froissant, en harnois tant bien mis,
Les effors ennemis?

Qu'eut vallu la race ancienne
A la superbe Egyptienne,
Si sa victorieuse mort
N'eut fraudé du Romain la gloire?
De Lucrece quelle memoire,

Et de la Vierge en cueur si fort,
Nageante au Tibrin bord?

Jamais la vertu ne se range
Qu'à cellui qui point ne la change,
Mais ardant l'ensuit en tous lieux.
Jadis par elle meinte dame,
S'arrachant vive de la lame,
Dedans un beau char precieux
Courut Déesse aux cieux.

Par elle ainsi l'on te vit estre
La feale oreille et la dextre
De la grand' reine Heleonor,
Vefve au preux Hercule de France
Qui tua le monstre ignorance,
Et dora son beau siecle encor
Du saturnien or.

Par elle non jamais oiseuse,
Ta claire aiguille industrieuse
Peint les cieux, la terre et les eaux,
Or' un Dieu et sa Nymphe aimée,
Or' sus une toile animée
De Junon les fiers pans nouveaux,
D'un or cyprien beaux.

Ores puis, aux heures delivres,
Au miel des philosophes livres
Doucement te vas allaictant,
Nourrissant tes pensées pures
Du fruit des saintes écritures,
Et ton esprit guerrier constant
A son corps résistant.

Aussi Minerve t'a apprise,
Toi qui ceux qu'elle favorise
Tousjours d'un meilleur œil revois,
Mesme ains que me voir eus en grace
Mes vers, qui du harpeur Horace
Cherchent aux doux pas de mes dois
Les accords callabrois.

Or' pourtant ma Muse venue
Ta vertu jusqu'au Ciel connue
Ne tasche farder ni dorer :
Comme un bel astre on la voit luire ;
Mais bien sur ma harpe veut bruire
Tes honeurs, pour se decorer,
Et en toi honorer.

A MADAME

DE SAINT-VALLIER

ODE VI

NOUS *qui de cette ville terre*
Sortons, puis i sommes remis,
Avons trois puissans ennemis
Cauteleux, qui nous font la guerre :
Le Tens saccageur, et brisant
Noz œvres en les déprisant;
L'Envie palle, qui empogne
La vertu des cueurs triumphans,
Et la Mort, mesme aux jeunes ans,
Qui de nous gueres ne s'élogne.

Sur ces trois la sagesse humaine
Pour neant cherche son pouvoir,
Si la raison ne vient provoir
Aux maux dont cette vie est pleine.
Car le fort Tens, qui tout abbat,
Hardi nous livre le combat,

L'Envie de travers nous gronde,
Et si sommes tous destinés
D'estre par la Mort ruinés,
Entrant au miserable monde.

Onq' en vain pourtant ne travaille
La vertu, qui nous fet priser,
Et par noz fets éterniser,
En tens de paix ou de bataille :
Car contre eux les tout-voians Dieux
De l'immortalité des cieux
Arment leurs favoris poëtes,
Et par leurs carmes bien heureux
Les heroes chevalereux,
De la race desquels vous estes.

Or' les saintes Muses et Graces,
Equippent ja Buttet en point,
La trousse en son flanc, l'arc au poing,
Pour resister à leurs menaces :
Aux armes vont l'industriant ;
Puis la plus belle, en me riant,
Un bouclier garde-corps me donne,
Pour aux hasards m'accompagner,
Sur lequel on voit rechigner
L'horrible chef de la Gorgonne.

J'appreste une lame tranchante
Contre le Tens, caut attrapeur;
Puis mon grand bouclier donne peur
A l'Envie, de deuil crevante.
Ainsi, d'un martial octroi,
Ces dames m'ont promis pour toi
En leurs grands efforts les detruire;
Voi me ci ja armé, ja soit
Que ta vertu, qui les deçoit,
Se peut revanger de leur ire.

Aussi belle grandeur ne glisse
Au tour des ans, qui se resuit,
Indigne en la profonde nuit
Qu'un long obli l'ensevelisse.
Il ne faut que thesor si beau
S'accable dessous le tombeau,
Ni que ton nom là bas arrive
Sans gloire, aux ombres se plegnant
Que les beaux vers, le dedeignant,
N'ont fet qu'en noz bouches il vive.

O si Mars, ami de ma Muse,
Et Phœbus, que tant j'ai cherché,
M'ouvrant un antre non touché,
Ses beaux lauriers ne me refuse,

Quelquefois on m'orra tonner
Les grands assauts qu'on vit donner
Quand les deux princes Allobroges,
Voisins ennemis de long tens,
Firent au sang des combattans
Les grands flots de l'Isere rouges,

Lorsque la gent savoisienne
En peu de nombre époventa,
Assaillit, rompit et donta
Le fort camp du Dauphin de Vienne.
Chantant Berol et son bon heur,
Je n'oblierai point l'honneur
Illustrant ta maison antique,
Ni les noms aux astres vollans
De tes aieux de Miolans,
Coulonnes de la republique.

Je dirai des lauriers la gloire
Qu'ils fesoient en leur sang bagner,
Se perdans, pour mieux se gagner
A l'inviolable memoire.
Je publierai, par leurs moiens,
De quel cueur les Savoisiens
Conquirent et chasteaux et villes,
Et que plus leur païs leur doit

Que jadis Rome ne devoit
Aux Scipions ni aux Camilles.

A FRANÇOIS DE LAMBERT

Evesque de Nice

ODE VII

Si la fievre palle et tremblante,
Ores chaude et ores glaçante,
Las! tant ne me venoit revoir
Avecques ses forces cruelles,
Me saccageant jusqu'aux moëlles
Et abbatant tout mon pouvoir,

Le desir qui à toi me presse
N'auroit la creinte pour maîtresse,
Et je ne vivroi angoisseux;
Mais à peine un bâton me porte,
Resemblant d'une face morte
Un simulachre paresseux.

Pourtant les gentes Tespiennes
De leurs flutes musiciennes
Gais mottets viennent me donner,
Et m'ont pour toi cette ode fette,
Qu'orendroit à ma main defette,
Si je puis, je ferai sonner.

Nymphe, mon saint amour, dépesche,
Pren mon luth muet à la perche,
Et fai le parler d'un beau son.
Di-moi comment mieux on l'accorde,
Puis i condui de corde à corde,
Avec mes dois, cette chanson.

Les vieux Grecs, que tant on admire,
Marians les vers à la lyre,
L'accord des cieux alloient trouvant;
Mesme Temistocle à la table,
Refusant le luth delectable,
En fut reputé moins savant.

Mais ce siecle, qui foible plie
Sous la vertu, ne s'étudie
Qu'amasser grands thesors et biens,
Laissant loin la trace divine
De la tant loüable doctrine
De noz bons peres anciens.

Aucuns aians l'ame plus belle
Recherchent la gloire immortelle,
Quittans la terre aux vicieux,
Et, d'une échelle peu hantée,
Vont gagnant l'étroitte montée
Pour aller empogner les cieux.

Entre lesquels la grand' lumiere
De ta vertu n'est point derniere,
Ainçois par sus les autres luit,
Comme, en outrant les nueux voiles,
La lune est reine des étoiles,
Et emperiere de la nuit.

Aussi la prudence divine,
Entre tous bien te voiant dine
Au sacré college romain
D'élever une charge grosse,
Pour appui te donna la crosse
(Ores fleurissante en ta main)

De ta Nice, en sa forteresse
Que la verde Tethys caresse,
Quand, par flots et reflots dispos,
Te riant, au port elle arrive,
Et plus loin qu'aux bords de sa rive
Envoie le bruit de ton los.

Ce grand Ciel, qui de son œil ample
Les œvres des mortels contemple,
T'aiant de long tens épreuvé,
Pour estre à ton merite large,
Avoit cette divine charge
A tes épaules reservé.

O Dieu! combien a de puissance
Le savoir joint à l'innocence,
Qui aux beaux palais supernels
Nous emporte, et notre nuit donte,
Et çà bas les siecles surmonte,
Rendant les hommes éternels!

Le grand Macedon, qui par guerre
Triumphant embrassa la terre,
Achille estimoit bien heureux
D'avoir trouvé la trompe forte
Qui reveilloit sa vertu morte,
Le vangeant du tens rigoureux;

Mais la tienne, bien plus divine,
Te sera ta claire buccine,
Sans aucun Homere chercher :
Car, par tes doux labeurs, toi-mesme
Hors des bras de la parque blesme
Vivant te pourras arracher.

A FRANÇOIS D'EGUEBELLETE

ODE VIII

Tous ceux qui veulent ne sont pas
Mignons de ma Muse, puissante
A sauver l'homme du trepas,
Et qui fille des dieux se vante ;
Mais ceux qui courageusement
Ardans taschent la vertu suivre,
Ils sont gravés plus vivement
Sur mes vers que dessus un cuivre.

Aussi ne fus-je jamais las
Tirer du noir sein de la terre
Ceux qui vont adorant Pallas,
Soit en la paix, soit en la guerre,
Et qui, rians l'humain danger,
Cherchent une éternité douce :
Sur ma plume, d'un vol leger,
Jusques és hauts cieux je les pousse.

Tes vertus, qui m'ont retardé
En ta braveté fleurissante,

Eguebellette, ont commandé
Que cette Ode à ton los je chante,
Et ton port qui les Dieux atteint,
Les Dieux qui au front de ta face
Au vif la hardiesse ont peint
De Seissel, ta vaillante race.

Le courageux Dieu tracien,
Qui te voit d'un œil favorable,
Au grand chevalier Pelien
De corps, de cueur, t'a fet semblable;
Mais tes faits d'armes glorieux
Ne lui sçauroient donner puissance
Te faire galopper les cieux
Comme Persée, avec ta lance :

Car, bien qu'ainsi qu'éclairs tramis
Ton harnois dans un camp flamboie,
Quand sur le dos des ennemis
Ton bras d'une masse foudroie,
Si ne peus-tu te revanger,
Armé d'une force si dure,
Du tens pront à nous saccager,
Qui aux plus braves fet injure.

Mais, aiant gagné la faveur
Des Muses, qui chantent les armes,

Méprise hardi sa fureur,
Froissée du choc de mes carmes.
Comme toi, les plus vaillans cueurs
Sont favoris de ces mignonnes;
Puis les poëtes, et veincueurs,
Ont le pris de mesmes couronnes.

A SON AMALTHÉE

ODE IX

FILLE, *plus que ta mere belle,*
Qui d'amour eut épris les Dieux,
Egale à la douce pucelle
Souci du cygne gracieux,
Mais puis de lui tant amoureuse
Qu'au ventre en œuf il lui germa
Celle grand' beauté quereleuse,
Qui les deux pars du monde arma;

O toi donq', ma Tyndarienne,
Qui sur moi fais Amour armer,
Si pour toi tant douce est la peine,
Je ne crein la mort pour t'aimer;

Mais, las! ma Nymphe, au moins octroie
Que cet injuste archer veincueur
N'embrase une seconde Troie,
Lançant ses brandons à mon cueur.

Ce n'est moi qui prend ton rivage,
Maugré ta gent, pour t'emmener;
Mais bien je veux, en ce jeune âge,
Mon cueur pour hôte te donner.
Fai donq', fai que Dione douce
Vite face oter à son fils
Ses traitres flambeaux et sa trousse,
Qu'il mit dans tes yeux, qui m'ont pris.

A JEAN GASPARD DE LAMBERT

Gentilhomme savoisien.

ODE X

HEUREUX *qui, pour acquerre*
Le ciel, quitte la terre
Et toute vanité,
Et qui, par vertu ample,
Se laisse pour exemple
A sa posterité!

Vertu suit une trace
Que nul ne tient, jusqu'à ce
Qu'il ait dur tens souffert.
Fort est qui, pour l'atteindre,
Aux maux, qu'on ne doit creindre,
Hardiment s'est offert.

Un mal instruit courage
Cet épineux passage
Veut ravir en courant :
Ainsi la fausse tourbe
Le jette au chemin courbe
De l'aveugle ignorant.

Mais qui fet lente course,
Pas à pas, voit la sourse
Du haut roch où il tend,
Et, lors qu'il crie et monte,
La vertu, d'aider pronte,
Invoquée l'entend.

Hercule, aiant defettes
Les sept hydrines testes,
Pront en un sentier tel
La print : en mesme affaire,
Castor, avec ton frere,
Tu es fet immortel !

Aucuns s'allans retraire
Loin des pas du vulgaire,
Ardans de decevoir
L'enroüillée oubliance,
Prudens, par la science
S'efforcent de l'avoir.

La science honnorable,
Plus que l'or souhetable,
Que le Ciel t'écloüit,
En si sage entreprise,
Pour estre de toi prise,
Belle s'épanouit.

Quand bien jeune tes guides
Les saintes Pegasides,
Désirant te loger,
Sus leur haut mont te mirent,
Et en dormant t'i firent
Leurs beaux secrets songer,

Là ta gorge alterée
Huma l'eau etherée,
Où but profondement
Le bon berger d'Ascrée;
Là la troupe sacrée
Te tient mignardement.

Entre elles Calliope,
Te baisant, enveloppe
Du rameau triumphant
L'or crespu de ta teste,
Comme propre conqueste
De son tant cher enfant;

Et, mettant la main tienne
Sur la harpe orphéenne,
T'a fet son art tenter;
Mais vien en plus hauts carmes
Les triumphantes armes
De noz princes chanter.

Qui est cellui qui pense
Plus brave recompense,
Pour son heur merité,
Que de povoir conquerre,
Aprés mort, en sa terre,
Gloire et éternité?

L'honneur des plus grands tombe
Avec eux sous la tombe :
Qu'est-ce où l'obli ne mord?
Mais ta vertu suivie
Sous les piés de la vie
Massacrera la mort.

Le palmier qui boutonne
Esperance nous donne
Manger le fruit suivant :
Or, ta meure prudence
Plutôt que l'apparence
On a veu mise avant :

Car le Ciel, qui l'ordonne,
Ains que sois en autonne,
T'a rendu fructueux,
Faisant de ta jeunesse
Une sage vieillesse,
Tant es-tu vertueux.

A VENUS ET CUPIDON

CONTRE AMALTHÉE

ODE XI

O Déesse Aphrodite, fille
De la mer, que l'air fit rider,
T'embarquant dans une coquille
Pour droit en Cythere aborder,

Quand, bien petite encore,
Mais tres-grande en beauté,
Ton Isle qui t'adore
Conneut ta deité,

Tu as sur l'univers regence,
Par toi tout au plaisir se joint :
Car tu reserves la puissance
De ton fils mignard, qui tout point.
Voi donques, je te prie,
Mere d'Amour, comment
Ma gentile ennemie
Se joüe à mon torment.

Bien que tu te sois retirée
Dans Thrace, où vollent tes desirs,
Ou que ta ville Cytherée
Te tienne en tes premiers plaisirs,
Tourne ton beau char ample
En mes champs, si tu veux
Que je t'i dresse un temple
Pour te rendre mes vœux.

Le doux mal d'amour incurable,
Qui par monts et bois t'a contreint
Suivre ton mignon tant aimable,
Mon cueur pour Amalthée étreint,

Qui seule me travaille
En ses divines meurs,
Et d'une sourde oreille
Méprise mes clameurs.

Tu peux matter par douce force
L'orgueil des plus fiers animaux,
Mesme brusler en ton amorce
Les monstres aux marines eaux.
Mais ma Nymphe, ta proche,
Caute à me molester,
D'un cueur né d'une roche
T'ose bien resister.

Donq', Amour, pren ta fleche amere,
Bande ton arc, fai la douloir :
Sans toi la douceur de ta mere
Longuement ne pourroit valoir.
Jusques dans ses os glisse
Ton feu lent, plein d'aigreur,
Et fai qu'elle pallisse
D'une douce langueur.

Si le grand Roi qui tonne et grelle,
Sans viser, tu frappes au cueur,
Ne pourras-tu d'une pucelle
Par longs ans te rendre veincueur?

Du trait qui me fet blesme
Tasche à l'atteindre droit,
Car ce tonnant supresme
Elle seule veincroit.

Enfin, quand ta prodigue trousse
Tous ses traits t'aura fet sortir,
Pour la rendre à mes travaux douce,
Fai-lui un peu mon mal sentir,
Puis regrave sans cesse,
En son cueur tendre fet,
La peine vengeresse
Du tort qu'elle me fet.

SUR SON RETOUR DES CHAMPS

ODE XII

DESJA *l'hyver, qui tout tremblant frissonne,*
Des mons tous blancs droit nous darde çà bas
Une froideur tant aspre qu'elle étonne
Mes champs aimés, mes soulas, mes ébas.

Les dous ruisseaux clair-courans aux campagnes,
Par l'Aquilon arretés et trancis,
Font et refont, aux froids pieds des montagnes,
Un roch scabreux de glaçons endurcis.

Puis les forests, dont les testes brottues
Fesoient épés les feuilles verdoier,
De leurs cheveux orendroit dévetues,
Sous neige et glas se deulent de ploier.

Tous les plaisirs des champs mornes se taisent,
Que tout lascif je souloi savorer
Au nouveau tens qu'oiseaux gais se degoisent,
Et que l'on sent les rochers murmurer.

Des doctes Seurs celle bande celeste
Vers vous, mes champs, me piqua de venir ;
Mais, puis que ja decembre m'i moleste,
Plus prisonnier ne me povés tenir.

Philelphe, avant ! que mon cheval on selle !
Muses, pourquoi venés-vous m'empescher ?
Attendu suis d'une trouppe fidelle,
Qui par voz dons tousjours m'a tenu cher.

Long tens au bord de cette eau azurine
Ai bataillé, comme votre souldart,

Allors qu'Amour, entré dans ma poitrine,
Me saccageant, i mit le feu qui m'ard.

Mais à ce coup mon Chamberi m'appelle.
O Paradis de ma felicité,
Que n'est desja cette plume immortelle
Pour tracer vif ton honneur merité !

Si je vai là, tous mes plus favorables,
En m'embrassant, me viendront caresser,
Me faisant voir leurs labeurs memorables,
Que les longs jours ne pourront ranverser.

De Battandier la joieusetté brave
Ses mots fleuris soudain dégorgera,
Et mon Lambert, Pallas, ton doux esclave,
De Ciceron les thesors versera.

Ramasse i est, et Pingon à la trace
Des anciens ses vers fera bondir,
Qui sont venus freschement de Parnasse,
Où Apollon les lui a fet ourdir.

Mais ma cruelle n cent graces friande,
D'un doux regard, las ! me vient r'allumer :
O malheureux qui, par beauté trop grande,
En vain espoir ne se soule d'aimer !

A MADELEINE LA GORGE

ODE XIII

Si dessous les ombres molles,
Douce Eraton, tu m'accolles,
Quand en ton giron je suis,
Maniant mon luth à l'aise,
Rien je ne di qui ne plaise,
Car ma chanson tu conduis.

Mais quel soin tousjours te presse,
Di-moi, ma sainte maitresse,
De courir voir les beautés
D'une Dryade qui emble
Les cueurs et esprits ensemble,
De ses graces enchantés?

M'as-tu ta cachette ouverte,
Pour i faire entrer ma perte?
Où veux-tu guider tes pas?
Ferme ici ta belle plante :
Il n'i a chemin ni sente;
Je te suppli, n'i va pas.

J'enten desja un allarme,
Et le petit Dieu qui arme
D'arc et de fleches ses mains,
Pour à plat en douce guerre,
A grands coups de traits, sur terre
Verser les foibles humains.

Bien donq', si tant te plait, chante
Celle beauté qui tant gente
Ravit à soi les esprits;
Qui sera, l'aiant ja prise,
Au pur or de mes vers mise,
Comme une perle de pris.

La Nature merveilleuse
Fut de son œvre amoureuse,
La formant, ou bien il faut
Que, sous une face humaine,
Quelque Déesse hauteine
Nous vienne voir de là haut.

Car Daphné ne fut onq' telle,
Non Eglé, non la pucelle
Fuiante l'obscur des bois,
Quand Pan, qui aprés hahanne,
Pour elle embrassa la canne
Où pleint encore sa voix.

Ce jeune enfant Dieu qui volle
D'un trait mignard rendit folle
Une garce, qui conceut,
Sous le blanc cygne amiable,
La beauté émerveillable
Qui flamme aux Pergames fut.

Mais, par les Graces menée,
Gorge, tu nous es donnée
Des cieux pour les admirer,
Qui d'en haut leurs clairs yeux paissent
Courbés sur toi, tant se plaisent
En tes vertus se mirer.

O fille au nymphal corsage,
Qui d'un beau ouvert visaige,
D'amours et graces tout plein,
Me paissant de tes doux termes,
Deignes mes bien-heureux carmes
Du vierge creux de ton sein,

Puisque bons la France avoüe
Les petis vers que je jouë,
Je jure les saintes Seurs,
Et leurs vers lauriers, ma gloire,
Te loger chez la Memoire,
Prés des Graces et Douceurs.

Et par moi (si trop je n'erre)
Les filles de meinte terre
Verront aux astres luisans
T'emporter des vertus belles,
Que les Muses éternelles
Ont fet maitresses des ans.

AUX MUSES

POUR IMMORTALISER LA VERTU DE MADAME MARGUERITE

ODE XIIII

ORES *que la vermeille Aurore*
Repigne ses beaux crins dorés,
Sur l'Indois sablon qu'elle honore,
Or qu'elle efface et chasse encore
Les astres de la nuit tirés,

Reveillés-vous, divine race,
Qui Parnasse
Habités, ou les fresches eaux
D'Eurote, ou les beaux bords humides
Libetrides,
Ou les pindiens arbrisseaux.

Ouvrés-moi voz freschettes prées
Peintes des plus gaies couleurs,
Et ces corbeilles diaprées
Par voz subtiles mains sacrées
Faittes rire de mille fleurs.

Que votre docte main façonne
La coronne
Promise en honneur immortel
A la Princesse MARGUERITE,
Qui merite
Que vous lui dressiés un autel.

Courés donq' à l'envi vous rendre,
Tandis que l'aube ajournera
Sur l'herbe verdelette et tendre;
Puis son doux thesor allés prendre,
Et tout ce qui de beau sera.

Sus à ce lis, sus à ces roses
Or décloses,
Sus à ce bel œillet vermeil;
Mais gardés qu'aucune ne bouge
La fleur rouge
Teinte de l'infernal sommeil.

Dépechés, que l'on amoncelle
Tout ce que le gai printens peut :
Cueillés la violette belle,
Et la fleur qui revelle celle
Pour qui ce beau butin se cueut.

Par voz mains, des fleurs soefves-nées
Bien ornées,
Vos vers preaux soient dépoüillés,
Tant que leur bigarreure vive,
Si naïve,
Ne les rende ainsi émaillés.

Je voi ja une Nymphe adextre,
Qui, pour ses compagnes gagner,
Se fet si gentile apparoitre
Qu'il semble que l'on voie croitre
Ses roses dedans son panier.

Une autre derriere la guette,
La finette,
Envieuse de ses couleurs,
Tant hatant sa main larronesse
Que tout verse,
Tapissant le beau pré de fleurs.

Ainsi, doucement outragée,
S'efforce de la mettre à bas ;
L'autre fuit sa seur non vangée,
Et, en la course accouragée,
Perd une rose à châcun pas.

Où allez-vous, gaies pucelles,
Doctes, belles?
Ces tant douces noises cessés ;
Et que vos fleurs les plus exquises
Me soient prises :
Venés, et les entrelacés !

Au nom de la Nymphe roiale,
Je pren ces trois fleurons divers,
Le lis, la rose matinale,
La marguerite virginale,
Ornement de mes petits vers ;

Et veus que sa deüe coronne
En fleuronne,
Repeinte en cent mille façons.
Or est tens qu'on en face offrande :
Belle bande,
Frappés donq' l'air de voz chansons.

Puis dessus l'herbette feconde
Prenés-vous, et allés dansant,
Menant des bras une douce onde,
Virottant toutes à la ronde
Parmi ce beau pré verdissant.

Là donq' que châcune soit preste
Ceste feste,
Et ce beau jour solennisé;
Que son nom d'un tens innombrable,
Pardurable,
Soit par vous immortalisé,

Affin que la memoire d'elle
Publie le Ciel ne pouvoir
Enrichir la beauté mortelle
D'une ardente vertu plus belle
Qu'en MARGUERITE *l'on peut voir.*

Muses, qu'un marbrin simulachre
L'on lui sacre,
Sur deux pilliers bien haut montés,
Qui vive, et sa grace excellente
Represente
Et le divin de ses beautés.

Mais, affin qu'un malin orage
N'i coure sa force épreuver,
Defendés-le de tout outrage :
Car il faut ces vers contre l'âge
De voz propres mains engraver.

PRINCESSE, QUI DÉS TON ENFANCE
EN TA FRANCE
TES COMPAGNES NOUS APPELLAS,
AIANT ACQUIS L'HEUR PAR MERITE
D'ESTRE DITTE
SUR TOUTES LA DOCTE PALLAS,

NOUS SACRONS CETTE AUTRE CORONNE
(OUTRE LE LAURIER MERITÉ
QUI TON SAGE FRONT ENVIRONNE)
A TA GRAND' VERTU QUI FLEURONNE,
POUR GAGE DE L'ÉTERNITÉ.

AU SEIGNEUR

JEAN BOISSONÉ

Tolosan

ODE XV

Tous les maux, toute la misere,
Du Pactol tout l'or fluctueux,
En la fortune moins prospere,
Ne sont puissans assés pour faire
Abbaisser un cueur vertueux.

Non des citoiens la menace,
Irés comme un torrent émeu,
Ni d'un cruel tyran la face,
Fît-il rougir et mettre en place
Le Toreau d'erein sur un feu.

Deut le ciel, dés la haut cime,
Son grand bâtiment ruiner,
Si bien remparé il s'anime
Qu'un tant épouvantable abime
Le frapperoit sans l'etonner.

En tous dangers, contre la chance
De fortune il peut se fermer,
Comme un rocher que le vent tence,
Quand sur lui d'un grand hurt s'élance
La vague rage de la mer.

Car la vertu, tousjours compagne,
Le conseille, et, d'un clair renom
L'éternisant, ne le dédaigne;
Plusieurs marchent sous son enseigne,
Qui ne l'ont connu que de nom.

Mais toi, dés la fleur de l'enfance,
Heureux Boissoné, la suivant,
Nous montres, par experience,
Que vaut d'avoir sur la constance
Philosophé tout son vivant.

Ta force, à nuls maux asservie,
Triumphe de tes envieux,
Qui tâchoient, forcennés d'envie,
Rompre le repos de ta vie,
Ores sus eux victorieux.

D'une accoutumée prudence
Ton cueur si bien s'est asseuré
Qu'aprés ta longue patience,

A eux la grieve repentance,
A toi est l'honneur demeuré.

Nous faisant voir (puisque rien ferme
N'est en cet estre terrien,
Qui clôt notre heur en peu de terme)
Que, quand pour nous la vertu s'arme,
Le dur malheur ne nous peut rien.

O bien heureux, et vraiment sage,
Qui se courbe patiemment
Dessous la fortune vollage,
Et qui à son riant visage
Ne s'amuse pas grandement.

A LOUIS DE BUTTET

Son Cousin

ODE XVI

AINSI *qu'aux terribles allarmes*
Courageux tu te rueras,
Vétu des piemontoises armes,
Sous ce grand Conte de Varas,

Loin j'entrerei
Aux bois touffus et plus secrettes prées,
Et avec Pan, les Faunes, et Napées,
Des vers j'enfanterei.

Vraiment tu ensuis notre race,
Prenant le fer pour batailler.
Les Dieux en differente trace,
Prudens, me voulurent tailler.
Le trop dur Mars
Or' ne me rid, et ne sçait me surprendre ;
J'aime la muse, aussi ell' vient m'apprendre
Ses sciences et arts.

Quantefois à la decouverte
Quelque dame qui te verra,
Ja cregnant ton indigne perte,
Prise de toi, soupirera,
D'une grand' tour,
Te remirant au dur front de l'armée,
En ce pendant que ta maitresse aimée
Merquera ton retour.

Mais fui l'atrait que l'Amour donne,
Ou ton cueur languira étreint ;
Et ne revien si la coronne
De laurier n'a ton front enceint,

Buttet, affin
Qu'au choc de mort ta gagnée victoire
Des vertueux te repande la gloire
Qui durera sans fin.

A RENÉ JULIEN

Parisien

ODE XVII

Si l'on te calumnie,
Si le droit on te nie,
S'on épie ta mort,
N'en vi en peur aucune,
Ains contre ta fortune
Pren cueur tousjours plus fort.

Car celluy qui dispose,
Julien, toute chose,
Tout bon, ne permet pas
Venir le bras robuste
Des meschans sus un juste,
Pour le renverser bas.

Puis le tens rien ne cache,
Et faut qu'en fin on sache
Où l'equité se tient.
La vertu enviée,
Sans qu'elle soit noiée,
Tousjours au dessus vient.

Et, bien que l'on saccage
Tes biens, ton heritage,
Qu'on tasche t'en priver,
Donnant au malheur place,
Regarde aprés la glace
Le prin-tens arriver.

Au sort plein d'inconstance
A bien peu d'asseurance,
N'i mets ton fondement :
Tantôt le deuil il meine,
Tantôt aprés la peine
Le doux contentement.

SUR LA NAISSANCE
DE
NOSTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST

ODE XVIII

Reveille-toi, mon luth, et chante
Des vers au tres-grand Dieu des Dieux,
D'une corde si bien disante
Qu'elle arreste étonnés les cieux.
Quel Apollon m'assaut
D'un nouveau feu plus chaud?
Qui me va rechaufant
L'ame en si saint émoi?
Dieu supresme, fai-moi
Chanter ton doux enfant.

En ce bas desert où nous sommes
Le haut Verbe éternel vivant
Se vétit de la chair des hommes,
A nos miseres s'asservant,
Et vint (vangeant le tort
Du serpent) par sa mort

La terre secourir,
Qui, sous l'antique erreur,
S'en alloit en l'horreur
Des abimes perir.

Aux fonds des profondes tenebres,
Le grand soleil se revela,
Et, rompant les portes funebres
De Pluton, soudain appella,
Du haut ciel eclairci,
La Pitié, et Merci,
Qui l'homme ont dechainé
Des gouffres infernaux,
Où en éternels maux
Il étoit condanné.

Une Nymphe Galiléenne
Dans son flanc heureux le porta,
Et, par puissance non humaine,
Mere et vierge elle l'enfanta.
La Nature, en ce fet,
Etonnée, se tait,
Et en soi ne comprend
Comment faire se peut
(Quand sa loi ne le veut)
Un miracle si grand.

Tantôt que par celeste grace
L'enfant du Tout-puissant fut né,
L'ange de Dieu, des cieux déplace,
De splendeur tout environné,
Criant aux pâtoreaux :
« Sus, laissés ces toreaux!
Qu'estes-vous endormis?
En terre s'est rendu,
Du ciel large étendu,
Le Messie promis.

« Enfans, n'aiés peur! qu'on s'appreste,
Debout! en Bethléem courés!
Sur du foin, dans une grangette,
Au maillot vous le trouverés. »
Ainsi leur annonça
L'Esprit, puis s'elança
Par l'air divinement;
Lors les celestes voix
Ont frappé plusieurs fois
Le front du firmament.

Les bergers, en liesse grande,
Leurs musettes et challemeaux
Font oüir, et toute la bande
Chante et rechante chants nouveaux.
Au grand Dieu tout puissant

Loüanges vont dressant,
Pleins de divine ardeur,
Aians oüi des cieux
En ces terrestres lieux
Venir un si grand heur.

La nuit lors, pour estre agreable,
Tendit son manteau ételé
Jusqu'aux fins du monde habitable,
Où elle a l'enfant revelé.
Le ciel, qui tôt le sceut,
Muet point ne lé teut,
Tirant ses mouvemens;
Et tout soudain l'ont veu
L'air, la terre et le feu,
Et tous les élemens.

A coup, une étoille drillante,
Traçant le ciel oriental,
Traine sa cueüe blanchissante,
Nonçant ce mystere fatal.
Trois Sages, regardans
Ses beaux cheveux ardans,
La voiant avancer,
Dirent que le haut Dieu
Droit l'élançoit au lieu,
Pour son Roi annoncer.

Joieux de ce divin message,
Avec honnorables presens
Le vont voir, d'un humble visage,
Lui offrant or, myrrhe et encens.
Sachans qu'il s'étoit fet,
D'éternel Dieu parfet,
En corps semblable à nous,
Chacun d'eux s'abbatit
Devant l'enfant petit
Saintement à genoux.

Or, puisque fus tant admirable,
Claire nuit, par tout l'univers,
A jamais sois-moi favorable,
Inspire-moi des divins vers.
Et toi, le doux confort
De mon ennui si fort,
Luth, que je vai pinçant,
Cesse de lamenter,
Et appren à chanter
Le los du Tout-puissant.

SUR LE TREPAS
DE
LA REINE DE NAVARRE

Suivant les vers latins de Jean d'Aurat

ODE XIX

Ainsi que le Prophete grand,
Ravi d'un brave char ardant,
Bien haut par l'air print la carriere,
De son bras doré et luisant
La bride et le frein conduisant
Des chevaux foulant la lumiere,

Quand la robbe, se deploiant
Hors du sein du vieil flamboiant,
Cheut aux jeunes mains suppliantes
Du moindre Prophete, et ainsi
Aprés soi, par l'air éclerci,
Tiroit longues traces ardentes,

Comme une étoile on voit flamber,
Tumbante, ou qui semble tumber
Du ciel, des autres bien lointaine,

Trainant une cueüe à long trait,
D'un feu soudainement pourtrait,
En la nuit brunette et sereine,

MARGUERITE, *non autrement,*
Lasse de l'humain vetement,
Qui d'une tache naturelle
Outre son gré l'alloit couvrant,
Plus divine, se delivrant
De l'orde masse corporelle,

Au ciel hauteine s'éleva;
Sur quatre roues elle va,
Foi, Charité et Esperance,
Et la Force, qui donter peut
Le sort malin, qui point n'émeut
Un cueur bien armé de constance.

Sur ce beau char victorieux,
Se joint à la trouppe des Dieux,
Où Déesse elle se contemple,
Et reine, par dessus les rois,
Non de son petit Navarrois,
Mais bien d'un roiaume plus ample.

A ANTOINE BATTANDIER

ODE XX

Le celeste Toreau, dressant
Sa corne d'or, de fleurs ornée,
D'un front sur la saison puissant
Pousse la porte de l'année.
Le ciel, chaufant l'humide de la terre,
Nouveaux thesors de son giron déserre.

Desja se desenflent les eaux,
Abbatant leurs ondes legeres,
Et, par les champs, les pâtoureaux
Se joüent aux gaies bergeres.
Ores tout rid; mais cet estre agreable
Nous va monstrant que rien n'est pardurable.

Tantôt le renouveau plaisant
Un esté couppe-blé nous donne,
Et, soudain que l'esté cuisant
A fet place au vineux autonne,
L'hyver recourt : ainsi l'heure nous meine,
De jour en jour, à notre mort certeine.

La lune pourtant châcun mois
Rachette sa clarté perdue;
Mais, Battandier, si une fois
L'arrest des trois Parques nous rue
Davant Minos, où tous nous faut descendre,
Nous serons lors, maugré nous, ombre et cendre.

Pourquoi donq', pour biens acquerir,
Perdons-nous l'aise pour la peine,
Quand si soudain un bref mourir
Trompe notre esperance veine?
Voici le coup de joüer et s'ébatre:
Or' pour jamais faut la tristesse abbatre.

Laisse le Palais plein d'émoi,
Laisse, laisse ces loix rongeardes,
Et te per aux champs avec moi,
Pour voir caroller les Dryades,
Du bord jasard d'une fonteine pure
Sus un lit mol de mosseuse verdure.

CONTRE UN POETE INJURIEUX

ODE XXI

Le Ciel, pour punir ton outrage,
Te plante au cerveau une rage,
Qui plus et plus croissant tousjours,
Ainsi qu'Hecube malheureuse,
Forcera ta gueule hideuse
Tous les soirs par les carrefours.

Va, mâtin, et ne me hasarde :
Bien que d'envie ton cueur arde,
Cherchant sur moi ficher ta dent,
Et que ce vilain groin tu tordes,
Je n'ai point peur que tu me mordes,
Me resuivant d'un œil ardent.

Si tu ne veux que je t'accoutre
De coups, laisse-moi passer outre;
Es-tu bien pour me forvoier?
Mais, si ta rage encor te happe,
Approche-toi, gronde, urle, jappe :
Tu ne me peux rien qu'abboier.

A M. D. B.

ODE XXII

Par Venus, qui t'est favorable,
Marguerite, di-moi,
Di-moi pourquoi, trop mal traittable,
Tu pers mon Lambert tant aimable,
Cuit de l'amour de toi?

Pourquoi, rechangeant de nature,
Plus parler on ne l'oit
Que de sa Marguerite dure,
Et n'a plus de ses amis cure,
Ainsi comme il souloit?

Le bal, les festins et les tables,
Et sa propre maison,
Les ris et les jeux delectables,
Et les lieux plus accompagnables,
Il hait comme poison.

Plus à m'appeller il ne tasche,
Pour entrefeuilleter

Son cher Ciceron, qui lui fache ;
Ainçois pensif l'amour remache,
Qui le vient tormenter.

Plus, pour les tors dont tu lui uses,
Entre rochers connus,
Entre vaux et forests recluses,
N'allons revoir les saintes Muses,
Ni les Faunes cornus.

Plus, las ! plus n'enfonce sa dextre
L'arc droit, au blanc visant :
Un Dieu-archer, trop, trop adextre,
Ingrate, l'a fet ta proie estre,
D'un trait bien plus nuisant.

Sa dure peine cotumiere
L'a forcé d'un tel pli
Que, rompant son ardeur premiere,
Pour toi il jette tout arriere,
Voire soi en obli.

Dedans ta maison importune
(Non soul d'i sejourner)
Aussi tôt n'anuite la brune
Que pour te gemir sa fortune
Il va s'emprisonner.

Ainsi le damoiseau Achille
Secret se cachetoit
En la vierge trouppe gentile,
Pour n'estre à l'assaut de la ville
Où on le souhetoit.

O petit dieu, pour une enfance,
Que grands sont tes effors !
Quand mieux estre armé on se pense,
Lors tu fais sentir ta puissance
Aux foibles et aux fors.

A LOUIS MILLIET

Savoisien

ODE XXIII

Je ten les bras en haut, j'attemoigne les cieux,
Et jure le grand Styx, peur de la parjure ombre,
Que je mourroi plutôt ains qu'estre écrit au nombre
Des malheureux ingrats, pour t'estre injurieux.

Car c'est toi qui, aimé des loix filles des dieux,
Par ton grave parler me tiras de l'encombre

Où j'allois trebucher, quand soudein tu fis sombre
Tout le Senat béant à tes dits merveilleus.

Mais, laschant les torrens de ta forte harangue,
Toutefois, tu ne veux que je dore ta langue,
Aimant mieux à mes vers tes doctes loix changer.

Milliet, tu as raison quitter l'or au vulgaire,
Car l'or donner ne peut qu'une bien brieve gloire,
Mais les vers de la mort seuls nous peuvent vanger.

A JAQUES RAPPIN

Aumonnier ordinaire de la Reine

ODE XXIIII

DEVANT *le dur front de l'envie*
Remettant la loüable vie
Dont heureux le Ciel t'a vétu,
Sans que de moi aucun fard sorte,
Il faut, Rappin, que mon vers porte
Temognage de ta vertu,

Combien que la connue épreuve
Ja par tout publiquement preuve
Quel est ton esprit, par l'effet,
Et la pennible diligence
Que, pour notre pais, en France,
Envoié au Roi tu as fet.

Cellui, aux troubles plus contraires,
Qui meine à chef grandes affaires,
N'est pas digne de peu d'honneur,
Et meint son sçavoir i consomme,
Et tout ce qui peut faire un homme,
Qui toutefois n'a ce bon heur.

En vain, dessus les eaux profondes,
La nef va refendant les ondes,
Pour prendre le port bien souvent,
Et pour neant dresse la teste
Le mast encontre la tempeste,
S'elle n'a la faveur du vent.

Outre la vertu tant soit grande,
En tout ne sçai quel heur commande,
Qui, bridant haut notre dessein,
Le bien dont aucuns il devoie
Aux autres de grace il octroie,
Tenans la fortune en la main.

Toutefois les Dieux inculpables
Ne versent leurs dons favorables
Qu'à l'esprit au beau incité,
Et qui, par une étroitte trace,
Pour les aller trouver, embrasse
La vertu seule et l'équité.

Meint d'avant toi, qui avoit prise
Ta charge, de son entreprise
Souvent s'est trouvé devoié ;
Mais onques tu ne fis demande
Au besoin, tant fut elle grande,
Que le Roi ne t'ait octroié.

Pour autant la vertu ornée
Qu'en faveur le Ciel t'a donnée
S'est ja fet voir au jour, si bien
Que la Reine, à ton heur propice,
En t'honnorant de son service,
Desja t'a retenu pour sien.

Et, à ta prudence estimée
Ouvrant son oreille fermée,
Si un fet tu lui vas contant,
Sachant combien tes propos pesent
(Tant tes meurs bien nées lui plaisent),
Voluntiers te va écoutant.

Or, si ceux qui pour la patrie
Se perdoient regagnoient la vie
Çà bas en immortel sejour,
Bien plus que ceux là tu dois plaire,
Qui d'une audace temeraire,
Eteignoient follement leur jour.

Et merites mieux de revivre
Par une statue de cuivre,
Qui tasche faire front aux ans;
Mais pour toi ces euvres peu vivent,
Et, maugré la memoire, suivent
La longue inconstance du tens.

Reçoi donq' mes vers qui plus valent
(Si ne suis trompé), car ils parlent,
Et des ans hurtés ne cherront;
Ainçois, aux oreilles étranges,
Faisans present de tes loüanges,
Vaincueurs par les bouches courront.

A SA LYRE

ODE XXV

Si la mort ne m'envoie boire
L'obli trop tôt, doré ivoire,
Je te promets mander ton chant
Deslà où le jour prend sa gloire,
Jusqu'où Tethis le va cachant,

Puis, guerrier courant aux allarmes,
Avecques ses ardans gendarmes,
Je camperei Berol veincueur;
Mais or j'écri de vaines larmes
L'assaut qu'Amour donne à mon cueur

Ja Ronsard fet bruire hautene
En France la harpe Thebene,
Et, pour chanter l'honneur des rois,
Reçoit la trouppe Aoniene
Dedans son heureux Vandomois.

Et ja, sur la rive Latine,
Dubellai, la gloire Angivine,

Le Tybre étonné a rendu,
Au luth à la corde argentine,
Du bel olivier dépendu.

A moi, avant que je revienne,
De l'amoureuse Lesbienne
Orné du beau myrte ombrageux,
En ma terre Savoisienne
Premier j'apporterai les jeux.

FIN DU LIVRE PREMIER

ΚΕΡΑΣ ΑΜΑΛΘΕΙΑΣ.

DE ILLUSTRISSIMÆ ALLOBROGUM DUCIS

D. MARGARETÆ GALLICÆ

E GALLIA MIGRATIONE

AD MARCUM CLAUDIUM BUTTETUM

JOANNES AURATUS LEMOVIX.

CUM Gallicam Dux Margarin Allobrox
Sponsus paternos duceret ad Lares,
Phryx qualis Eleam puellam
Abstulit axe Pelops eburno,

Non Pisa læto tempore tristius
Nubente flebat virgine præpete
Orbas palestras, nec cruore
Œnomai madidas quadrigas,

Quam tota flevit Gallia quod nurus
Galli migraret sedibus e soli,
Non illa equestre, sed canorum
(Cujus erat decus) agmen orbans.

Juste sed Elis passa sit improba
Raptus alumnæ, regis et impii
Casum, mala qui fraude Diti.
Tot generos socer immolasset.

At tale Gallos nil meritos sua
Regemve culpa funere regio
Mutasse pompas nuptiales
Non levis invidia est deorum.

Nam Rex nec illo rege fidelior
Hospes, magis nec plebis amans fuit,
Qui pacis ultro sanciendæ
Victima sit generosa factus.

A refricandis Musa sed abstine
Sævam vetustis ulceribus manum :
Sat Margaris tunc una Gallis
Causa superque fuit dolendi,

Regale linquens Margaris atrium,
Et fratris aulæ transfuga regiæ,
Et tot clientes, tot clientas
Efficiens inopes patronæ.

Quid nunc misellæ, quid facient sua
Orbæ (inquiebant) matre Camænulæ?
Regi quis ultra, quis benigna
Tradet eas ope protegendas!

Quod tu solebas, optima Virginum,
Ut Virgo quondam, sic quoque fœmina,
Nunc una summe fœminarum
Moribus ingenioque præstans,

Proinde et artes ingenuasque tuis
Semper tueri prona favoribus,
Quas nunc relinquens, destitutas
Vindicis auxilio relinquis.

Has atque plures his querimonias
Tunc increpabat Gallia flebilis,
Se clamitans omnes suasque
Funditus interiisse Musas.

At non deis non hac erat invidis
Mens, ut ferina barbaries genus
Gallorum, ut olim, nec veternus
(Turpe nefas) rudis occuparet.

Visum sed illis præsidii satis
In rege et ejus principibus situm,
Francisco, aviti non in artes
Degenere, aut animi paterni.

Francisco adultos in puero viros
Qui vicit, acres inque viro senes
Victurus est, si fata cursu,
Quo semel instituere, pergant :

Cui Nestorem unum, cui tot Achilleas
De Guisiana dii tribuunt domo,
Per quos et armis et salubri
Gallia consilio triumphat.

Ergo sat usis palladia Deus
Cultisque Gallis virgine, sustulit
Hanc a suis, et ad feroces
Transtulit Allobrogas colendos.

Illic, ut olim finibus in suis
Doctos fovebat, sic fovet exteris
Et nunc in oris, patriasque
Promovet atque propagat artes.

Tu testis unus, tu satis es meis,
Buttete, dictis, et tua carmina,
Quæ Lesbii, non Cambriani
Vatis opus neget esse nemo.

Seu tu recentes ferre per orbitas
Dignare gressum lege carentibus
Rhytmis, catena sive certi
Verbo pedis libet alligare,

Tu primus ausus Sapphica Galliæ
Aptare linguæ plectra : viriliter
Tu masculæ mas e puellæ
Fronte rapis meritam coronam.

Seu facta regum et prælia principum
Ingentia æquas comparibus modis,
Seu tu pudicos ludis ignes
Nomine sub mutilæ capellæ,

Dignus tuæ qui de dominæ tibi
Cornu coronam divite conseras,
Florum quod uber atque frugum
Tu canis uberiore versu.

Per te Sabaudis Gallicus adstupet
Nunc et Camænis et numeris chorus,
Et patrios miratur hymnos
Tam cito transiliisse montes.

Istud sed omne muneris est tui
Quæ rapta in oras Margari dissitas
Ronsardum ibi Bellaiumque,
Atque alium atque alium creasti.

Nunc ergo famæ vecta draconibus
Cœlo fereris ceu Ceres altera
Actæa, quæ disseminasti
Cecropias segetes per orbem.

FINIS.

LE SECOND LIVRE

DES VERS

DE MARC CLAUDE DE BUTTET

AUX MUSES

ODE I

Ou voulés-vous, mes déesses, que j'alle,
Déesses mon souci?
Je n'en puis plus, voiés ma face palle,
Arestés-moi ici.

En vain, helas! en vain, par voz saints antres,
Par voz saints antres cois,
M'avez gagné, quand faisiés les bois chantres,
Apprentis sous ma voix.

Combien, traçant cette rude montée,
M'avés fet reculler

Seul à l'écart, pour ma dure Amalthée
Faire aux pins reparler?

Et combien, las! d'une course legiere,
T'ai-je veu remonter!
Lesse tes flots, ma natale riviere,
Pour m'ouir lamenter?

Où estiés-vous, pucelles? quelle rive,
Quel mont vous appelloit,
Alors qu'Amour os, nerf et veine vive,
Indigne, me bruloit?

Je ne croi pas qu'Aganippe glaçante
Pinde vous eut tenu,
Le bord d'Eurote, ou l'Écolle savante
De Parnasse cornu.

Les Dieux des bois, et Nymphes, de leur grace
Pour secours me donner,
Voiant ma mort écrite sur ma face,
Vindrent m'environner.

Chacun d'eux quiert d'où vient ma maladie,
D'où me sourdent tels maux,

Et sur tous Pan, le bon Dieu d'Arcadie,
Avec ses patoreaux.

« Helas! dit-il, quel desastre en ta chance
T'a le soulas rompu?
Tousjours l'amant d'une folle esperance
Vainement est repeu.

« N'allonge plus tes données angoisses
Dés l'heure que fus né,
Car, par arret, les fatales Déesses
L'ont ainsi destiné.

Or, saintes seurs, votre bande s'appreste,
Et, si avés povoir
Encontre Amour, pour vostre cher poëte,
Faites l'ores savoir.

Il fault tenter si les drogues Colchiques
Peuvent à ma langueur,
Et si au feu les idoles magiques
Ont effet ni vigueur,

Affin qu'ainsi la beauté qui me presse
Me veüille souvenir;
Mais il vaut mieux qu'à ce coup je la laisse,
Que tant m'en souvenir.

SUR LA MORT DE TRESILLUSTRE

PRINCE CHARLES IX

Duc de Savoie

ODE II

PRINCE, entre tous princes heureux,
Qui, tirant ton cueur de la terre,
De la paix fus tant amoureux
Qu'on t'a veu veincueur de la guerre,
Et menas en ces mortels lieux
Une vie semblable aux Dieux;
Puis, quand tes vertus manifestes
Virent de tes gris ans le but,
Paiant le naturel tribut,
T'ont porté aux manoirs celestes;

Ta divine ame, qui tenoit
Son fort, par raison si puissante,
Du seul bien qu'elle imaginoit
Triumphe ores toute contente.
Haut au grand palais supernel
Tu bois le nectar éternel,

Plein de l'heur qui des dieux redonde;
Et prés de leurs trosnes t'assieds,
Pressant les astres de tes pieds,
Joieux d'avoir laissé le monde.

Là tu prens la paix qui tiroit
Çà bas doucement ton courage,
Qui le premier âge doroit,
Ains que le fer fut en usage;
Mais, quand les devoiés humains
En leur sang tacherent leurs mains,
Au ciel elle alla faire entrée,
Retirant des glaives pointus
L'innocent scadron des vertus,
Pour accompagner son Astrée.

CHARLES, *donq' tu regnes là haut,*
Où ta puissance est tousjours une,
Et ton regne n'i creint l'assaut
De la variable fortune;
Là tu prens immortels ébats,
Puis, jettant tes yeux ici bas,
Tu ris nos trop vaines demandes,
Voiant ce monde terrien
Estre un petit point et un rien,
Au pris de richesses si grandes.

Cependant, d'ung long pleur nouveau,
Ton peuple, que l'âpre dueil mine,
De loin deborde à ton tombeau,
Rebattant des poings sa poitrine;
Et en grands cris continuels
Appelle les astres cruels;
Mais les trois Fées filandrieres,
Et le Tens, à nous faucher pront,
Quand le fillet de noz jours ront
S'endurcissent à noz prieres.

Desja pour toi je commençoi
Tirer une euvre à la memoire,
Où pront je desevelissoi
De tes aieux la morte gloire;
Mais, las! ton survenu trepas
Ranverse l'entreprise à bas,
Car ma Muse, taschant premiere
Leurs braves fets aller chantant,
Non supportée, va quittant,
Sans honneur, sa trompe guerriere.

Mais si, pour ton tige élever,
Ton filz pousse ma hardiesse,
J'irai ta grand' race treuver
Jusqu'au fond de l'antique Grece;
Et montrerei nés tes aieux

Du sang d'Hercule merveilleux,
Attirant sa longue noblesse
Aux puissans empereurs Saxons :
Lors entonneront mes chansons
Ton grand Berol et sa proüesse.

Tandis pour toi j'immolerei,
Au noir sejour des ombres mornes,
Un toreau que j'atournerei
D'une girlande par les cornes.
Tout l'autel au Ciel fumera,
Et chaqu' an sacrifiera
Ma Muse sur ta sepulture,
Qui, contre l'obli hasardeur,
Epiant de loin ta grandeur,
Te grave ores cette écriture :

BELLONE, QUI TANT DE MAUX FAIS
EN YON ET DISCORDE ET GUERRE,
N'APROCHÉS POINT DE CETTE TERRE :
ICI DORT LE PRINCE DE PAIX.

A SA MUSE

ODE III

JEUNE *Eraton Savoisienne,*
Qui la manne Hippocrenienne
Commences seulement gouter,
Pour un jour te faire écouter,
Petite, mais doucette Muse,
De qui l'amour si bien m'amuse
Qu'avec un luth melodieux
J'aime mieux ensuivre les Dieux
Forestiers, et Faunes rustiques,
Et les Navondes aquatiques,
Au frais des bocages plus beaux,
Et aux tors rivages des eaux,
Mignon du Prince de Pathare,
Que la voix du palais avare,
N'aiant jamais l'art dedaigné
Que les neuf Seurs m'ont enseigné.
O de ma gloire la defense,
Mon support, ma seule esperance,
Inspire-moi des noveaux vers,
Animés parmi l'univers;

Et me targe contre l'envie
Des traits aigus en calumnie,
Que, tousjours mon renom cherchant,
Iniquement va decochant
Ce lourd et profane vulgaire,
A qui onq' vertu ne sceut plaire,
Grossier, courbant son esprit loin
Du Ciel, qui de nous a pris soing;
Donne que d'un fredon lyrique
Je sonne le carme Sapphique
Par la France, affin que premier
Gagnant le Lesbien laurier,
Et maugré l'envie dontée,
Par une gloire meritée
Tu cernes d'un tour triumphant
Le tendre front de ton enfant.

A APOLLON

VERS SAPPHIQUES

ODE IIII

PRINCE *des Muses, joviale race,*
Vien de ton beau mont subit, et, de grace,
Montre-moi les jeux, la lyre ancienne,
Dans Mitylene

Qu'autrefois Sapphon sona si dolente,
Quand le cueur bruloit à la pauvre amante;
Pere, si tu veux que je les fredonne,
Donne la, donne!

Et que, d'un archet resonant, je pousse
Mille grands beautés de ma Nymphe douce,
Douce non, mais, las! à l'amant fidele
Toute cruelle.

Or que dans ces bois je me tire à l'ombre,
Plein d'amours nuisans, que je porte sombre,
Trompe mes langueurs, la doleur, la peine,
Qui me regeine!

Vange-toi, Pœan, de la Cyprienne,
Qui va commandant à la bande tienne:
Pas ne suis du rang de sa trouppe serve,
Mais de Minerve.

O l'honneur par tout reverend de Clare,
Des faveurs tiennes ne me sois avare,
Montre les hauts cieux à ma gloire belle
Perpetuelle.

Par fureurs saintes loge dans ma teste,
Contre les Parques sacre-moi poëte:

Des noveaux lauriers à la jeune Muse
Dieu ne refuse.

Mets l'amour tousjours de la belle en estre,
Fai que ton luth d'or resonne en ma dextre,
Et que l'ord Python de sa langue inique
Plus ne me pique.

A L'AMALTHÉE

ODE V

Si tu bevois la froide Tane,
Femme à quelque cruel marrane,
Encor' piteuse en maux si longs,
Pleindrois-tu l'assaut que j'endure,
Butin d'avant ta porte dure,
Des apre-souflans Aquilons?

Ois-tu, cruelle, ois-tu la porte,
Poussée de la bise forte,
Qui rebruit d'un sec hurtement?
Et le voisin bois qui s'entonne,

D'un abboi que le vent lui donne,
Jusqu'au haut de ton batiment?

O pauvre moi, et loin de grace,
D'estre ici frileux sur la glace,
T'aimant sur tous tes poursuivans;
Mais indigne qu'amour me brulle,
Indigne que l'air ainsi m'urle,
A la merci de tous les vens.

Abbats ta fierté violente:
Elle est à Venus deplaisante,
Et ront d'amour le doux lien.
Tu n'es de la Vestale trouppe,
Ni difficile Penelope,
Fille au pere Tyrrhenien.

Las! l'or et les perles que donne
L'amant, avecques sa personne,
Pour s'arrançonner de malheur,
N'ont point leur force à toi égale
Pour t'avoir, non ma couleur palle,
Triste temoin de ma douleur.

Ains, ce pendant qu'avec ma lyre
Je plein, je sanglotte et soupire,
Je tasche à t'ouvrir mes ennuis,

O trop rigoreuse Amalthée,
Seule dans ta chambre nattée,
Tu trompes mollement les nuits.

Mais, si les feux de la nuit lasse
N'ont fet que le somme t'embrasse,
Douce Amalthée, écoute, et voi
Comment Amour le cueur me ronge ;
Si tu dors, à tout le moins songe
Combien de peine j'ai pour toi.

A PHILIBERT DE PINGON

ODE VI

Or' que l'hyver s'approche,
Pingon, Pingon, vois-tu
La Nicolette roche
Haussant son chef pointu,
Toutte de nege blanche,
Et les arbres, pressés
De glaçons sur la branche,
Se courbans tous lassés?

L'eau, qui tournoiant dore
Les prés verds en boüillant,
Ferme s'empierre, et ore
Plus n'i va gargoillant :
Lasse et foible se frise,
Cuidant son trot hater,
Au ciflet de la bise
Contreinte d'arreter.

Chasse donq' la froidure
Et fai feu de gros bois;
Romp la paresse dure;
Debout, à cette fois
Ne pardonne à la cave:
Sois d'un vin abbrevé,
Ja de trois ans esclave,
Aux amis reservé.

Fai fumer ta cuisine
De mets non excessis,
Et au bal contremine
L'effort de tes soucis.
Que me chaud quelle terre
Mars remette en émoi?
Je n'ai soin d'autre guerre
Que de m'amie et moi.

Qu'on m'apporte ma lyre,
Çà, Philelphe, et aussi
Cour-t'en à Lambert dire
Qu'il vienne droit ici
Avec sa Marguerite;
Puis entre chez Milliet :
Di-lui qu'il vienne vite,
Et que la bande i est.

Si l'étude l'engarde,
Nous lui mandons tous trois
Que trop il s'amusarde
Au grand chaos des loix.
Or sus, qu'on casse en terre,
D'un libre pié veincueur,
L'aspre souci, qui serre
Et deseche le cueur.

Or est, ou jamais, heure
Que gais nous nous tenions.
Il n'est chere meilleure
Que de vrais compagnons.
Pingon, de cette place
Un seul ne bougera
Qui ne vuide la tace
Lors qu'elle écumera.

Au reste, laisse faire
Aux bons Dieux leur vouloir :
Tel ores se voit plaire
Qui se verra douloir.
Ne nombre et ne ranverse
Le cours d'un l'endemain :
La fortune perverse
N'est pas pas à notre main.

Ce que ton sort te donne
Te face tout content.
Si fortune n'est bonne,
Ne te va tormentant.
Ne crein la derniere heure,
Qui nous traine au trepas :
Combien que le corps meure,
La vertu ne meurt pas.

SUR LE TRIUMPHAL

RETOUR DE BOLOGNE

ODE VII

De *la mer où fut Bellone farouche,*
Où Tytan tumbé tout rouge se couche,
Henri, *le vangeur de l'Angloise outrance,*
Revient en France,

Ramenant brave son fort exercite,
Non jamais veincu dessous sa conduite,
Ja du beau laurier, qui par mort s'achette,
Cernant sa teste.

De son absence Paris tant malade,
Le sentant venir, de bien loin l'œillade,
Et lui appreste le triumphe, gloire
De sa victoire.

Par les saints temples les voutes pendantes
Desja s'allument de lampes ardentes;
Les prestres, qui ja les encensoirs ventent,
Haut aux Dieux chantent.

Ja desja l'on voit de loin aux campagnes
Flamber les armes, blanchir les ensegnes,
Et d'un trot brave la chevallerie
De Mars cherie.

Ja desja l'on voit herisser les plaines
De porte-lances, et de capitaines,
Ainsi boüillantes comme en la marine
L'eau qui chemine.

Là haut, encresté, le duc de Vandaume
Ardent se montre tuteur du roiaume,

Plus armé de cueur et de forces fermes
Que de ses armes.

Là Guise, Aumale, noirs d'honneste poudre,
Se montrent ardans ainsi qu'une foudre,
Aians fait estre l'Angloise vaillance
Boule à leur lance.

Là Mommorenci, Nestor de la France,
Qui au front porte la sage prudence,
Nerve de vertu sa force ancienne
Ulyssienne.

Le jeune NEMOURS, *que la gloire anime,*
Comme de Savoie race magnanime,
Faisant revivre les superbes septres
De ses ancestres,

Mignon de vertu qu'il aime et caresse,
Promet un grand fruit en fleur de jeunesse,
Craquant des armes, tout leger galoppe
Parmi la troppe.

Par tout retreluit la flotte argentine,
Du roial tige celeste origine,
Avec les armes, lances et épées
Ensanglantées.

Mais, au beau milieu de si clairs heroës,
HENRI *flamboie, decouvert les joües*
Sous sa visiere, se faisant voir estre
Un Dieu terrestre.

De tant forts princes Bologne étonnée
Tremble, se voiant toute environnée,
Sentant des Anglois, foibles pour répondre,
La vertu fondre,

Quand les murailles, de terreur tremblantes,
Receurent grands coups des gorges tonantes,
D'un bruit et rebruit, d'un double tonnerre,
Crollant la terre.

Le grand Dieu Neptun, des sources profondes,
En sent refremir son regne et ses ondes,
Trois fois anonce d'un fier bras moleste
Guerre funeste.

Son septre empoigne, qui les eaux envoie,
Puis, prenant pitié du clair sang de Troie,
Trompant son courroux, long tens effroiable,
Fut favorable.

Aux François mesme Tethys est facile,
Redonnant faveur à son plus qu'Achille,

Qui ne doit creindre, tant haut son heur monte,
Qu'autre le donte.

Et si lui promit d'une juste guerre
Non sa Bologne, non seule Angleterre,
Ains à tousjourmais tout ce qu'elle embrace
D'un long espace.

Mais, ha! ma lyre, tu es trop hardie,
Encor les armes ne faut que je die:
Garde qu'en cuidant ensuivre les trompes,
Tu ne te rompes.

IL SE PLEINT

D'AMOUR ET D'AMALTHÉE

ODE VIII

PETIT *Dieu,*
Qui en tout lieu
As fet maitresse ta main,
Las! et puis
Que tien je suis,
Que ne m'es-tu plus humain?

Le tens tout
Chasse à son bout,
Et rien ne peut sejourner;
Un jour fuit,
L'autre le suit,
Tout s'en va sans retourner.

Les flambeaux
Du ciel, plus beaux,
Sur nous versent leur pouvoir :
Car ils font,
Selon qu'ils vont,
Tout à la fin se mouvoir.

Mais douleur,
Ni ma couleur,
Ni ma trop ferme amitié,
Ni la foi,
Trop vive en moi,
Ne treuvent mort ni pitié.

Ah! beauté,
Qui m'as enté
Ton front au cueur, et tes yeux,
Dont l'attrait
Tiendroit sujet
Mesme le plus grand des Dieux,

Ton beau teint,
Ton marbre peint,
Les Déesses ont en soi :
Tels biens ont,
Et si ne sont
Cruelles ansi que toi.

Pour Adon,
De Cupidon,
Venus, les traits tu sentis ;
Phebe eut bien
Le Latmien,
Et Cybele son Atys.

Me perdant,
D'un feu ardant,
Amalthé', tu me nourris,
Pour l'émoi
Que j'ai par toi,
Ne me donnant que tes ris.

A quoi, las !
Hatant mes pas,
Veux-tu m'abbatre à l'envers,
Qui chanté
Ai ta beauté,
Portée au ciel par mes vers?

Sus leur mont,
Les Muses m'ont
L'un de leurs chers fils nommé :
Hé! que vaut
Un bien si haut,
Si de toi ne suis aimé?

De ma mort
Jurée à tort
Quel los peux-tu rapporter?
Assés d'heur
As de l'honneur,
Que seule m'as peu donter.

SUR LA PERTE DE SAINCT QUENTIN

ET LES VICTOIRES DE FRANÇOIS DE LORREINE, DUC DE GUISE A CALAIS ET THIONVILLE

ODE IX

COMME *un lion autrefois redoutable,*
Sentant desja pesans
Ses membres gourds, à soi non plus semblable,
Faisant place à ses ans,

Aux fiers combats des plus forts ne s'encombre
Qu'il a jadis tenté,
Ains s'accroupit et se retire à l'ombre
De quelque antre écarté,

Ne perdant point pourtant sa fiere audace
Dessous sa vieille peau,
Il enhardit et avance en sa place
Son jeune lionneau,

Qui, de fureur troublant toute la plaine
Par un noveau effroi,
Saute aux toreaux, et les mord, et les traine
Tous en sang aprés soi,

Tant pour amour de la gloire éveillée
Que pour faim du repas,
Soit pour autant qu'à celle heure épiée,
Le pasteur n'i est pas :

Ainsi Cesar, quittant les fortes armes
Bas de dessus son dos,
Laissant l'ennui et fuiant les allarmes
Pour gagner le repos,

Arma son fils de fer et de courage,
Qui en premier butin

Accoup embla, comme un puissant orage,
Les murs de Saint-Quentin.

Mais, depité en sa terrible bande,
L'ensegne déploia,
Et, voiant France en fiance trop grande,
A ce coup l'effroia :

Lui presentant, pour la faveur, la perte,
(O ciel soudain mué !)
Au roial sang fit rougir l'herbe verte,
Sous un prince tué.

Mais, comme on voit qu'en éclairs le tonnerre,
Pret de tout accabler,
Croule le ciel d'un grand bruit, qui la terre
Prontement fet trembler,

Haut au milieu de son ardente trouppe,
Le vaillant Guise ainsi,
Brave accourant des champs de Partenope,
Vint foudroier ici;

Et de prim saut, en secourant la France,
A dans sa main remis
Le fort Calais, deux cens ans en souffrance
Foulé des ennemis.

Puis, s'attachant à meinte et meinte ville,
Tout pret à les faucher,
A renversé l'orgueil de Thionville,
Pour autres depescher,

Si que par tout la peur, le sang, l'esclandre,
Il envoie aux plus forts,
Epoventant l'Angleterre et la Flandre
De ses heureux efforts.

O fort heroë! ô vertu plus qu'humaine,
Qui grande au ciel te mets,
Par tes hauts faits, la gloire de Lorreine
Ne perira jamais.

HYMNE A LA PAIX

FILLE *de Dieu, des peuples mere,*
Qui, dés que les chetifs humains
Malins ne connurent ton pere,
Armans leurs infideles mains,
Tirant haut ta divine bande,
Nous laissas à tout malheur choir,
Puis au ciel, en magesté grande,
T'allas prés de ton pere assoir.

Si quelque vertu non foulée
Encores soufflans nous soutient,
Or' que la terre desolée
A son dernier abime vient,
Ecoute-moi : ne soit couverte
Ta pitié, pour plus ne nous voir ;
Assez nous a punis la perte,
Dedaignans de te recevoir.

Ah ! las ! rien plus çà-bas n'abonde
Que tout malheur, nous r'accablant !
Le cruel Mars l'univers monde,
De ville en ville, va troublant.
Las ! plus le Ciel ne nous avoüe,
Loin, loin de nous s'enfuit tout bien :
Sans raison Bellone se joue
A épancher le sang chrestien.

Les cités, aux tonnans allarmes,
Rompant le saint honneur des loix,
En grand effroi sautent aux armes ;
Des troupes les horribles voix
Noncent par tout ouverte guerre ;
L'une gent court l'autre assommer :
Que reste, si non que la terre
S'enfondre pour nous abimer ?

Ah! si ta celeste caresse
Nous cache ton visage doux,
Helas! debonnaire Déesse,
Pour tout jamais c'est fet de nous.
Le Ciel, foudroiant nostre race,
Dorera un siecle nouveau,
Puisque de son antique face
L'univers n'a plus rien de beau.

Voi-tu PHILIPPES *qui arrive*
Pour tout à coup la France embler,
Faisant, d'une fureur hative,
Un merveilleux camp assembler?
Les plaines, qui claires herissent
De fer, viennent à s'animer,
Comme les ondes qui se glissent
L'une aprés l'autre dans la mer.

Voi, voi, en la large campagne,
HENRI *pront les armes happer,*
S'opposant aux forces d'Espagne
Et prés d'Amiens se camper,
Où, couvrant toutte la prairie,
Va ses fiers étendars hâtant,
Puis, dressant sa gendarmerie,
D'un front invincible l'attend.

Quelle ruine plus profonde,
Ah ! pourroit l'Europe encourir,
Las ! si cette élite du monde,
S'entrebrassant, vient à perir?
Du meurtre la bourelle guerre,
Faisant Somme à regret hâter,
Ne se contentant de la terre,
Courra Tethys ensanglanter.

Descen du ciel froisser leurs armes,
Qu'ils n'aillent jamais combattant :
Et vien pronte essuier les larmes
Du pauvre monde qui t'attend.
Empogne la corne abondante,
Mais de l'arbre où tant tu te plais
Orne ta trouppe triumphante,
O paix, ô bienheureuse paix !

En or pompeusement ornée,
Venus ait son beau ceste ceint,
Amenant le bon Hymenée,
D'une robbe de pourpre peint.
Les plaisirs, les gais jeux, la chere,
Tes saints pas talonnent de prés,
Te suivant tous, leur reine chere,
O paix, ô bienheureuse paix !

Quand l'horrible assaut prendra voie,
Pour au choc ces grands roys irer,
Comme gryphons qui à la proie
A coup se veulent déchirer,
Vien au secours ! Ah ! ne nous laisse,
Mais, contre l'assaut hasardeux,
Partant du ciel, comme Déesse,
Lance ta grand' force entre deux.

Bien que de Mars la rage ouverte
Semble tout à la mort mesler,
Sans esperance que de perte,
T'armant de ton divin parler,
Aux scadrans élancés commande
D'arrêter : lors chacun, tout coi,
Abbatant sa fureur plus grande,
Humblement obeïsse à toi.

Di-leur : « Rois guerriers, si la gloire
Obstinés vous contreint armer,
Faut-il en sanglante victoire
Desoler la terre et la mer?
Suivrés-vous ce Mars execrable,
Tant de voz cités ranversant?
Las ! voiés l'estre pitoiable
De votre peuple perissant. »

A ta voix la pitié chrestienne
Si sainte les puisse émouvoir,
Qu'à l'envi l'un et l'autre vienne
Humble à toi, pour de prés de te voir.
Lors ta grand' beauté favorable
Resplendisse en ses doux attraits,
Par sus toute autre émerveillable,
O paix, ô bienheureuse paix!

Pren la main, à la guerre adextre,
De HENRI, *du Ciel fortuné,*
Puis la victorieuse dextre
De PHILIPPES, *à vertu né,*
Et en foi non jamais muable
Fai-les si douces enlacer
Qu'époints d'une amour perdurable,
Tous deux viennent à s'embrasser.

Lors Bellonne en aspre furie,
Rompant ses homicides fers,
De depit et forcennerie,
Aux grands abimes des enfers,
Trebuchant, pour jamais descende;
Et chascun raconte tes faits,
Anonçant ta victoire grande,
O paix, ô bienheureuse paix!

Que plus aux champs Mars on ne voie
En canons terribles tonner.
Haut au ciel montent feux de joie,
Les temples saints on voie orner.
Toute l'Europe à ta venue
Déborde en triumphes exprés,
Et tout peuple aprés toi se rue,
O paix, ô bienheureuse paix!

Va revoir le monde habitable,
Merquant ce grand rond terrien,
Et ta douce main équitable
Rende à chacun ce qui est sien:
Le prestre dedans son eglise,
Le noble l'autrui ne cherchant,
Le marchant en sa marchandise,
Le laboureur soit à son champ.

Puis de l'abondance prospere
Commence les thesors verser
A la tout-engendrante mere,
Qu'à tes pas on voie engresser;
Et que l'accroissante richesse
Bigarre en tous bons fruits épés
Noz champs dorés de ta largesse,
O paix, ô bienheureuse paix!

Par quel los, Déesse puissante,
Bruira ton nom, en mes vers mis?
Faut-il que ma harpe te chante
La grande fille de Themis?
Plutôt, prés de Dieu tousjours telle,
Flambes en ton trosne, à jamais
Sur tous les siecles éternelle,
O paix, ô bienheureuse paix!

Quand cette grand' machine ronde
Contr'émeut tous ses mouvemens,
C'est toi qui, pour tourner le monde,
Arrengeas tous les elemens.
Et, lorsque le chaos contraire
Rebroüilloit la cause aux effets,
Tu les fis en leurs lieux retraire,
O paix, ô bienheureuse paix!

Tu es de tout mere divine,
Compaigne des grands Déités.
La justice à tes pieds s'incline,
Tu peuples les grandes cités.
Tout ce que ce beau tout enserre,
Ministre au grand Dieu tu le fais,
Toi puissante au ciel et en terre,
O paix, ô bienheureuse paix!

Il n'est region si barbare
Qui humble ne t'aille adorant :
L'ardent More et le froid Tartare,
Laissant Mars, te vont implorant;
Les Medois bragards, à la trousse,
Pour trophé' t'appendent leurs traits,
O des vivans nourrice douce!
O paix, ô bienheureuse paix!

O celeste, ô trois fois tresgrande,
Antique Reine des humains,
Oi comme chacun te demande,
T'addressant la voix et les mains.
Ne sois de nos vœux dédaigneuse,
A t'avoir voi tous peuples prets.
Descend, descend, ô paix heureuse,
O paix, ô bienheureuse paix!

A ANNE

ODE X

PRÉS *d'un doux ruisselet bruiant,*
Encortinés d'une ombre lente,
Eviton la chaleur mordante
De l'âpre soleil ennuiant.

Douce mignonne, je te prie,
Faison ici rompre noz pas;
Je t'asseure que je suis las
D'une autre ardeur, qui plus m'ennuie.

Sous cet orme courbant son dos
Au vent, d'une douce halenée,
Trompons cette chaude journée,
Sommeillant en oisif repos.

Ote doncques ta turque toile,
Et que tes cheveux, separés
En trines d'or, soient égarés
Pour faire à Zephyre une voile.

Puis mets de fleurs un gai chappeau
Sur ton front, où ton poil se frise,
Echarpant ta crespe chemise,
Qui follatrera sur ta peau.

Telle aux bois fut jadis connue
Venus, accollant son ami,
De grand aise tout endormi
Sur sa blanche poitrine nue.

Et, en tels ornemens sutils,
De Tyr les pucelles chassantes

Portoient les trousses traquetantes,
Sous leurs coudes pronts et gentils.

Çà donq' vien, ma mignonne, et lace
Ton doux bras à mon cou baissé,
Me tenant de l'autre embrassé,
Sur ton gyron qui me soulasse.

Lors par fois fort je baiserei
Tes humides levres décloses,
Puis sur tes beaux tétins de roses
Doucement je m'endormirei.

Et en ce soupirant ombrage
Qui tant bien nous embouchera,
Quand le plaisir me touchera,
Veincu d'une doucette rage,

Plus mignard t'irei caressant
Qu'un pigeon qui s'amie baise :
Tous deux languirons de grand aise,
L'un avec l'autre perissant.

Ainsi morrei sous ce bel arbre,
Ainsi ta vie s'en ira ;
Lors ton blanc corps me servira
D'un soüef sepulchre de marbre.

Les Nymphes des bois, qui verront
Vivre aprés mort notre amour grande,
En vain faisant de pleurs offrande,
Tels vers funebres nous donront:

O TOMBE NON JAMAIS OBSCURE,
BIEN MERITES CE CORPS ICI,
ET TOI, LOIAL AMANT TRANCI,
UNE TANT BRAVE SEPULTURE.

A CLAUDE LAMBERT

ODE XI

Tu vivras plus heureux, Lambert, si tu passages
Sans paureux t'assabler aux dangereux rivages,
Et sans en haute mer ta voile aller donnant
A l'Austre forcennant.

Vraiment cellui se voit çà bas un petit Dieu
Qui des deux bouts choisit le vertueux milieu :
Un estre par trop grand donne peine et souci,
Pauvretté fache aussi.

Plus souvent les haüts pins (quand les vents se font guerre),
Par la rage de l'air veincus, gisent à terre;
Grands tours ont plus grand' cheute, et sur les monts plus grands
Sont les foudres grondans.

Quel desir donq' nous chasse au bas Inde vermeil
Et aux peuples chaufés d'un étrangier soleil,
Si la richesse et l'or, sous leur vaine valeur,
Couvent tant de malheur?

Tu sçais, mon cher Lambert, que la vertu constante
De ce qui est assés, paisible, se contente:
Je n'estime non plus de se voir empereur
Que pauvre laboureur.

La Nature à tous donne une commune loi:
Un pauvre crocheteur et un superbe roi,
Naissans, n'apportent rien, et, quand ils s'en iront,
Rien ils m'emporteront.

Tous nous faudra franchir un passage semblable,
Tous nous faudra passer l'onde non repassable,
Voir Sysiphe, et Tantal, et la punition
De l'orgueil d'Ixion.

C'est arreté que tous, qui vivons des presens
De la dame Cerés, serons trainez des ans

En l'éternel exil, et noz biens du trepas
Ne nous garderont pas.

Tandis que les trois Seurs tireront notre vie,
Loin de l'ambition, loin de la palle envie,
Vivons nets de peché; le reste qui sera,
Le destin le fera.

A toi les justes Dieux n'ont voulu refuser
Des biens à suffisance, et moins l'art d'en user,
Esprit, ni corps dispos : que vas-tu souhetant ?
Rien n'est en tout content.

A L'AMALTHÉE

ODE XII

HELAS! *que me veux-tu plus?*
Voi qu'aux maux qu'Amour m'assemble,
Un palle mort je ressemble
Qu'on met au tombeau reclus.

Que veux-tu me geiner mieux
Que plutôt tu ne m'assommes?

Crois-tu que les veillans Dieux
N'ont souci des fets des hommes?

O Dieu, est-ce rendre un jour
Au port l'espoir qui m'enchaine,
M'abbatre de tant de peine?
Est-ce le loier d'amour?

Veut ton bel œil consummer
Un pauvre cueur si fidelle?
Veux-tu estre, en lieu d'aimer,
Une Belide cruelle?

Ah! si tu ensuis ce tort,
Avec moi cherra ta gloire
Est-ce quelque ample victoire,
A l'ami donner la mort?

Qui chantera tes beaux yeux,
Ton doux maintien, tes caresses,
Dont tu detiendrois les Dieux,
Quittans pour toi leurs Déesses?

Qui tracera de longs pleurs
Sa face étrange et mi-morte,
La nuit, à ta sourde porte,
Offrant des pleins et des fleurs?

Jadis eut en tel dedain
Narcis une Nymphe belle.
« O fier juvenceau, en vain
Te plaise une autre ! » dit-elle.

Amour la pauvrette oüit ;
Il prend l'arc : à sa priere,
Court une fleche meurtriere,
Qui du rebelle joüit.

Car tant soi-mesme il s'aima,
Panché sus une fontaine,
Qu'en fin mort il i pâma,
Quitté de son ombre vaine.

De son sang plein de langueur,
Fumant au mosseux rivage,
Pour éternel témognage,
Sortit une belle fleur.

O ! si le Ciel veut tenir
La balance à ton injure,
Pourra jamais devenir
Ta beauté fleur ou verdure ?

Plutôt courras te cacher
Dans les bois, ourse pourceuse;

Plutôt (ô trop rigoreuse !)
Roidiras en long rocher.

Veus-tu qu'un trait punisseur
Au fleuve infernal te mande ?
La beauté par la douceur
Tousjours s'élieve plus grande.

Mais que me vaut de donner
Aux fiers vens ma plainte vaine ?
J'use le soc en l'areine,
Pour rien puis n'i moissonner.

En ce pendant tu nourris
Mon mal d'un espoir severe ;
Puis, ô trompeuse, ton ris
S'ébat tout en ma misere.

Onq' femme ne t'allaitta,
Fiere, superbe, rebelle :
Une tigresse cruelle
Sus un dur roch t'enfanta.

A P. DE RONSARD

Vendomois

ODE XIII

Ronsard, fils d'Apollon, il faut
Qu'au ciel ma flamme soit portée :
Amour m'ard d'un brandon si chaud,
Allumé à l'œil d'Amalthée,
Que, sentant mes forces éteindre,
Je n'ai plus ma voix pour me pleindre.

Or' sont reverdis trois printens
Que cette grand' beauté cruelle
Tyrannise mes jeunes ans,
Triumphant de ma perte, telle
Qu'un brave roi aiant soumis
Sous sa main les murs ennemis.

Que reste-il donq' fors qu'en ses bras
La Parque, à mes maux plus humaine,
Me prenant, m'abime là bas,
Pour me décharger de ma peine,
Et que Caron, ramant sa barque,
Me sauve aux champs où est Petrarque?

Si tu sceus onq' comme Amour point,
Par ta Cassandre, je te prie
Que l'obli ne m'emmeine point :
Donne à ma cendre une élegie,
Et, prenant pitié de mon sort,
Complein de ton ami la mort.

Ainsi le trait d'Amour vaincueur,
Par l'œil d'une beauté divine
Qui mit le camp devant ton cueur,
N'atteigne à ta sainte poitrine.
Ainsi Venus mal secourable,
Plus qu'à moi te soit favorable !

A JEAN DE PIOCHET

Son cousin

ODE XIIII

LOUANT *le Saturnien âge,*
Piochet, que vas-tu regretant
Le non reparable dommage
Du monde, qui vivoit contant?

« Lors (dis tu) notre grande aieule
Du soc n'avoit le ventre encré :
Car, sans la semondre, elle seule
Tout nous prodigoit de son gré.

« Les vignerons à la vendange
Jamais érener ne s'alloient.
En touttes pars (miracle étrange !)
De vin les purs ruisseaux couloient.

« Jamais la chaleur retournée
De l'été ne les basanoit,
Et, sans voir grisonner l'année,
Tousjours le mois de mai regnoit.

« Encor' le pin, marchant à rames,
N'avoit veu les marins dangers,
Ni la trompette aux fiers allarmes
N'animoit les chevaux legers.

« Encor le fer, nerf de la guerre,
Et l'or, plus nuisant que le fer,
Ne faisoient éventrer la terre
Jusques au tenebreux enfer.

« L'execrable faim d'avarice
Qui ne se soule d'assembler,

La discorde source du vice,
N'osoit point les cueurs accabler.

« Ni la jeune épouse feale
Point ne rompoit le neud certein
De la blanche foi nuptiale,
Pour tromper son mari lointein.

« Car la vertu vivoit au monde,
Franche des outrageux excés :
Chacun s'aimoit d'amour profonde;
Il n'étoit juge, ni procés.

« O tens heureux, que je m'étonne
Te voir tant caressé des cieux!
Tu es dit, à raison très bonne,
Siecle d'or, siecle precieux. »

Ainsi parlant des premiers hommes,
Piochet, où vas-tu t'empêcher
Du grand age d'or? Nous i sommes;
Ne cour plus si loin le chercher.

Ores l'or aux peuples commande,
L'or plus que vertu on cherit;
Ores par or l'amitié grande
Et la plus ferme foi perit.

L'or fet qu'ores l'avare mere
Vend sa fille aux sales amours;
L'or fet que l'enfant de son pere
Cherche la mort avant ses jours.

L'or fet dans une riche bouche
Entrer le venin trahissant;
L'or fet étrangler dans sa couche,
Sans cause juste, l'innocent.

Par or s'achettent les offices,
Pour détruire un pauvre souffrant,
Et se vendent les benefices,
Comme meubles, au plus offrant.

Par or les honneurs on échelle;
Sans or, tu n'auras jamais bien;
Sans or, en ta juste querelle
Ton avocat ne dira rien.

Bref, mon Piochet, l'or tout maitrise,
Meintenant l'or est adoré;
Chacun veut l'or, chacun le prise:
Voici un vrai siecle doré.

SUR LE TREPAS DU ROI

ODE XV

ENTREPARLEURS

LE POETE ET LA FRANCE

Mais répon-moi, je te pri :
Qui es-tu, qui d'un tel cri,
Et d'angoisse si étreinte,
Envoies au ciel ta pleinte,
Et, tirant sanglots profonds,
En larmes toute te fonds?
Pourquoi ta main tant outrage
Tes longs crins et ton visage?
Quel âpre regret te fand,
Comme une vefve dolente,
Qui, se dechirant, lamente
La mort de son seul enfant?

LA FRANCE.

Fui-t'en loin de mes ennuis!
Ah! qu'est-ce que plus je suis?
O France! France angoisseuse!

Ja trop t'estimoit heureuse
Le Ciel, las! qui en un rien
S'oppose à mon plus grand bien.
Hé, hé! qui pourroit contreindre,
Fut un dur tygre, à ne pleindre,
Voir ainsi mort devant moi
HENRI, *mon grand heur prospere,*
Mon Roi, mon prince, mon pere,
Mon pere, mon prince et Roi?

LE POETE.

A droit ta juste douleur
S'attache à si grand malheur.
Las! qui en tant tristes termes
Brideroit ses chaudes larmes?
Lui, ces jours, qui tournoiant,
D'armes tout reflamboiant,
Terrible en sa force agile,
Eut foudroié un Achille
De grands coups, sous son armet,
A-il hors soufflé la vie?
Di-moi comment, je te prie,
Si ta douleur le permet.

LA FRANCE.

Ah! las! et ne sçais-tu pas
Qu'aux heroïques combats

Du grand tornoi, par vengeance,
Mars, d'une fatale lance
Qui son armeure outre-ouvrit,
L'étourdissant à la cheute,
Las ! et en vain à l'émeute
Le secours vint le saisir :
Lors cheut en si grande outrance
Ma brieve rejoüissance,
Et mon trop fraile plaisir.

LE POETE.

O Dieux, de notre heur jaloux,
Etoit-il rebelle à vous?
Avoir au monde rendue
La paix par tant a'ans perdue,
Ramparer la sainte foi,
Voir ce grand Espagnol roi
(L'honneur du monde) son gendre ;
Puis, taschant un repos prendre,
Pris de la Parque à l'instant!
Quand plus et plus j'i contemple,
Ceci est un vrai exemple
Que çà bas rien n'est constant.

LA FRANCE.

Hé! voir mon fort roi veincu,
Qui haut veincueur a vécu,

Par tant d'horribles allarmes!
Combien l'ont chargé les armes,
Guerroiant pour mon support,
En plus grand hasard de mort!
Las! quantes fois, à ma pleinte,
M'en a fet verser la creinte
Une grand' pluie de l'œil?
Mais lors Dieu gardoit sa vie,
Pour en cette tragedie
L'outrer à mon plus grand dueil.

LE POETE.

Dieu est juste et rien ne fet
Qui ne soit bon et parfet:
Encor n'arrivoit son heure.
Il faut que tout homme meure,
Tôt ou tard, également:
Nul ne sçait quand, ni comment.
Tel souvent se promet d'estre
Ici bas un Dieu terrestre,
Qui, en hauts desseins trompé,
Tombant sous son asseurance,
Avec sa vaine esperance
Tout à coup se voit happé.

LA FRANCE.

Las! au beau palais roial,

Il ornoit le lit nossal
De sa sœur, jointe en grand' joie
Au puissant duc de Savoie;
Mais la mort, qui le guetoit
La tombe lui apprétoit,
Et à moi un lac de larmes.
O trop infideles armes!
Perdre ainsi mon Roi si doux!
O Ciel, sourd à ma compleinte,
Ah! m'aiant ainsi contreinte,
Pers-tu le souci de nous?

LE POÈTE.

Arreste ton vain crier!
Par cris on ne peut plier
La Parque, à chacun severe.
Trompe ton dueil, laisse faire
Au grand ouvrier de là haut,
Qui voit bien ce qu'il nous faut.
Cuides-tu que ta cririe
De mort le reveille à vie?
Le Ciel, d'un long tour dispos,
Abbat toute chose née;
Et faut sous la destinée
Que châcun courbe le dos.

Or donques torche ton œil,

Sans tant r'appeller ton dueil.
Tu as FRANÇOIS, *dont l'enfance*
N'a trompé ton esperance.
HENRI *en repos se voit*
Meilleur que quand il vivoit.
Quant à la Parque traitresse
Qui tant te brasse d'angoisse,
Elle a usé de ses droits :
Car, à tous se montrant une,
Non plus que la gent commune,
Elle n'épargne les roys.

A JACQUES JULIOT

Dijonnois

ODE XVI

LA *plus grand' malheurté qui puisse*
Rendre l'homme esclave à tout vice,
C'est que, se voiant imparfet
Et perissable en ce bas estre,
Aveuglé il ne veut connoitre
Ce pourquoi il a été fet.

Plutôt dégenerant en beste,
Tousjours à bas panchant la teste,
Du ciel va son œil détournant :
Egal aux brutaux qui ne vivent
Que pour perir, et par tout suivent
Là où le corps les va trainant.

Mais de nous celle part meilleure,
Qui, laissant cette orde demeure,
Retourne au ciel son premier lieu,
Montre que par elle nous sommes
Et devons estre appéllés hommes,
Vive image de ce grand Dieu.

Eussions-nous tous la connoissance
Que c'est que de notre naissance,
Juliot, le souverein bien
Ne nous fuiroit, et cette vie,
Qui nous trompant tôt est ravie,
Nous estimerions moins que rien.

Châcun, de son peu tenant conte,
Vivroit content : la raison pronte
Coupperoit la griphe à procés.
Le fer, qui sa mere ensanglante,
Forcé d'une main violente,
Pour l'or ne feroit tant d'excés.

Plus l'abus on ne verroit naitre.
Le marchant, le noble et le prestre,
Son chemin tracé ne romproit.
Par tout fleuriroit la police,
Et jamais l'avare justice
Par presens on ne corromproit.

La Foi, ores de nul connue,
Et la Verité toute nue,
Et la Paix, qu'on ne peut avoir,
Amenant du ciel leur sequelle,
Avecques Astrée la belle
Viendroient çà bas pour nous revoir.

Mais, Juliot, nul ne veut suivre
Le vrai bien, qui heureux fet vivre;
Et tant l'erreur nous tient pressés
Que seulement or' on caresse
Les vains honneurs et la richesse,
Et les grands thesors amassés

Pourquoi, mortels, voz cueurs se rangent
Aux choses vaines qui se changent?
Quel heur attendés-vous avoir,
Suivant l'inconstance du monde,
Et si celle vie seconde
Plus belle ne pensés de voir?

Soit l'aube et le vespre, la marque
Aux biens d'un salué monarque,
Dontant ce grand rond terrien,
Qu'en a-t-il? Tout s'en court, et plonge
Au vain obli, tout comme un songe
Vitement s'en retourne en rien.

Je ne voi point de difference
De la richesse à l'indigence,
Ni des plus petits aux plus hauts :
Car aussi bien la mort assomme
Le riche roi que le pauvre homme,
Nous faisant en fin tous égaux.

AU SEIGNEUR

JEAN TRUCHON

Premier président de Grenoble

ODE XVII

QUEL *Dieu, ma Muse, quel prince ou heroe,*
Quel roi, ma Clion, veus-tu que je loüe,
Dont le nom la voix dans les bois hardie
Die et redie?

Ou par l'épesseur d'Helicon ombreuse,
Ou dessus Pinde, ou dessus la frilleuse
Roche Hemienne, jadis rechaufée
Du chant d'Orphée,

Aux doux arts docte de sa mere sage,
Frenant les fleuves, ou des vens la rage,
Lorsqu'il oreilloit les forests suivantes,
En vain marchantes?

Veux-tu rechanter des fiers Grecs les flambes?
Ou les déreglés et gais dithyrambes?
Ou de Briare les cent bras molestes
Aux fors celestes?

Ou, d'un vers tout neuf sucré de ta manne,
La prise de Mets, ou Sienne Tuscane,
Sacrant de HENRI *l'immortelle gloire*
A la memoire?

De ce ma lyre pas un mot ne sonne,
Mars sur tes cordes assés ne s'entonne;
Les soucis jeunes, les amours qui croissent,
Mieux te connoissent.

Sus donques, mes dois, que l'on se remue;
O Pimpléennes, venés, qu'on salue

Mon Truchon (votre dès sa tendre enfance)
Qui vient de France;

Qui vient, et, venant, avec soi rameine
L'equité, les loix et la foi certaine.
Que ce jour me soit pour si chere teste
A jamais feste.

Lyre trop basse, retor tes oreilles;
Qu'on sonne et sonne, qu'on face merveilles!
Châcune corde, sans qu'elle se rompe,
Soit une trompe.

Tai-toi donq', Amour, et vous aussi, armes!
Je sonne Truchon, patron de mes carmes,
Et qui aux Muses sur tous m'encourage
En ce jeune âge.

O Tytan trop lent és eaux azurées
Si tu honnores tes roües dorées
D'un jour qui face que je chante un hymne
De ses mains dinne,

Dans un dur antre, ou dessus la molle herbe,
Reveillant les jeux honnorés de Lesbe,
Quels nerfs, quels fredons, quelle ode plus douce,
Vaincra mon pouce?

AUX DAMOISELLES SAVOISIENNES

ODE XVIII

Le Dieu de doctrine et science,
Qui m'aime dés ma tendre enfance,
Or' m'offrant d'un juste loier
Ce qui fet mon front verdoier,
M'a donné cent plumes nouvelles,
Qui les beautés des damoiselles
En tout rapportent vivement;
Et vous ose faire un serment,
Que les votres, du ciel venues,
Ne cherront sous terre inconnues,
Et par moi la posterité
Saura quelles avés eté.

La beauté de la brave reine
De Carthage, voire d'Heleine
(L'une éteinte pour son amant,
L'autre la grand' Troie enflammant),
Là bas eut reconnu sa gloire
Sans la Muse, par la memoire,
Qui, bien loin de l'oblieuse eau,
Lui courut fermer le tombeau.

Damoiselles, si sages estes,
Favorisés-moi les poëtes ;
Leur docte plume gardera
Que le tens ne vous changera :
Car ce vieil faucheur n'a puissance
Où les Neuf Seurs font resistance.

Petrarque sa soif éteignit,
Lorsqu'un doux feu le contreignit
Humer la sainte eau chevalline,
Chantant celle Laure divine,
Sa douce angoisse et gai ennui ;
Mais, si Amour m'ajoint à lui,
Sous les hauts lauriers du Parnasse,
De Marcossei l'amblante grace,
La Buron à l'œil ravisseur,
Et les gais attraits de sa seur,
La Grave, Maillant, Chatel, voire
Avecques sa bonté Ravoire,
Quand mes Muses les hucheront,
Pour vivre à jamais, sortiront
Tout à coup de ma chaude forge,
Et le bel œil noir de La Gorge,
Qui lance aux cueurs l'amour ardant.
En cette carte ce pendant,
Muse, mon cher souci, bigarre
Les propos dorés de La Barre,

Et son haut esprit, que les cieux
Ont comblé des thesors des Dieux.
Fi d'une beauté nompareille
Fardée de vaine merveille,
Si le beau corps n'est revétu,
Comme de beauté, de vertu.

A JEAN DE SAINT DENIS

SEIGNEUR DE SAINT CHRISTOPHLE

ODE XIX

Le chaud nous commande de boire,
Saint-Denis; or donq', si tu veux
A ce coup pour ton bien me croire,
Sous cet if aux frisés cheveux,
Ne parlant un mot de la guerre
Ni de procés, d'esprit contens,
Ici dessus la belle terre
Il faut arréter le bon tens.

Sus, laquais, tire la ferriere,
Qui r'affreschit au fond du puis.

Que songes-tu là, Mordentiere,
Tousjours sur ton Timée ? Et puis,
Monchatre, degaine ta flute ;
Guillaume, emporte ce Platon :
Je veu qu'orendroit on dispute
Doctement contre le flaccon.

Que vaut en tristesse ennemie
S'abbestir, comme un cagnardier?
Courage, chambriere m'amie,
Pren-moi la hure de senglier,
Et mets là gentiment la nappe,
Et le jambon, pour boire mieux :
Avant que ce jour nous échappe,
Je veux qu'il nous rende joieux.

ODE XX

COMME *au chaud midi Janette,*
Dégoisant une chanson,
Pignoit sa belle chevrette,
A l'ombre d'un verd buisson,

Et que la roche hauteine,
Couplet par couplet, contoit
Aux bois, et à l'eau prochaine,
Tout cela qu'elle chantoit,

Une orde guespe felonne,
Qui, murmurant, s'en fâcha,
Sur la chevrette mignonne
Son dur aiguillon ficha,

Si profond que la rebelle,
Regimbant, va s'échapper
Des douces mains de la belle,
Qui, las! ne l'a peu happer.

Ja bien outre elle est lancée,
Tirant sa maitresse aprés,
Et, de sa douleur chassée,
Court aux peuplées forets.

« O Dieu Pan! dit la bergere,
Garde qu'un loup boucager
De sa grand' gueule meurtriere
Ne la me vienne outrager!

« Dedans ton saint temple entrée,
Chantant ton los immortel,

J'offrirei de sa ventrée
Un chevreau sur ton autel. »

Tandis que la bergerette
Revague, sans savoir où,
Sortant du bois, la chevrette
S'en va rancontrer le lou,

Le lou qui, la voiant seule,
Cautement la regardant,
Ouvrait ja sa large gueule,
Pensant d'en souler sa dent.

Mais, en se dérobbant pronte,
Un temple abbatu treuva;
Et à coup sur l'autel monte
Du dieu Pan, qui la sauva.

Ja la chevrette conduitte
Là haut la mort attendoit,
Et le lou, cregnant la suite,
Seulement la regardoit,

Quand Janette, l'oiant braire,
Par prieres arréta
Jaquet, qui, de grand' colere,
Dessus le lou se jetta.

Sur le lou sa fronde il jette :
Il tire, il va l'étranglant;
Et d'un gros bâton Janette
Rebat son museau sanglant.

A la fin l'horrible beste
Ils depouillent, et la peau
Pend là d'avant pour conqueste;
Puis Jaquet cet écriteau

Entailla de sa serpette,
Dessus un poteau de fou :
ICI JAQUET ET JANETTE
ONT PENDU LA PEAU DU LOU.

A VENUS

ODE XXI

A *toi, Déesse Venus,*
Qui naquis és flots chenus,
Des Tritons tant admirée,
Et de Tethys azurée,
Qui, par ses argentés flots
D'ordre rebruians ton los,

Joieuse à ta Cypre affronte ;
A toi, reine d'Amathonte,
De Dyrraque et Gnide aussi,
Qui éventes mon souci,
Et, d'une fuite lonteine,
Chasses ma boiteuse peine,
Pour m'estre aujourd'hui repeu
Des doux baisers que j'ai eu
De la bouche de m'amie,
Qui m'ont redonné la vie ;
Dessus ton divin autel,
Chantant ton los immortel,
Ces sacrés charbons j'allume,
Et en tourbillons j'enfume
La voute du temple tien
D'un parfum Arabien ;
Et devot te fai offrande
D'une rosine girlande,
Où rid ton myrte sacré,
Te priant l'avoir à gré.

Mais, o d'Amour douce mere,
S'il te plait encor me faire
Tant heureux, quelque matin,
De conquester son tetin,
Je t'en ferai davantage :
Tu auras tôt une image

D'un marbre plus precieux
Qui fut onq' offert aux Dieux.
Mais, si aprés, plus traittable,
Tu m'étois tant favorable
(Pour reparer le forfet,
Que par toi ton fils m'a fet)
De faire qu'un coup je puisse
Mesurer sa ferme cuisse,
La tenant entre deux draps
Prisonniere de mes bras,
Pour l'heur de si grand' victoire,
Je te promets qu'à ta gloire
D'un art bien plus brave encor,
Tu te verrois toute d'or,
En admirable presence;
Et ton Mars avec sa lance,
Auprés de toi renversé,
De toi seroit caressé.
Là riroient les mignardises,
Et de crespées chemises
Mille Cupidons vétus,
N'usans plus de traits pointus,
Et tes jeux qui d'ennui privent,
Et les plaisirs qui te suivent.

A ANNE

ODE XXII

Cette bouchette fresche et vermeillette
Me sçait la rose, puis la violette,
Ainçois que l'aspre soleil l'ait blemie,
Anne m'amie;

Et le pur bâme, le doux miel Attique,
Le cynamome, l'encens Panquaique,
Et de son arbre la myrrhe tumbée
En la Sabée;

Ou des noirs Indes la miellée canne,
Ou bien la sainte secourable manne,
Et si en douceur chose plus plaisante
Nature enfante.

Donques se taise la douce Arabie,
Donques se taise la superbe Indie,
En toute terre qui drogue odorante
Envoie en vente.

Car ni civette, musc, ou ambre encore,
Ni moins les roses filles de l'Aurore,
Ni odeur suave d'une mer contraire,
Peuvent tant plaire

Comme tes lévres savoreuses, voire
Qui peuvent veincre le precieux boire
Que Ganimede, ce Troien gars, donne
Au Dieu qui tonne.

Sus donques, Anne, je veux qu'on me baise,
Ma petite Anne, mon bien et mon aise;
Assés n'est forte ta main jeune et tendre,
Pour te defendre.

Bouche doucette, bouche coralline,
Trop longue attente ja le cueur me mine :
Baise-moi, baise, baise-moi donq' ores,
Encor', encores!

O bouche tant douce! Hola, ah! méchente,
Tu me mords, ce tour point ne me contente :
Fai, fai, mignarde, qu'en plaisir je meure,
Tout à cette heure.

Que je resucce un baiser de colombe,
Tant que l'humide nectar au cueur tombe :

Que l'un de l'autre, de si longue entente,
Pareil bien sente.

A UNE VIEILLE

ODE XXIII

Tu n'es (ô vieille Cybele!)
Plus si belle
Que d'impatiente amour
Je sois pris par tes œillades,
Ni qu'aubades
Je te donne, au point du jour.

Long tens a que la jeunesse
Qu'Amour blece,
N'épie tes pas contés.
Nul galand ne te courtise
A l'église,
Courant aprés les beautés.

Car, ainsi comme marchettes
D'épinettes,

Ta langue éloche tes dens;
Ta face est toute peausue,
Et mossue
Est ton oreille au dedans.

On voit ton œil, vieille souche,
Baveux, louche;
Tu as tremblante la voix;
Ta cuisse est comme une gaule;
Ton épaule
Est aussi seche que bois.

Et toutefois, vieille crosse,
Vieille rosse,
Tu oses bien t'enhardir
De penser qu'à ta charogne
Je me jogne,
Pour tes froids ans reverdir.

Plutôt sera l'aigle en l'onde
Vagabonde,
Et l'air de poissons couver,
Les loups et chevres ensemble,
Que j'assemble
Mon printens à ton hyver.

AUX BERGERS

ODE XXIIII

Dieu vous gard, gentils pâtoreaux,
Qui, prés de ces vertes coudrettes,
Faittes dancer, sous les musettes,
Voz chevrettes et voz toreaux.

Avés-vous point veu traverser,
Par ce trac qui aux bois se mesle,
A cheval une damoiselle,
Qui ores ne fet que passer?

Ils sont trois noirs chevaux à cours,
Et elle sus un blanc se hâte,
Aiant un manteau d'écarlatte
Et un haut chappeau de velours.

Un peu d'avant s'en va dispos
Le laquais, qui court de vitesse,
Menant une levriere en lesse,
Merquée de noir sur le dos.

Ne l'avés-vous donques point veu?
L'appetit vous a fait entendre
A bucheter parmi la cendre
Vos chatagnes dedans ce feu.

O bergers, qu'heureux je vous voi!
Que le Ciel vous a fet de grace,
N'otant des plaisirs votre face,
Et mesme deut passer le roi!

Jamais d'ennui ne vous souvient,
Ains, contans fables et sornettes,
Ici, avec voz bergerettes,
Vous prenez le tens comme il vient.

Mais moi, las! serf de l'amitié,
A qui j'obéi trop fidelle,
Je cour aprés cette cruelle,
Qui n'a ni merci ni pitié,

Et langui, sans esperer rien
Que la mort, sous le dur empire
D'une maitresse qui m'est pire
Qu'un Turc à ung pauvre Chrestien.

A PHILIBERT DU VAL

Evesque de Sées

ODE XXV

Val, si jamais en toi s'assirent les Neuf Seurs,
Si le Dieu qui son front du beau laurier couronne,
Si le gai Tégean qui sept challemeaux sonne,
Si les Faunes barbus qui cherchent tes frescheurs,

Si les Nymphes et Dieux, qui sur les molles fleurs
Poursuivent les Amours que leur œil aiguillonne,
Si le cristal coulant qui doux en toi boüillonne,
Peut en rien desoiver les tracassés chasseurs :

Or' que mon arc foncé bien loin ma fleche pousse,
Que je porte en écharpe et ma trompe et ma trousse,
Preste-moi ton repos : ja de travail j'ahanne.

Et cependant, ô Val, que je brosse les bois,
Que j'anime mes chiens, que tout est aux abbois,
Je te pri, fai ouïr mon cornet à Diane.

ODE XXVI

ENTREPARLEURS

BUTTET ET AMALTHÉE

TANDIS *que tu me caressois,*
Et qu'en moi tes yeux tu paissois,
M'assotant par faveur diverse,
Nul plus agreable pendoit
A ton cou, ni te mignardoit :
J'etoi un autre roi de Perse.

AMALTHÉE.

Tandis que ton cueur enflammé
N'a autre qu'Amalthée aimé,
Et qu'Anne ne sceut te surprendre,
On ne parloit que de moi, lors
Je surpassois de face et corps
Les beautés d'Olive et Cassandre.

BUTTET.

Mon cueur n'a gueres Anne éleut,
Docte à faire parler le luth,

Qui la Tusque Itale a suivie,
Et pour sa beauté (si ma mort
Ne la tiroit à mesme sort)
Je ne creindroi donner ma vie.

AMALTHÉE.

Mon cueur ard du jeune Lambert,
Brave, tout savant, tout expert :
De lui seule me voi servie,
Pour l'amour duquel (si ma mort
Ne le tiroit à mesme sort)
Cent fois voudroi perdre la vie.

BUTTET.

Quoi ! constante comme le vent,
Si, tout ainsi qu'auparavant,
Je t'ouvre de mon cueur la porte,
Si je fai, passé cette fois,
A Anne visage de bois,
Et si d'elle je me deporte?

AMALTHÉE.

Bien qu'il soit beau comme le jour,
Toi bien fort colere en amour
Et plus leger que vaine écorce,

Sus tous je te voudroi cherir,
Et avec toi vivre et morir,
Tant tu as sus mon cueur de force.

A ANNE

ODE XXVII

Ou vas-tu, mon petit œil,
Ma toute gentile amie?
Où fui-tu, Nymphe jolie?
Vien me faire un doux accueil.

Çà, tôt, que j'aie de toi
Un baiser, deux, trois et quatre;
Vien, ma mignonne follatre,
Ma jeune ardeur, prés de moi.

Comme à son mignon plus doux,
Que la nuit tient en paresse,
L'Aurore les lévres presse
Loin de son vieillard époux,

Ren ton amant bienheureux
T'épâmant dessus sa bouche :
Ton soupir ja mon cueur touche,
Doucettement langoreux.

Amour, entrant dedans nous,
Quand au cueur sa flamme il vente,
D'un baiser ne se contente
S'il n'est bien long, ferme et doux.

D'un baiser donq' addouci
Pai mon cueur, soule ma vie,
Rallente ma chaude envie...
Ah! mignonne, c'est ainsi.

O Dieux, que doux me nourrit
Ce baiser, douce mignarde,
Douce fille fretillarde,
Mon petit enrage-lit!

Mon tout! Mais laisse ma main,
Je veux cueillir cette fraise :
Laisse-la joüer à l'aise
Par l'albatre de ton sein.

Elle poursuit ses ébats :
Pren les tiens, ne la retarde,

Ma menonne, je n'ai garde
De l'aller mettre plus bas.

Rebeise-moi, mon cueur doux,
Encor', encor', de la sorte!...
Ha! fine, tu fais la morte,
Pour me tromper tous les coups.

Là donq' fesons-les si longs
Que l'un de l'autre l'ame emble:
Ainsi bec à bec assemble
Venus ses mignards colombs.

ODE XXVIII

JA *se levoit la belle aubette,*
Partant de son nuiteux sejour,
Et ja redisoit l'alloüette
Au laboureur qu'il étoit jour,

Quand Tenot, en poil tout farouche,
S'abillant auprés du foier,
Laisse le foarre de sa couche,
Pour monter haut sur un noier.

Il s'en i va, et là dechausse
Ses sabbots, puis à l'arbre met
La main, puis le pied, et se hausse,
Se grimpant jusques au sommet,

Où refrongné en orde moüe,
Branlant sa perche d'un fort bras,
De çà et de là, il secoüe
Les noix, qui meures vont à bas.

Puis en mettant fin à sa peine,
Tirant bien hautement la voix
De l'estomach, à gueule pleine,
De ce chant fit brammer les bois :

« O toi plus que la rose belle,
Veux-tu donq' à la mort laisser
Ton Tenot, qui l'amour cruelle
De son cueur ne peut déchassér?

« Je t'ai plus chere que ma vie,
Margot, et tu t'enfuis de moi !
Si n'aurei-je jamais amie
(Et vint une Nymphe) que toi.

« Jane me veut ; si fet Michelle,
A qui ja le dur tetin point ;

Mais (ô Dieu !) je te voi si belle
Que toute autre ne me plait point.

« Tu es plus gente que la branche
D'aubépin, ou le sep pampré ;
Comme pur lait ta face est blanche,
Ton bel œil est verd comme un pré.

« Ta joüe à la pomme migraine
Va resemblant ; ton poil follet
Feroit de prés honte à la leine
De notre petit agnelet.

« Mais, ah ! Margot, tu es plus dure
Que ma cognée à émancher,
Que le bois qui ce bourg emmure,
Et que la coste d'un rocher.

« Dieu gard la gente jovencelle,
En qui pitié jamais n'entra :
C'est tout un, je l'aimerei telle,
Tant que l'ame au corps me battra. »

AU VENT ZEPHIRE

ODE XXIX

FLATARD *Zephire, mignon de ces rives,*
Et des bocages aux perruques vives,
Et de Diane, par son frere, lasse
D'estre à la chasse;

Jeux et delices des fleurs soupirantes,
Jeux et delices des eaux trottignantes,
Et des Napées, qui par les verds aulnes
Fuient les Faunes;

Laisse ta Flore, puis me favorise,
Ainsi qu'au pasteur reverend d'Amphrise,
Qui flutoit ses vers d'une agreste canne
Pleine de manne.

Dou-soufflant vental, soulas de Cephale,
Lors qu'imprudamment sa fleche s'avalle
Sur sa Procre, helas! que fortune envoie
Sa triste proie.

Soit que ton plaisir mollement sejourne
Aux feüilleux tertres dont Menal s'atourne,
Soit que sus Ide freschement tu ventes
Les eaux bruiantes,

Hai avant, ici tes ailes se hâtent :
Vien voir ces Nymphes qui gaies se battent
En ces bords pierreux, et toutes font rage
Par le rivage.

Vien, vien voir entre ces follatres filles
Mon Amalthée, qui or' des coquilles,
Pas à pas marchant, d'une soefve peine,
Cueut sur l'areine.

Ainsi Dione, par son Idalie,
Entre ses Graces plus belle, se plie
Sus fleurs diverses, puis leurs fronts enbande
D'une girlande.

Ainsi, aux rives que l'orient dore,
Les belles Nymphes qui voient l'Aurore
Peschent les perles et la pierrerie,
Pour l'or nourrie.

Mais quels corsages, quel blanc poli marbre,
Et quelles beautés derriere cet arbre,

Caché je vise! ô quelles merveilles
Aux Dieux pareilles!

Vien donq à ce coup, ja elles carollent,
Vien, et ameine les Amours qui vollent,
Armés de brandons, de douces flameches,
D'arcs et de fleches.

Fai qu'en enfonçant leurs archets rebelles,
Tous d'un flot sautent assaillir les belles,
Mais sur tout garde que nul ne pardonne
A ma felonne.

Ou, si tel secours en toi ne demeure,
Au moins, las! affin qu'en dueil je ne meure,
Souffle (si tu peux), étein, et évolle
Ma flamme molle.

DE VENUS ET BACCHUS

ODE XXX

Ne te rend amoureux du vin, ni de Venus:
D'une mesme façon ils sont traitres connus,
Car l'un le cueur enflambe,

Et l'autre le cerveau; l'un de nos plus verds ans
Va la force battant, et l'autre avant le tens
Nous fet flechir la jambe.

Amour, qui ne voit goutte et ne cherche qu'aller
Au jour, pour estre veu, a souvent fet parler
Meint homme à la vollée;
La sotte ivrognerie, à tous se decouvrant,
D'un fet, tant grand soit-il, va l'entreprise ouvrant,
Par avant bien celée.

Ce brutal Cupidon souvent pour peu de cas,
Brassant de toutes parts dommageables debats,
Emeut des grands allarmes;
Et de mesme Bacchus, encore non armé,
Se rue aux bras de Mars, et, de rage enflammé,
Est aveuglé aux armes.

Jadis la Cyprienne inique ranversa
Le roiaume d'Asie, et au vent ne laissa
De Troie que la cendre.
Et toi, Iach, poussant les Centaures hardis
(Ravissant Hippodame), aux Lapithes jadis,
Tu fus un grand esclandre.

Quand ces deux forcennés ont une fois surpris
Le rampart le plus haut, noz sens et noz esprits,

Pris de leur tyrannie,
Ne se peuvent r'avoir; la bonté ne nous suit,
Toute honte est perdue, et la raison s'enfuit,
Bien loin de nous bannie.

Enchaine donq' Venus et Bacchus fortement,
Affin que la mignarde, en prenant finement
Ton cueur, ton corps ne gaste,
Et que ce Dieu fameux, pour t'avoir derechef
(Se montrant tousjours doux), t'empognant par le chef,
A la fin ne t'abbate.

Ou, s'il te plaît Venus amie recevoir,
Je le veux bien, pourveu que ce soit pour te voir
En tes enfans revivre.
Mais ne laisse Bacchus de ta table approcher,
Si non tant seulement pour ta soif étancher,
Et non pour fol le suivre.

SUR LA MORT D'UNE DAMOISELLE

ODE XXXI

LEVÉS-VOUS *aux prieres miennes,*
O saintes vierges Tespiennes,
Et or' à ce triste tombeau

Accourés, immortel troupeau :
Debout, sortés des vertes ombres
D'Helicon, pour voir les encombres,
L'angoisse et le regret profond,
Que les destins souffrir nous font.

La beauté où les douces Graces
Choisirent leurs duisantes places,
Lors que le dur tens les troubloit :
La Nymphe qui vous resembloit,
Du Ciel pour un miracle offerte,
De soi et de nous a fet perte.

Las! si les Heliades sœurs,
Lamentant, fondirent en pleurs,
De dures écorces étreintes,
Regretant en vain par leurs pleintes
Leur frere mal caut, attelant
Le char tout l'univers brulant,
Au moins soient meslés en voz carmes
Durs soupirs, compagnons des larmes,
Et d'un cri étrange et peu beau
Fendés cet avare tombeau,
Menant une pleinte si grande
Que le Ciel mesme vous entende.

Et moi, me rongeant jours et nuits,

Je verrei avec mes ennuis
Si mes angoisses inhumaines,
Si mes aspres sanglots et peines,
Et mes pleurs, pronts à le laver,
Seront forts pour le soulever.

Prins-tu plaisir, Ciel, de parfaire
Ce bel euvre, pour le defaire ?
O terre mere, peus-tu bien,
Perdant ton plus souverein bien,
Ores tes gais atours reprendre?
La fiere Parque a fet descendre
(Ah Dieu! en un moment si brief!)
Dessous toi (ô creve-cueur grief!
O dure Parque inexorable!)
Tout ce qu'eut ce tens d'admirable,
De douceur, de grace et beauté,
Et n'a peu flechir sa bonté
La rigueur d'une loi si dure;
Mais le Ciel en print tant de cure
Qu'encores elle a le pouvoir,
Maugré la mort, faire revoir
Sa vertu survivante au monde.
Hé Dieu! quelle angoisse profonde!
Ah! quel regret perpetuel!
Voir choir sous un astre cruel
La beauté des Dieux admirée!

Voir, helas! devant la serée
L'unique rose ainsi fanir!
Quiconque ici voudra venir,
De pleurs bagne un tombeau si rare,
Et, fut un du roch plus barbare
Des froids Scytes, la connoissant,
Qu'il aille partout annonçant
Que ses cendres encore belles
Furent l'honneur des Damoiselles.

Las! comme un bref lis qui fleurit,
La plus grande beauté perit,
Et de noz ans le tant court nombre
Derrier' nous fuit ainsi qu'une ombre :
Car tout, en ce val terrien,
Semble un songe et est moins que rien,
Tant peu noz plaisirs i sejournent.
Les beaux soleils couchés retournent,
Plusieurs fois, leur course élevant
Au tour éternel, se suivant
Tousjours en leur splendeur semblable ;
Mais, si d'un coup inevitable
La Parque, en ses cruels effors,
Empoudrant ce terrestre corps,
Nous a notre lumiere éteinte,
Ains qu'avoir la grand' borne atteinte
Que de terre on resortira,

Longue nuit nous assopira.
Las! au monde rien n'est durable.
Puis donq' que le sort indontable
N'a de noz plus beaux jours merci,
Muses, mettés le pied ici,
Et sur la nymphe ensevelie
Jettés la rose frais-cueillie,
Jettés voz plus beaux lauriers verds,
Lui gravant memorables vers,
Affin qu'ainsi le passant sache
Quel thesor cette terre cache.

FIN DU SECOND LIVRE

NOTES

Page 3, titre. Cette ode fut adressée à Henri II, en 1559, au moment où la paix de Cateau-Cambrésis allait être conclue entre lui et Philippe II, roi d'Espagne, après des guerres longues et sanglantes auxquelles la moitié de l'Europe avait pris part.

P. 4, vers 4. La ville de Boulogne-sur-Mer, qui avait été prise par les Anglais en 1544, fut rendue en 1550, quand la paix se fit avec l'Angleterre. Mais cette restitution coûta 400,000 écus d'or à la France, et, trois ans après, Charles-Quint la détruisit de fond en comble, après un siège de six semaines.

— v. 5. L'Écosse, sous la régence de Marie de Lorraine, veuve de Jacques V, était devenue en quelque sorte feudataire de la couronne de France. L'alliance des deux pays fut resserrée, en 1558, par le mariage du dauphin François avec Marie Stuart, reine d'Ecosse, qui était élevée depuis l'âge de six ans à la cour de Henri II.

— v. 6. L'empereur Charles-Quint, qui fut longtemps en guerre avec Henri II, et qui se démit de l'Empire en 1556, après avoir signé une trêve de cinq ans avec Henri II.

— v. 14. En 1551, Maurice, duc de Saxe, et plusieurs princes allemands, qui accusaient l'Empereur de violer leurs priviléges, appelèrent à leur secours le roi de France, comme protecteur de la liberté germanique. Henri II, à la tête de son armée, s'avança jusqu aux bords du Rhin, après avoir pris les villes de Metz, de Toul et de Verdun, que les derniers empereurs avaient usurpées sur la France.

— v. 15. En 1555, le maréchal de Brissac commandait une armée française en Piémont; il prit les villes de Verceil,

d'Ivrée, de Casal, et remporta des avantages signalés sur le duc d'Albe qui commandait l'armée impériale.

P. 4, v 17. En 1551, la république de Sienne, menacée par Cosme de Médicis, implora l'assistance de Henri II, qui lui envoya un corps d'armée sous les ordres du maréchal de Thermes; mais, après des succès divers, les Siennois furent contraints de se soumettre aux Florentins, malgré l'appui de la France.

— v. 20. En 1551, l'île de Corse, opprimée par les Génois, voulait se donner à la France; Henri II y envoya des troupes qui prêtèrent secours aux insulaires pour la défense de leurs libertés.

P. 5, v. 4. Le duc de Guise, à qui le roi avait confié le commandement de son armée en 1557, prit la ville de Calais que les Anglais occupaient depuis près de deux siècles, et les chassa entièrement de la France.

— v. 10 Henri II, à l'exemple de François Ier, avait essayé de fonder des colonies françaises en Amérique. Par ses ordres, Villegagnon, vice-amiral de Bretagne, partit pour le Brésil avec une flotte, en 1555, et alla s'établir dans une île, à l'embouchure du Rio-Janeiro; mais cet établissement tomba bientôt en décadence et fut abandonné.

P. 6, v. 4 Par le traité de Cateau-Cambrésis, le roi de France et le roi d'Espagne « se rendirent réciproquement tout ce qu'ils s'étaient pris depuis huit ans ». Ce traité n'était pas à l'avantage de la France qui perdait plus de 150 places fortes, pour n'en recouvrer que 3. Aussi, *les plus sages et les plus soumis* ne purent s'empêcher de murmurer.

P. 7, titre. Catherine de Médicis, femme de Henri II. Cette ode a été faite en 1559, comme la précédente, après la signature de la paix de Cateau-Cambrésis.

P. 9. Mentor était un fameux ciseleur grec du temps de Périclès.

P. 10, v. 14. Allusion au mariage du dauphin François avec la reine d'Ecosse, en 1558, et à celui de la dauphine Élisabeth avec le roi d'Espagne, en 1559.

P. 12. Cette ode fut composée avant la célébration du mariage, qui devait s'accomplir deux mois après la signature du traité de Cateau Cambrésis, par lequel Henri II accordait au duc de Savoie la main de sa fille unique, « qu'il aime et tient

chère comme sa propre fille », dit le traité, « pour de plus en plus corroborer et confirmer cette paix ». C'est au milieu des fêtes qui précédèrent ce mariage que le roi fut blessé mortellement dans un tournoi. Les époux n'en furent pas moins unis, sans éclat et sans pompe, dans la chambre même du roi, le 9 juillet, la veille même de sa mort. Voy. ci après l'*Épithalame* que Marc-Claude de Buttet avait préparé pour les *noces*, qui n'eurent pas lieu.

P. 12, v. 11. Marguerite de France, duchesse de Berri, sœur unique de Henri II était née à Saint Germain en-Laye le 5 juin 1523. Elle avait la passion des lettres et des sciences, comme son père François Ier. Elle s'adonnait à tous les travaux de l'intelligence; elle excellait dans tous les arts, ce qui l'avait fait surnommer Minerve et Pallas par les savants et les poètes qui l'entouraient. Sa beauté, sa piété, sa douceur et sa bienveillance lui avaient gagné tous les cœurs. On ne sçauroit jamais tant dire de bien de cette princesse qu'il y en a eu », dit Brantôme Quand elle eut épousé le duc Emmanuel-Philibert, qu'elle aimait depuis longtemps, elle fit de la cour de Savoie une autre cour de France Ses sujets l'avaient surnommée la Mère des peuples et la comblaient de bénédictions. Elle resta Française de cœur jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 14 septembre 1574, par suite d'une pleurésie.

P. 14, v. 11. Apollon, né à Délos. Le temple qu'il avait dans cette île passait pour une des sept merveilles du monde.

— v. 13 La Fable ne dit pas que le temple de Délos ait été construit par Dédale, qui vivait en Crète sous le règne de Minos.

P. 15, v. 14. Androgée, fils de Minos et de Pasiphaé, ayant vaincu tous ses rivaux à la lutte, dans les fêtes des Panathénées, fut assassiné par ordre d'Égée, roi de l'Attique.

— v. 17. Pasiphaé femme de Minos, étant devenue amoureuse d'un taureau, engendra le Minotaure.

P. 16, v. 2. Artiste, *feuvre* pour *fevre*, *fabricator*.

— v. 5. Dédale, pour sortir du labyrinthe de Crète où Minos l'avait enfermé avec son fils Icare, fabriqua des ailes avec des plumes d'oiseau et de la cire. Icare s'étant élevé trop haut dans son vol, la cire fondit au soleil, et il tomba du haut des airs dans la mer.

P. 17, v. 10. La sibylle de Cumes était prêtresse du temple d'Apollon.

P. 18, v. 22. Cette ode offre bien des réminiscences du sixième livre de l'*Énéide* de Virgile.

P. 19, v. 9. Apollon était nommé *Amphrysius*, et sa prêtresse *Amphrysia*, à cause du fleuve Amphrysé, en Thessalie, près duquel le dieu, chassé du ciel, avait gardé les troupeaux d'Admète.

P. 21, v. 17. Dans le traité de Cateau-Cambrésis, il est dit : « Le duc de Savoie supplie le roi de France « trouver bon et avoir agréable que le mariage de très excellente princesse Madame Marguerite de France, sa sœur unique, duchesse de Berry, et de luy, se puisse faire, et l'honorer d'une telle princesse, *qu'il desire singulierement*, tant par la proximité du sang dont elle attouche à Sadite Majeste que par les dignes, excellentes et rares vertus qui sont en elle »

P. 23, v. 9. Suivant les termes d'un vieil historien que nous avons cité plus haut (voy. note de la p. 6), « les deux rois se rendirent réciproquement ce qu'ils s'estoient pris l'un à l'autre».

— v. 12. Le duc Emmanuel-Philibert, héritier de l'illustre maison de Savoie, que les poètes faisaient descendre d'Hercule. Ce prince, qui fut surnommé Tête de fer, était né le 8 juillet 1528; il succeda, en 1553, à son père Charles III, dit le Bon, qui ne lui laissa que trois villes, avec le titre de duc de Savoie et de prince de Piemont, tout le reste de ses Etats ayant été conquis par la France. Le traité de Cateau-Cambrésis les lui rendit. C'était un vaillant capitaine; mais, dit Brantôme, « pour faire ses affaires il estoit peu scrupuleus et fort habile : aussi avoit-il fort paty, ayant este despouillé; et s'il ne fust esté tel, et ne s'en fust faict accroire, par son espée qui luy estoit restée et par sa valeur, il fust demeuré le plus pauvre prince qui fust jamais ». Son mariage avec Marguerite de France lui porta bonheur. Il mourut en 1580.

P. 24, v. 6. Le mariage du dauphin François avec la reine d'Écosse avait eu lieu en 1558; celui de la dauphine Elisabeth de France avec le roi d'Espagne venait d'être célébré.

— v. 17. L'expulsion des Turcs hors de l'Europe était toujours la pensée dominante de la chrétienté; mais les bons rapports de la cour de France avec la Turquie n'en existaient pas moins, et la politique de François Ier, à cet égard, avait continué sous le règne de Henri II.

P. 25, v. 12. « En l'ode seconde du premier livre, dit l'Auteur au Lecteur (Voy. à la fin de ce recueil), tu trouveras ce mot

Naroues, duquel usoient les anciens Gaulois, qui signifie les Parques, mot qui (encores qu'il ne soit plus dès long tems en usage), toutefois, doit estre r'appellé, tant pour la reverence que nous devons à l'antiquité, que pour la majesté d'icellui, que je pense estre sorti du grec νάρο et de βίος, signifiant, comme diroit le latin, *mulgentes vitam*. Je l'ai tiré d'un vieil roman rymé, en ces vers :

Les Naroues ce malencontre
Lui avoient fillé, si m'aist Dieux. »

P. 28. Odet de Coligny, cardinal de Châtillon, né le 10 juillet 1515, était fils de Gaspard de Coligny, maréchal de France, et de Louise de Montmorency, frère de l'amiral de Coligny et de d'Andelot, chefs des protestants en France; il s'attacha, comme eux et peut-être avant eux, à la réforme de Calvin, mais il dissimula longtemps ses opinions en matière de religion, car François Ier lui avait donné plusieurs riches abbayes en le nommant archevêque de Toulouse, puis évêque de Beauvais, et le pape Clément VII l'avait cree cardinal en 1520 Il s'était fait le Mécène des gens de lettres, et il fut constamment l'appui des sectateurs de la nouvelle religion. C'est à lui que Rabelais dut plus d'une fois de conserver sa liberté et sa vie. Quand il se vit obligé de lever le masque et de se déclarer huguenot, il se réfugia en Angleterre, où il mourut le 14 fevrier 1571.

— v. 2. Marguerite de France, sœur unique de Henri II, était déjà la protectrice des gens de lettres à la cour de France avant son mariage avec le duc de Savoie.

P. 29, v. 1. Le chœur des neuf Muses, nommées aussi Castalides, à cause de la fontaine Castalie qui leur était consacrée sur le Parnasse.

— v. 10. Ronsard a exprimé sa reconnaissance dans plusieurs pièces de vers adressées au cardinal de Chastillon. Dans un discours qu'il lui adresse, on remarque ces deux vers prophétiques :

Il faut contre Fortune opposer la vertu,
Et plus avoir bon cueur, tant plus on est battu.

— v. 14. C'est le poème de la *Franciade*, dont Francus, fils d'Hector, est le héros, et que Ronsard avait commencé, dès cette époque (vers 1558), en l'honneur de Henri II. Ce poème n'a jamais été achevé, et les quatre premiers livres seulement parurent en 1572 (*Paris*, *Gabr. Buon*, in-4°), avec ce quatrain qui prouve que, dans la pensée du poète, Charles IX s'intéressait à la poésie plus que Henri II.

Si le roy Charles eût vécu,
J'eusse achevé ce long ouvrage;
Si tost que la mort l'eust vaincu,
Sa mort me vainquit le courage.

P. 29, v. 17. Pierre Paschal était un franc Gascon, qui se fit une immense réputation de savant, d'historien et de poète, à la cour de France, sans avoir jamais écrit que quelques pages en latin ampoulé. Du Verdier le représente comme « un peu abuseur du monde, qui repaissoit les gens de fumée au lieu de rôt et qui, avec cela, sut tirer de l'épaigne douze cens livres de gages par chacun an pour faire l'*Histoire de France*, et pour en donner bonne espérance, semoit de petits billets portant ces mots : *P. Paschalii liber quartus rerum a Francis gestarum.* » Il conserva ses pensions jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Toulouse le 16 février 1565. Il avait pourtant publié un opuscule : *Henrici II Elogium, effigies et tumulus*, imprimé en 1560 et traduit en français par Lancelot de Carle.

P. 30, v. 22. C'est-à-dire les poètes qui, depuis la mort de François Ier, avaient eu lieu de se plaindre de l'indifférence des grands seigneurs. Marc-Claude de Buttet s'en plaint aussi (Voy. ci-après l'Auteur au Lecteur), « considérant la perversité de nostre siecle (en ceci autant déplorable qu'en plusieurs autres choses) estre si grande qu'après le long travail et continuel étude, mesme des plus excellens, bien souvent pour la recompense, on n'en a que le blasme, la perte, et si de quelques-uns la louange, c'est tout. »

P. 31, titre. Beatrix Pacheco, fille du duc d'Ascalona, grand maître des chevaliers de Saint-Jacques mariée, le 17 septembre 1539, à Sébastien de Montbel, comte d'Entremonts et de Montbel, seigneur de Montellier : elle eut un fils, mort au berceau, et une fille, Jacqueline de Montbel, qui épousa en 1561, par ordre du roi Charles IX, Claude de Bastarnay, comte du Bouchage et baron d'Anthon, et qui, étant devenue veuve sans enfants, contracta une seconde alliance en 1571, avec Gaspard de Coligny, seigneur de Châtillon, amiral de France. Voy. l'*Hist. de Bresse et de Bugey*, par Sam. Guichenon, p. 171 de la Continuation de la troisième partie de cet ouvrage.

P. 33, v. 13. Sémiramis, reine d'Assyrie, qui étendit ses conquêtes jusqu'en Éthiopie

— v. 20. Cléopâtre, reine d'Égypte, qui se donna la mort

pour ne pas tomber vivante entre les mains d'Auguste, vainqueur d'Antoine à la bataille navale d'Actium.

P. 34. v. 1. Clélie, jeune Romaine, donnée en otage à Porsenna, s'échappa des mains de ses gardes et traversa le Tibre à la nage pour retourner à Rome.

— v. 12. C'est Éléonor d'Autriche, veuve du roi de Portugal, que François Ier avait épousée en secondes noces, à la suite du traité de Cambrai conclu en 1529. Après la mort du roi, elle se retira dans les Pays-Bas, auprès de son frère l'empereur Charles-Quint; puis elle repassa en Espagne et mourut à Badajoz, en 1558, âgée de soixante ans.

P. 36, titre. Claude de Miolans, fille de Louis, seigneur de Miolans en Savoie et d'Anjou en Dauphiné, mariée, par contrat du 21 octobre 1526, à Guillaume de Poitiers, comte d'Albon, vicomte d'Étoille, seigneur de Saint-Vallier, etc., lieutenant général pour le roi ès pays du Dauphiné, était belle-sœur de la célèbre Diane de Poitiers, avec qui elle transigea, le 18 mars 1550, au sujet de la succession de son mari, ce dernier avant nommé sa sœur Diane héritière de tous ses biens. Voy. *Hist. générale de la Maison roy. de France*, par le P. Anselme, édit. de 1726, t. II, p. 207.

P. 39, v. 6. Marc-Claude de Buttet avait eu le projet, dès son extrême jeunesse (Voy. plus loin l'ode II du second livre), de faire un poème épique à l'instar de la *Franciade* de Ronsard, sur les origines fabuleuses de la maison de Savoie et sur les exploits romanesques du prince saxon Béral ou Bérol, qui serait, suivant les chroniques, le premier comte de Maurienne. Ce poème devait donc renfermer l'histoire complète du fameux Béral, que le fils du poète écrivit depuis en latin. (Voy. la Notice en tête de ce volume.) Il s'agit ici, sans doute, de la victoire que Béral, nommé gouverneur du Viennois par Rodolphe, roi de Bourgogne, remporta sur le marquis de Suze, près des bords de l'Isère, à la fin du Xe siècle. Voy. la *Chronique de Savoie*, par G. Paradin. Lyon, Jean de Tournes, 1561, in-fol., page 48.

— v. 10. Nous ne savons pas à quel épisode de la vie du prince Béral ces vers font allusion. Il est vrai que cette vie est un tissu de fables que les chroniqueurs du XVIe siècle ne se faisaient pas scrupule de répéter et d'amplifier. Ainsi, les premiers dauphins de Viennois de la maison d'Albon ne paraissent dans l'histoire qu'au milieu du XIIe siècle. Il est possible cependant que le poème de Marc-Claude de Buttet ait

embrassé les règnes de plusieurs comtes de Savoie. On peut, en tout cas, reconnaître ici un des hauts faits de Béral, qui surprit à l'aube du jour le camp du marquis de Suze, et délivra la ville de Gap, assiégée par plusieurs princes coalisés contre le roi de Bourgogne.

P. 40, titre. Né en 1518, à Chambéry, d'une famille noble qui jouissait d'un crédit considérable à la cour de Savoie, il fut nommé évêque de Nice en 1548, peu de temps avant que son frère, Pierre de Lambert, devînt évêque de Maurienne. Il assistait au concile de Trente et il eut à remplir plusieurs missions diplomatiques auprès de la république de Venise. Il mourut au mois d'août 1583, âgé de soixante-cinq ans. Voy. *Gallia Christiana*, édit. des Bénédictins, t. II, p. 1292, où l'on trouve son épitaphe. Marc-Claude de Buttet était lié dès l'enfance avec tous les membres de l'illustre famille de Lambert.

P. 41, v. 1. Les Muses étaient surnommées Thespiades, à cause du culte qu'on leur rendait à Thespies, ville de Béotie, au pied de l'Hélicon.

— v. 18. Thémistocle, dans sa jeunesse, dédaignait les arts d'agrément, surtout la poésie et la musique. Dans un festin, on lui présenta une lyre; il avoua sans hésiter qu'il ne savait pas toucher cet instrument, ce qui excita les risées de ses compagnons de table.

P. 42, v. 14. Pour *digne*, suivant la prononciation du temps.

P. 43, v. 13. Alexandre, roi de Macédoine, enviait à Achille l'honneur d'être chanté par Homère.

P. 44, titre. Il était de l'ancienne famille de Seyssel, originaire d'Aix, qui a fourni plusieurs hommes illustres à la Savoie, entre autres Jean de Seyssel, seigneur de Barjat et de La Rochette, maréchal de Savoie, lieutenant général de Bresse en 1464; Claude de Seyssel, seigneur d'Aix, aussi maréchal de Savoie; Claude de Seyssel, évêque de Marseille, puis archevêque de Turin, auteur de divers ouvrages historiques, mort en 1520, etc. Clément Marot, qui s'était enfui à Turin en 1543, rencontra François d'Eguebellette, qu'il cite au nombre de ses amis dans une épître (la 61e de l'édit. de Lenglet du Fresnoy, où il énumère les hommes distingués avec lesquels il était lié en Savoie :

Sans oublier aussi Aiguebellette,
Qui saute en chat et gravit en belette.

P. 45, v. 7. Le dieu de la guerre, Mars, dont le fils Thrax avait donné son nom à la Thrace.

P. 46, titre. C'est la maîtresse poétique qu'il avait choisie et qu'il a célébrée dans les sonnets de l'*Amalthée*. Voy. la Notice biographique.

— v. 7. *O matre pulchra, filia pulchrior.*
HORAT., Od., lib. I, carmen 16.

— v. 9. Léda, qui fut aimée par Jupiter métamorphosé en cygne. Cette *douce pucelle* était alors femme de Tyndare, roi de Sparte.

— v. 15. Il la compare ainsi à la femme de Tyndare; d'où l'on pourrait induire qu'elle était mariée.

P. 47, v. 9. Surnom de Vénus.

— titre. Ce gentilhomme, issu d'une des plus anciennes familles de la Savoie, était le frère de Claude de Lambert et l'ami d'enfance de Marc-Claude de Buttet. Il avait composé des ouvrages qui ne paraissent pas avoir été imprimés. Voy. la Notice en tête de ce volume, ainsi que les vers latins que J.-G. de Lambert adresse à son ami au sujet de l'*Amalthée*. Dans le poème de *la Savoye*, de Jacques Pelletier (Annecy, J. Bertrand, 1572, in-8), les vers suivants semblent concerner ce personnage plutôt qu'un autre membre de sa famille :

En lieux divers tu as de bons esprits,
Dont Maurienne a bien sa part au pris,
Tant qu'avec soy un Lambert elle garde,
Qui d'œil veillant dessus elle regarde,
Par son sçavoir, sa prudence et bonté,
Digne du lieu auquel il est monté.

P. 49, v. 22. Hésiode, qu'on nommait le poète d'Ascra parce qu'il était né dans cette ville de Béotie.

P. 54, titre. La maison des champs ou le château de la famille de Buttet se trouvait à peu de distance de Chambéry, sur les bords du lac du Bourget. Voy. la Notice.

P. 55, v. 17. C'est le nom qu'il donne à son valet dans plusieurs sonnets de l'*Amalthée*.

P. 56, v. 11. C'est sans doute Antoine Battandier, à qui Marc-Claude de Buttet adresse l'ode XX du premier livre. Ce Battandier était certainement fils ou frère du savant jurisconsulte Claude Battandier, que Rossotti qualifie ainsi : *multæ*

experientiæ vir, et qui a fait imprimer plusieurs ouvrages de droit, notamment *Tractatio de parentibus, patribus et filiis.* (Lugd., 1581, in-8°.) Voy. *Syllab. script Pedemontii*, par A. Rossotto, p. 158 Jacques Pelletier, dans son poème de *la Savoye*, imprimé à Annecy en 1572, n'a pas oublié ce savant poète :

Et Batendier, de suffisance égale
En poésie et science légale,
Fait de ses droits Maurienne jouir
Et ses beaux vers par tout le monde ouir.

P. 56, v. 13. C'est Claude de Lambert, à qui Marc-Claude de Buttet adresse l'ode XI de son second livre, comme à son meilleur ami, ainsi que plusieurs sonnets de l'*Amalthée*. Un de ces sonnets, qui ne figure que dans l'édition de 1575, nous apprend que ce gentilhomme n'existait plus à cette époque. Claude de Lambert, frère cadet de Jean Gaspard de Lambert (Voy. ci-dessus l'ode XI du premier livre) était poète comme son ami; il avait fait des vers en l'honneur de sa maîtresse, nommée Marguerite. (Voy. la Notice en tête de ce volume.) Jacques Pelletier, dans son poème de *la Savoye*, nous fournit quelques détails sur Claude de Lambert, qui habitait la vallée de Miolan :

Au droit d'Eton, où l'Isere plus forte
De l'Arq bruitif l'eau et le nom emporte,
Se voit le mont de l'Arcluse éminent,
Témoin de l'air et du temps imminent,
Selon qu'il est emmantelé de nues :
Là sont couteaux de vignes continues,
En Miolan, beau val et fructueus
Où est le lieu de Lambert vertueus,
Prochain d'honneur, de scavoir et de grace,
Au prenommé Buttet, ainsi comme de race,
Dont Piochet, parent d'autre surnom,
D'un pas égal va suivant le renom.

André Rossotto qui ne l'a pas omis dans le *Syllabus scriptorum Pedemontii* Voy p. 163), le qualifie de *poeta non ignobilis*, et cite de lui un *hymne triomphal* en vers français (Lyon, 1564), composé à l'occasion de l'entrée solennelle du duc Emmanuel-Philibert dans la ville de Chambéry.

— v. 15. Jean de La Balme, seigneur de Ramasse, de Charansonay et de Puisgros en Savoie, fils de Sibued de La Balme, vivait encore en 1572; il mourut sans enfants, et le duc de Savoie réunit la seigneurie de La Balme à celle de Jasseron.

(Voy. l'*Hist. de Bresse et de Bugey*, par Guichenon, page 95 de la première partie.) Clément Marot le cite avec distinction, dans l'épître *A un sien amy*, datée de 1540.

P. 56, v. 15. Philibert Pingon, baron de Cussy, seigneur de Princelle né à Chambery en 1525, fils de Louis Pingon, fut conseiller référendaire d'Emmanuel Philibert, duc de Savoie; il s'était fait une immense réputation, dans son pays natal, comme poète et comme historien : *poetæ facundissimo, historiographo gravissimo*, lit-on dans son épitaphe rapportée par André Rossotto. Il ne publia que deux ouvrages : *Inclytorum Saxoniæ Sabaudiæque principum Arbor gentilitia* Aug. Taurinorum, 1581, in-fol.), et un recueil de mélanges écrits en latin. Sa grande *Histoire de Savoie* est restée manuscrite. Il mourut à Turin le 18 avril 1582. C'est donc par erreur que La Croix du Maine a dit dans sa *Bibliothèque françoise :* « Il florit cette annee 1584. » Voy. *Syllabus script. Pedemontii*, par And. Rossotto, p. 493 et suiv. Marc-Claude de Buttet lui adresse l'ode sixième de son second livre.

P. 58, v. 19. Fille du fleuve Pénée et de la Terre; Jupiter la changea en laurier pour la soustraire à l'amour d'Apollon.

— v. 20. Nymphe, fille du Soleil et de Néère.

— v. 24. Syrinx, nymphe d'Arcadie, se voyant poursuivie par le dieu Pan, invoqua Jupiter et fut changée eu roseaux, avec lesquels Pan fit ses flûtes.

P. 59, v 6. Hélène, femme de Ménélas, ayant quitté son mari pour suivre Pâris, fut cause de la guerre de Troie.

P. 60, titre. Marguerite de France, sœur de Henri II. Cette pièce paraît anterieure à son mariage avec le duc de Savoie. « Elle eut le cueur grand et haut, dit Brantôme dans ses *Dames illustres*. Le roy Henry la voulut une fois marier à feu M. de Vendosme, premier prince du sang, mais elle fit response qu'elle n'epouseroit jamais le subject du roy son frere. Voilà pourquoy elle demeura si longtemps à prendre party. »

— v. 16. La fontaine Libéthra, en Béotie, était consacrée aux Muses.

P. 61, v. 22 Le pavot.

P. 62, v. 5. C'est-à-dire la marguerite.

P. 65, v. 8. Brantôme dit qu'elle aimait les savants par-dessus toute sorte de gens : « aussi l'honoroient-ils comme leur deesse et patrone. »

P. 65, v. 11. Voy. à la fin de ce volume l'avis de l'Auteur au Lecteur et la note qui concerne le surnom de Marguerite de France.

P. 66, titre C'était un poète, ami de Clément Marot, qui nous le fait connaître dans cette épigramme adressée à trois poètes de Toulouse qu'il convie à dîner :

Demain que sol veut le jour dominer,
Vien, Boissoné, Villars et La Ferriere :
Je vous convie avec moy à disner.
Ne rejettez ma semonce en arriere.
Car, en disnant, Phebus, par la verriere,
Sans la briser, viendra veoir ses suppostz
Et donnera faveur à noz propoz,
En les faisant dedans voz bousches naistre.
Fy du repas, qui en paix et repos
Ne sçait l'esprit avec le corps repaistre!

— titre. Louis de Buttet, seigneur de Malatrait, originaire de Chambéry. Comme son cousin Marc-Claude de Buttet, il avait pris part à la guerre dont le Piémont fut le théâtre en 1555. Après la paix de Cateau-Cambrésis, il se livra aux lettres et se fit estimer par son érudition, quoiqu'il n'eût rien publié de ses ouvrages qui sont restés manuscrits André Rossotto (*Syllab. scriptorum Pedemontii*) cite de lui les Vies de Berold et de Humbert, premiers princes de la maison de Savoie, et une grande compilation intitulée : *Historia Sabaudica in tres decades divisa*. Louis de Buttet vivait encore en 1600. Voy. la Notice en tête de ce volume.

P. 68, v. 19. Jean de La Palu, comte de Varax et de La Roche, seigneur de Varambon, de Jarnosse et autres lieux, mort au château de Richemont, en Bresse, le 9 janvier 1544. Dans les lettres d'érection de la seigneurie de Varambon en marquisat, octroyées à Claude de Rye, veuve du comte de Varax, en 1576, Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, déclare avoir été informé « des grands faits et mérites de l'illustre maison de La Palu en nos pays de Bresse, d'où sont yssus et descendus les anciens comtes de Varax, et que feu nostre très-cher et très-aymé et feal cousin messire Jean de La Palu, dernier comte dudit Varax, auroit volontairement employé durant sa vie sa personne, biens et moyens, pour le soustenement de nostre loyal party, et pendant les guerres souffert avec nous les assauts de fortune passée, la perte de grands et riches meubles, deniers, fruits et revenus de ses biens, pour plusieurs années, desgats et

ruines de ses chasteaux et maisons... » Voy. l'*Hist. de Bresse et de Bugey,* par Samuel Guichenon, 2e partie, p. 302, et Preuves, p. 147.

P. 77, titre. Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François Ier, était morte, le 2 décembre 1549, au château d'Odos, en Bigorre. Tous les poètes déplorèrent sa mort en vers grecs, latins, italiens et français. Jean Dorat, qui s'intitulait *poète royal*, ne fut pas le dernier à demander à sa muse un chant funèbre que Marc-Claude de Buttet ne traduisit en vers français que huit ou neuf ans plus tard. Les vers de Dorat se trouvent dans le recueil publié par Nicolas Denisot sous ce titre : *Le Tombeau de Marguerite de Valois, royne de Navarre, faict premierement en distiques latins par les trois seurs princesses d'Angleterre*, depuis traduicts en grec, italien et françois, par plusieurs excellens poètes de la France (Paris, Michel Fezandat, 1551, in-8.)

— v. 1. Le prophète Élie, ravi au ciel dans un char de feu, jeta son manteau à son disciple Elisée, qu'il avait choisi pour successeur.

P. 79, titre. Voy. ci-dessus, p. 195, une note (56, 11) qui le concerne.

— 82, titre. Nous croyons que ces initiales signifient : Marguerite de Buttet. Cette Marguerite, dont Claude de Lambert était épris, paraît être une parente du poète. Elle ne fut pas toujours cruelle, si ces deux derniers vers d'un sonnet adressé par le poète à son ami expriment un vœu accompli :

Ainsi tout seul le sein de Marguerite
A tousjours-mais se tienne bienheureux !

D'ailleurs, dans l'ode VI du second livre, Buttet invite Lambert à souper *avec sa Marguerite.*

P. 84, v. 5. La déesse Thétis, sachant que son fils Achille devait périr au siège de Troie, voulut l'empêcher de s'y rendre, et l'envoya, caché sous des habits de femme, à la cour du roi Lycomède.

— titre. Ce jurisconsulte, qui servit d'avocat à Marc-Claude de Buttet, sans accepter d'honoraires, dans un procès important, et qui lui fit gagner sa cause, était parent du savant Philibert Milliet, non moins expert dans la science du droit canonique et civil, évêque de Maurienne, puis archevêque de Turin, auteur de différents ouvrages écrits en latin, notamment d'un éloge de saint Ignace. Voy. *Syllab. script. Pedemontii*, par A. Rossotto.

P. 85, titre. Il était sans doute frère du poète Nicolas Rapin.

Cette ode nous apprend qu'il avait été chargé d'une mission diplomatique, par le duc de Savoie, auprès de la cour de France, et qu'il jouissait de la plus grande faveur auprès du roi Henri II.

P. 89, v. 8. Allusion au poème épique qu'il avait entrepris. Voy. ci-dessus, p. 39, et la note.

— v. 15. Pierre de Ronsard, qui s'intitulait *Vendomois* en tête de ses poésies, tirait son origine de Hongrie par son père Louis de Ronsard, et du Vendomois par sa mère Jeanne de Chaudier, comme le fait remarquer La Monnoye dans une note sur l'article de la *Bibliothèque françoise* de La Croix du Maine. Ce dernier veut que Ronsard fût *Mançois* ou Manceau, puisqu'il était né au château de La Poissonnière, près Montoire au Maine, laquelle terre « est située, dit-il, au bas Vendomois, qui est du spirituel du Maine et du temporel de Chartres, et par conséquent il est Mançois, ou né au pays et comté du Maine; ce que je dis expressément, de peur qu'il n'en advienne dispute entre les nations qui se le voudront attribuer et vendiquer comme leur nourrisson, sans certitude de sa vraie patrie et lieu de son origine et naissance, pour laquelle chose l'on a vu sept bien fameuses villes disputer d'Homère et débattre son pays, tant il y avoit d'honneur à qui pourroit se vanter de l'avoir engendré ».

P. 90, v. 3. Voy. ci-après, le 77e sonnet de l'*Amalthée*, composé sur la mort de Joachim du Bellay. Buttet, en nous montrant ici que la lyre de ce grand poète est suspendue à un *bel olivier*, fait allusion au recueil de sonnets amoureux publiés sous le titre de *l'Olive*, qui était le nom ou plutôt le pseudonyme de sa maîtresse.

— v. 5. Sapho de Lesbos, qui inventa le vers saphique, que Buttet essaya d'introduire dans la poésie française.

P. 99, v. 18. Allusion aux talismans, aux breuvages et aux opérations magiques, qu'on employait alors pour donner de l'amour ou pour en guérir.

P. 100, titre. Charles, IIIe du nom, neuvième duc de Savoie, fils de Philippe VII et de Claudine de Brosse, était né en 1486. Il succéda, en 1506, à son frère Philippe le Beau, mort sans enfants. « Ce prince, surnommé le Bon, fut le plus infortuné de sa maison, dit Samuel Guichenon dans l'*Hist. de Bresse et de Bugey*, soit qu'il y ait eu du manquement à sa conduite ou de la fatalité en ses Estats, » car, malgré son caractère paci-

fique et son désir de rester en bonne intelligence avec ses voisins, il se vit forcé de soutenir une longue guerre contre François Ier et Henri II, qui lui enlevèrent la plus grande partie de ses Etats; il n'avait plus que trois villes, Nice, Aost et Verceil, lorsqu'il mourut de chagrin le 15 septembre 1553, en laissant un fils, Emmanuel-Philibert, que le traité de Cateau-Cambrésis remit en possession de tout le territoire que son père avait possédé.

P. 102, v. 20. Cette strophe prouve que Marc-Claude de Buttet avait commencé, avant l'année 1553, le poème épique sur Berol et les premiers ducs de Savoie, auquel il paraît avoir consacré plusieurs années de travail. Voy. ci-dessus, p. 56, et la note.

P. 103, v. 1. « Les Allobroges furent originaires et indigenes des Gaules, ayans pris leur nom de Allobros, filz de Iasius, du sang herculien, qui fut un du nombre des neuf rois qui successivement regnerent en Gaule jusques à la destruction de Troye la grand'. » *Chronique de Savoye*, par Guill. Paradin (Lyon, J. de Tournes, 1561, in-fol.), p. 1 et 2.

— v. 3. Suivant le Chronique, Berol ou Berold était un des trois fils de Hugues, duc de *Saxonie*, frère de l'empereur Othon III.

P. 104, v. 13. Apollon, qui avait un temple célèbre à Patare, ville maritime de la Lycie.

— v. 14. Ce passage semble prouver que Buttet avait fait son droit et suivi le barreau dans sa jeunesse, sans doute à Grenoble. Ce fut là sans doute qu'il se trouva en rapport avec le président Truchon, qui le prit en amitié.

P. 106, v 13. Vénus, à qui l'île de Chypre était consacrée, parce que la déesse y avait pris naissance.

— v. 17. Apollon était adoré à Claros.

P. 107, v. 7. Le Tanaïs, aujourd'hui le Don, était un fleuve de la Scythie, qui passait pour la contrée la plus sauvage du monde.

P. 108, v. 14. La chaste Pénélope, femme d'Ulysse, roi d'Ithaque, était fille d'Icarius, frère de Tyndare, roi de Sparte. Buttet confond ici cet Icarius avec Icare, fils de Dédale, qui se noya dans la mer Mediterranée ou *Tyrrhénienne*.

P. 109 v. 2. Chez les plus riches seigneurs, il y avait encore des chambres *nattées*, c'est-à-dire garnies de nattes ou tapis de paille tressée, qui servaient à intercepter le vent et le froid.

Clément Marot, dans une de ses épîtres, représente « les prelats en chambres bien nattées ». C'est une réminiscence de ces vers de François Villon :

Sur mol duvet assis, ung gros chanoine,
Lez un brasier, en chambre nattée.

P. 109, titre. Voy. ci-dessus, p. 56, et la note relative à ce personnage.

— v. 12. C'est sans doute le nom d'une montagne de la Savoie, aux environs de Chambéry, où demeurait Philibert de Pingon.

P. 111, v. 2. C'est le nom qu'il donne à son valet.

— v. 3. Claude de Lambert, son ami.

— v. 6. C'est sans doute Louis Milliet, à qui le poète adresse l'ode XXIII du premier livre.

P. 112, titre. Cette pièce est évidemment de l'année 1558, quoique la ville de Boulogne, cédée à la France par l'Angleterre en 1550, n'ait pas eu de siège à soutenir pendant la campagne de 1558, si glorieuse pour la France et couronnée par la prise de Calais. Après ce beau fait d'armes, Henri II quitta son armée et revint à Paris pour le mariage du dauphin François avec la reine d'Écosse (24 avril). La relation de son *triumphal retour* du camp de Boulogne n'existe pas dans le *Cérémonial françois*; mais nous avons le *Recueil des inscriptions, mascarades et devises ordonnées en l'Hostel de ville de Paris en* 1558 (devant le roi Henri II, à son retour de la comté d'Oye, heureusement conquestée), fait par Estienne Jodelle (Paris, Wechel, 1558, in-4°).

P. 113, v. 21. C'est Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, qui était devenu roi de Navarre et prince de Béarn, du chef de sa femme Jeanne d'Albret, qu'il avait épousée en 1548, sans toutefois recouvrer le royaume de Navarre, que Charles Quint avait réuni à la couronne d'Espagne. « Il estoit très-bien né, brave et vaillant, » dit Brantôme. Il fut tué au siège de Rouen, en 1562, à l'âge de quarante-quatre ans.

P. 114 v. 3. François de Lorraine, duc de Guise et prince de Joinville, grand chambellan et grand veneur de France, lieutenant général des armées du roi, chef du parti catholique, fut assassiné par Poltrot devant Orléans, en 1563, à l'âge de quarante-cinq ans. C'était lui qui commandait réellement l'armée française, sous les yeux de Henri II, pendant la campagne de

1558 où il se distingua par plusieurs *chefs-d'œuvre de guerre*, suivant l'expression de Brantôme, et notamment par la prise de Calais et de Guines. Voy. ci-après l'ode qui lui est adressée.

P. 114, v. 3. Claude de Lorraine, duc d'Aumale, troisième fils de Claude de Lorraine et frère du grand duc de Guise, fut colonel général de la cavalerie française et périt au siège de La Rochelle, en 1573, à l'âge de quarante-sept ans « Il a esté un bon capitaine dit Brantôme, mais pourtant le tenoit-on malheureux »

— v. 7. Le connétable de France, Anne de Montmorency, était âgé de soixante-cinq ans, à cette époque ; il périt, en 1567, à la bataille de Saint-Denis.

— v. 11. Jacques de Savoie, duc de Nemours, né en 1531 et mort en 1585, fut un des plus braves capitaines de son temps : « Qui n'a veu M. de Nemours en ses années guaies, dit Brantôme, il n'a rien veu ; et qui l'a veu, le peut baptiser, par tout le monde, la fleur de toute chevalerie » Il était cousin du duc de Savoie et resta toujours attaché au service de la France.

P. 118, v. 7. Adonis.

— v. 11. Ce fut sur le mont Latmos que Diane trouva endormi le berger Endymion, dont elle devint éprise.

P. 119, titre. Le duc de Savoie, qui commandait l'armée espagnole des Pays-Bas, vint mettre le siège devant Saint-Quentin à la fin de juillet 1557, et prit d'assaut cette ville, après avoir gagné la bataille de Saint-Laurent ou plutôt de Saint-Quentin. Mais le duc de Guise, que le roi avait rappelé d'Italie pour le mettre à la tête de l'armée française, porta la guerre dans le comté d'Oye, ou Calaisis, avec une vigueur et un bonheur remarquables. Il s'empara successivement des villes de Calais, de Guines et de Thionville, du 1er janvier au 22 juin 1558 : on peut dire qu'il sauva la France et la couronne. Voy. l'*Histoire de France*, par Henri Martin, 4e édit., t. VIII, p. 452-468.

P. 120, v. 20. L'empereur Charles-Quint, malade et fatigué du pouvoir, avait abdiqué en faveur de son fils Philippe II, pour se retirer, au mois de février, dans le monastère de Saint-Just, en Espagne, où il resta jusqu'à sa mort.

P. 121, v. 10. Jean de Bourbon, duc d'Enghien, frère d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, fut tué à la bataille de Saint-Quentin, le 10 août 1557.

P. 121, v. 17. Henri II avait envoyé le duc de Guise en Italie, à la fin de décembre 1556, pour prêter assistance au pape contre le vice-roi de Naples, mais il lui écrivit de revenir en toute hâte, après la prise de Saint-Quentin.

P. 122, titre. Cette pièce, composée avant le traité de Cateau-Cambrésis, que désapprouvaient hautement les partisans des Guise, avait été peut-être commandée au poète, soit par le connétable de Montmorency, auquel on attribuait la volonté de conclure la paix à tout prix, soit par le duc de Savoie, le premier intéressé à la conclusion de cette paix, qui lui restituait ses Etats et lui faisait obtenir la main de Marguerite, soit par cette princesse elle-même, qui, pour s'allier à Emmanuel-Philibert qu'elle aimait depuis vingt ans, avait sacrifié les intérêts de son frère et de la France, en forçant Henri II à souscrire aux conditions d'un traité aussi désavantageux. En tous cas, cette pièce parut avec un privilège daté de 1558, c'est-à-dire antérieur aux conférences de Cateau-Cambrésis, qui ne s'ouvrirent qu'à la fin de janvier 1559; elle était intitulée d'abord : *Ode à la paix*, par M. C. de B. (Paris, Gabriel Buon, 1559, in-4°).

P. 124, v. 9. Les Français avaient repris l'offensive en Flandre, depuis la prise de Calais, mais Philippe II, s'étant mis lui-même à la tête de son armée qu'il augmentait tous les jours, s'avança en Picardie jusqu'à la rivière d'Authie, tandis que l'armée française venait à sa rencontre jusqu'à la Somme, au-dessus d'Amiens. Les deux armées restèrent à huit lieues l'une de l'autre sans en venir aux mains. Une trêve de deux mois, conclue à la fin d'octobre, fut le prélude de la paix.

P. 125, v. 20. Le mariage de Philippe II avec Élisabeth de France et celui de Marguerite de France avec le duc de Savoie étaient les gages de la paix de Cateau-Cambrésis.

P. 128, v. 12. On voit ici que les bases de la paix avaient été fixées d'avance, et que la restitution réciproque des places et du territoire conquis pendant la guerre était à peu près convenue, antérieurement aux conférences de Cateau-Cambrésis.

P. 131, v. 9. C'est à dire un voile de gaze de Turquie.

P. 133, titre. Voy. ci-dessus, p. 196, la note 56, 13) qui le concerne, et ci-après le sonnet qui lui est adressé. Voy. aussi la Notice biographique.

P. 136, v. 10. Les Danaïdes, qui assassinèrent leurs maris la nuit de leurs noces, avaient été surnommées Bélides, parce qu'elles étaient les petites-filles de Bélus.

P. 137, v. 2. Le poète raconte à sa manière la fable du beau Narcisse, fils de Céphise et de la nymphe Liriope, lequel devint amoureux de son image, qu'il avait vue dans l'eau d'une fontaine, et fut changé en une fleur qui prit son nom.

P. 140, titre. Voy. ci-dessus, p. 200, une note (89, 15) qui le concerne, et ci-après un sonnet qui lui est adressé.

P. 144, titre. Au milieu des fêtes qui suivirent le mariage d'Elisabeth, fille aînée du roi, avec Philippe II, roi d'Espagne, Henri II, ayant pris part aux joutes qui commençaient dans le préau de l'hôtel des Tournelles (sur l'emplacement de la place Royale), en présence de toute la cour, fut blessé d'un coup de lance par son adversaire, le comte de Montgomery. Le fer de la lance avait brisé la visière du casque et pénétré dans la tête. Le roi mourut, après onze jours de souffrance, le 10 juillet 1559.

P. 146, v. 15. Philippe II, roi d'Espagne, qui venait de pouser Élisabeth de France (le 21 juin 1559).

P. 148, v. 3. Le mariage du duc de Savoie avec Marguerite de France devait être célebré avec la même pompe que celui d'Élisabeth de France avec Philippe II, mais le tragique accident qui avait mis en péril la vie de Henri (car on ne croyait pas d'abord que la blessure fût mortelle), fit interrompre toutes les fêtes, et le mariage d'Emmanuel-Philibert eut lieu, sans aucune cérémonie, le 9 juillet, veille de la mort du roi.

P. 149, v. 2. Le dauphin François succédait à son père, sous le nom de François II; il était à peine âgé de seize ans et mourut le 5 décembre 1560.

— titre. L'abbé Papillon, dans sa *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, p. 354 de la première partie, cite un Jean Juliot, de Dijon, auteur d'un ouvrage intitulé : *Nova orbis Descriptio,* dont le manuscrit se trouvait dans la bibliothèque de Baluze.

P. 152, titre. Cette pièce a été composée certainement vers 1555, puisqu'il y est question du siége de Sienne, qui se termina au mois d'avril de cette année-là. Le président Truchon avait pris sous sa protection le jeune poète, qui lui adressa ce remerciement en vers. Voy. la Notice biographique.

P. 153, v. 14. L'histoire du mémorable siège de Metz et de la prise de cette ville par le connétable Anne de Montmorency, en 1552, a été écrite en latin, en italien, en allemand et en français. La relation la plus connue est celle de Bertrand de Salignac, qui avait pris part aux opérations du siège.

P. 153, v. 14. Il s'agit ici de la belle défense de Sienne par Blaise de Montluc, qui s'était enfermé dans cette ville avec une garnison française et qui s'y maintint pendant un siège de dix mois. Il ne capitula qu'à la dernière extrémité, le 22 avril 1555.

— v. 22. Surnom des Muses, à cause de la fontaine de Pimpla, qui leur était consacrée sur cette montagne de Macédoine.

P. 156, v. 9. L'eau de la fontaine d'Hippocrène, que le cheval Pégase fit jaillir, en frappant du pied la terre, près de l'Helicon, montagne de Béotie.

— v. 14. Clément Marot, dans son épître *A un sien amy*, composée à Turin en 1543, cite *Marcossé, visage d'Alemant*, parmi les Savoisiens lettrés qui lui avaient fait accueil. Ce Marcossé était sans doute le père de la gracieuse personne que Buttet admire ici.

— v. 17. C'est probablement Françoise Melchionne de Maillans, fille de Claude de Maillans, docteur ès droits, juge de Bugey, mort en 1550, qui avait épousé Françoise de Lambert, laquelle lui survécut jusqu'en 1582. Cette noble damoiselle épousa, en secondes noces, Guillaume de Firer, conseiller d'Etat du duc Emmanuel-Philibert et juge-mage de Savoie.

— v. 22. L'ode XIII du premier livre est adressée à Madeleine La Gorge.

P. 158, v. 1. Nous ne voyons pas que ce Mordentière ait rien publié sur le *Timée* de Platon. La première traduction française de ce traité est celle de Louis Le Roy, qui la fit paraître en 1581.

— v. 3. La Croix du Maine a consacré un article de sa *Bibliothèque françoise* à frère Jean de Monchastre, natif du pays du Maine, docteur en théologie, prieur du couvent des Jacobins de Paris, « grand théologien et fort éloquent orateur », qui mourut de la peste à Paris, en 1583, âgé de quarante ans. Ce n'est pas là le joueur de flûte que Marc-Claude de Buttet met en scène ici, mais c'est sans doute son parent.

— v. 4. Il ne faut pas chercher sous ce nom un des contemporains célèbres de notre poète; ce Guillaume n'est autre que le laquais qui a tiré la bouteille du fond du puits, avant d'emporter le volume de Platon où Mordentière lisait son *Timée*.

P. 165, v. 3. Pour *soefve*, suave.

P. 166, titre. Imitation d'une ode du livre V d'Horace.

P. 170, titre. Il était fils de Pierre du Val, seigneur de Sters,

et de Louise de Becdelièvre, docteur en théologie et chanoine de Rouen, avant d'être nommé évêque de Séez, en 1545. Il mourut au château de Vincennes, en 1564. Il avait publié, en 1558, un traité *De potentia, sapientia et bonitate Dei*. Voy. le *Gallia Christiana*, édit. des Béned., t. XI, p. 703.

P. 170, v. 2. Apollon.

— v. 3 Pan, qui était adoré à Tégée, en Arcadie.

P. 171, titre. Imitation de l'ode d'Horace : *Donec gratus eram.*

— v 12. Pierre de Ronsard avait célébré ses amours sous le nom de Cassandre ; Joachim du Bellay, sous celui d'Olive.

P. 172, v. 5. Claude de Lambert, l'ami de Buttet. Voy. la Notice, et ci-dessus, p. 175, et la note (56, 13).

P. 178, v. 16. Céphale, accablé par la chaleur du jour, appelait le zéphyr, en disant : *Aura, veni !* Sa femme Procris, cachée dans le feuillage, fit un mouvement, pour voir quelle était cette Aura : le chasseur crut qu'une bête fauve s'approchait de lui et lança un trait qui tua Procris.

P. 181, v. 18. La guerre de Troie et la ruine de cette ville furent la suite du jugement de Pâris, qui avait offensé Junon et Minerve en donnant la pomme à Vénus.

— v. 19. Surnom de Bacchus, tiré du cri que poussaient les bacchantes.

— v. 21. Aux noces de Pirithoüs et d'Hippodamie, fille d'Adraste, roi d'Argos, les Centaures en vinrent aux mains avec les Lapithes, et l'un d'eux, Eurytus, voulut faire violence à Hippodamie.

P. 182, v. 18. Les Muses étaient surnommées Thespiades, à cause de la ville de Thespies, sur l'Helicon.

P. 183, v. 17. Phaéton, fils du Soleil, ayant voulu conduire le char de son père dans les cieux, allait mettre l'univers en cendres, lorsque Jupiter le renversa d'un coup de foudre dans l'Éridan. Ses sœurs, les Héliades, se montrèrent si inconsolables que Jupiter eut pitié d'elles et les changea en peupliers.

TABLE

DES

POÉSIES DIVERSES

LIVRE PREMIER

Pages

Au Roi. — Ode I. 3

A la Reine. — Ode II. 7

Sur le Mariage de treshaut et vaillant prince Emmanuel Philibert, duc de Savoie, et tresillustre princesse Marguerite de France, duchesse de Berri. — Ode III. . . 12

Au reverendissime Cardinal de Chastillon. — Ode IIII. . 28

A Madame Beatrix Pacieco, contesse d'Entremons. — Ode V. 31

A Madame de Saint-Vallier. — Ode VI 36

A François de Lambert, evesque de Nice. — Ode VII. 40

A François d'Eguebellete. — Ode VIII 44

A son Amalthée. — Ode IX. 46

A Jean Gaspard de Lambert, gentilhomme savoisien. — Ode X. 47

A Venus et Cupidon, contre Amalthée. — Ode XI. . . 51

Sur son retour des champs. — Ode XII. 54

A Madeleine La Gorge. — Ode XIII 57

Aux Muses, pour immortaliser la vertu de Madame Marguerite. — Ode XIIII. 60

Au Seigneur Jean Boissoné, Tolosan. — Ode XV. . . . 66

A Louis de Buttet, son cousin. — Ode XVI. 68

A René Julien, Parisien. — Ode XVII. 70
Sur la naissance de Nostre-Seigneur Jesus-Christ. — Ode XVIII. 72
Sur le trepas de la Reine de Navarre, suivant les vers latins de Jean d'Aurat. — Ode XIX 77
A Antoine Battandier. — Ode XX. 79
Contre un poete injurieux. — Ode XXI. 81
A M. D. B. — Ode XXII. 82
A Louis Milliet, Savoisien. — Ode XXIII. 84
A Jaques Rappin, aumonnier ordinaire de la Reine. — Ode XXIIII. 85
A sa Lyre. — Ode XXV. 89
De illustrissimæ Allobrogum ducis D. Margaretæ Gallicæ e Gallia migratione ad Marcum Claudium Buttetum Joannes Auratus Lemovix. 91

LIVRE SECOND

Aux Muses. — Ode I. 97
Sur la mort de tresillustre Prince Charles IX, duc de Savoie. — Ode II. 100
A sa Muse. — Ode III. 104
A Apollon, vers sapphiques. — Ode IIII. 105
A l'Amalthée. — Ode V. 107
A Philibert de Pingon. — Ode VI. 109
Sur le triumphal retour de Bologne. — Ode VII. 112
Il se pleint d'Amour et d'Amalthée. — Ode VIII . . . 116
Sur la perte de Sainct Quentin et les victoires de François de Lorreine, duc de Guise, à Calais et Thionville. — Ode IX. 119
Hymne à la Paix. 122
A Anne. — Ode X. 130
A Claude Lambert. — Ode XI 133
A l'Amalthée. — Ode XII. 135
A P. de Ronsard, Vendomois. — Ode XIII. 139
A Jean de Piochet, son cousin. — Ode XIIII. 140
Sur le trepas du Roi. — Ode XV. 144
A Jacques Juliot, Dijonnois. — Ode XVI. 149

Au Seigneur Jean Truchon, premier président de Grenoble. — Ode XVII. 152
Aux Damoiselles savoisiennes. — Ode XVIII. 155
A Jean de Saint Denis, seigneur de Saint Christophle. — Ode XIX. 157
Ode XX. 158
A Vénus. — Ode XXI 161
A Anne. — Ode XXII 164
A une Vieille. — Ode XXIII. 166
Aux Bergers. — Ode XXIIII. 168
A Philibert Du Val, evesque de Sées. — Ode XXV. . . 170
Ode XXVI. 171
A Anne. — Ode XXVII 173
Ode XXVIII. 175
Au vent Zephire. — Ode XXIX. 178
De Venus et Bacchus. — Ode XXX 180
Sur la Mort d'une Damoiselle. — Ode XXXI. 182

NOTES. 187

Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DU CABINET DU BIBLIOPHILE

NOVEMBRE 1880

MISSING LIST APR 1 1949

PQ
1605
B9
1880

Buttet, Marc Claude de
Oeuvres poétiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY